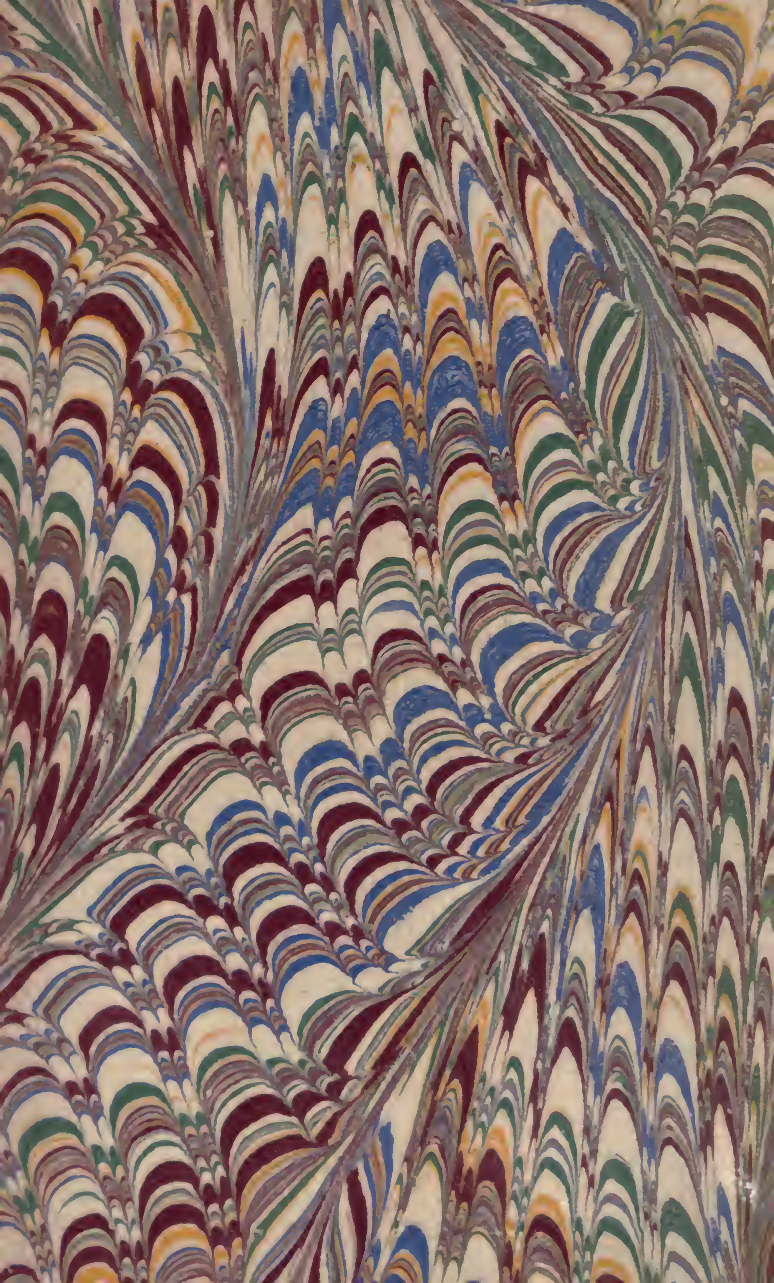

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01953334 8







LA

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

COULOMMIERS
Imprimerie Paul Brodard.

LA

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

MŒURS ET CARACTÈRE

LA FAMILLE — RÔLE DE LA FEMME

ÉCOLES ET UNIVERSITÉS

PAR

M. DUGARD

DEUXIÈME ÉDITION

A. F. Simard
22 Nov. 1904.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1896

S

LA

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

CHAPITRE I

LA TRAVERSÉE

24 juin 1893.

Le cap Land's-End disparaît à l'horizon; ce n'est plus qu'une masse grise noyée de vapeurs, et, debout à l'arrière sous la fraîcheur du soir, les passagers s'attardent à suivre dans la brume l'effacement de ses contours. Et c'est un grand silence. On n'entend que le battement d'ailes d'un vol de mouettes, le rythme monotone de l'hélice et le bruissement des vagues froissées le long du bord. Point de conversations : on se connaît encore trop peu; mais discrètement on s'observe et déjà l'on se groupe par nationalités : ici, de lourds Allemands, là des Belges et des Hollandais aux longs corps osseux, insignifiants de bonhomie, et, en

avant, une foule qui attire par l'éveil d'impressions complexes où le déjà vu se mêle au nouveau et à l'original, les femmes minces sous l'épaisseur du manteau de voyage à carreaux beiges, les cheveux blonds roulés sur la nuque, les hommes grands et vigoureux, la prunelle bleu d'acier sous des sourcils volontaires; et à les voir ainsi, tous sobres de gestes, avec un air de possession de soi, de respectabilité, de confort, sur leurs *steamer-chairs* un amoncellement de châles, de pelisses et de fourrures, au premier regard on les croirait Anglais; mais à un examen plus attentif, des dissemblances, vagues d'abord, s'accusent et se précisent; c'est chez les femmes une beauté distinguée, une blancheur mate très douce, une allure aisée sans rien de brusque ou d'anguleux, certaines recherches de toilette qui trahissent un souci de l'élégance et de l'harmonie des couleurs et, dans la taille longue, le profil accentué d'une pâleur de lis, les yeux bleuâtres où l'on sent une énergie virile, un charme étrange de souplesse et de force, comme une grâce de fleur sans la fragilité; chez les hommes, la large carrure anglo-saxonne s'est amincie, l'attitude est moins raide que celle de l'Anglais et la physionomie, plus ouverte malgré l'éclair froid du regard, promet un abord plus facile et plus sympathique. Ce sont des Américains.

Le cap Land's-End est entré dans la nuit; le vent s'élève. Pas d'étoiles, mais là-haut sur nos têtes,

des nuages qui s'amassent en tournoyant; les vagues frappent les flancs du navire avec un claquement de colère; la machine souffle et gronde comme une bête puissante qui sent venir la lutte, et l'ombre descend sur nous avec une inquiétude.

Les mouettes nous ont quittés...

*
* *

30 juin.

Tempête depuis plusieurs jours; des rafales, des tourbillons de pluie et, sous les nuées lourdes, avec un bruit rauque, des vagues qui déferlent; les unes, jaillissant soudain, se dressent comme une montagne, la crête blanche, hérissée, et, se tordant sur leur base liquide, s'écroulent tout à coup dans des éclaboussements; les autres, s'enflant du large, refoulant les flots devant elles, s'élèvent, s'allongent, roulant à l'infini leur dos écumeux, et viennent en une poussée formidable s'engloutir en des coulées sans fond où leurs houles se brisent, se mêlent et se reforment, et l'Océan n'est plus qu'une plaine navrée, labourée d'abîmes. On n'avance pas dans ces vagues mauvaises. Le navire gémit, comme lassé de l'effort; cédant au roulis, il penche à droite, à gauche, ou plonge à l'avant les mâts dans les lames, tandis qu'à l'arrière l'hélice hors de l'eau bat le vide, affolée, et, coupant

les vagues de ses tranchants de fer, retombe avec éclat dans des fracas d'écume.

Les journées sont lentes devant le ciel humide et l'immensité morne. On reste sur le pont, étendu sous une toile trempée d'où la pluie coule en minces filets, suivant des heures entières les taches noires que les têtes des marsouins, nageant autour du navire, mettent çà et là dans le glauque des lames, immobile, enveloppé d'un brouillard d'eau; et dans cette inertie grise et mouillée, il semble que l'être, déjà diminué par des jours sans pensers et des nuits sans sommeil, se fond et se dissout comme ces nuées pâlies qui s'écoulent là-haut en des milliers de gouttes.... C'est une sensation intolérable, même à la lourde patience des Allemands et des Hollandais. Je les vois essayer d'agir, de marcher sur le pont ruisselant et, aveuglés de vent et d'eau, exprimer leur ennui en gestes irrités. — Seuls les Américains restent calmes, impassibles à l'orage, paraissant même en jouir. Ce sont bien les fils de cette forte race anglo saxonne aguerrie aux intempéries et y goûtant une âpre volupté; dès le matin, ils montent sur le pont lavé de pluie; l'écume leur cingle la face, les coups de mer les rejettent violemment sur les bastingages : pas une plainte. L'un d'eux qui a fait la traversée cent quarante-huit fois, nous dit, avec un ton d'insouciance, que jamais il n'a vu la mer si démontée au mois de juin, et une Américaine dont le vent arrache le manteau et

les fourrures me fait observer avec un sourire de satisfaction que cet air de tempête est très hygiénique : *Very healthy after all, don't you think so?*



2 juillet.

Ce matin, le soleil s'est levé radieux sur un ciel éclairci d'orages et une mer calmée, n'ayant gardé de la tourmente qu'un léger frémissement qui fait onduler les vagues et des nuages épars qui flottent sur l'azur en claires vapeurs blanches; et c'est un apaisement, une splendeur dorée dans l'air et sur les eaux, et par un vent léger qui fait enfler les voiles nous avançons rapides, en une gloire de lumière.

A bord, c'est comme une résurrection, une gaîté de vie nouvelle; mais la plupart des passagers, surtout les Américains, semblent ne rien éprouver hors la joie physique de revoir le soleil et d'agir. Ils arpentent le pont, faisant deux ou trois milles avant chaque repas avec une régularité d'hygiène, engagent avec les catholiques allemands de vives controverses sur l'autorité des Papes et le dogme de l'infaillibilité, tandis que les jeunes filles parcourent des livres et des revues, frappent des valses au piano ou, groupées à l'écart, loin des promeneurs, jouent aux palets avec les jeunes hommes,

et, aux coups maladroits, ce sont des fusées de rires.

Une hirondelle vole dans la mâture, ses ailes se découpant fines entre les cordages; au loin, des montagnes de glace descendent splendides, la base transparente azurée du reflet des vagues, le sommet neigeux baigné de soleil, et, de l'horizon, elles font une fraîcheur et une clarté...

Neuf heures. — La mer est bleue, d'un bleu profond, presque uni et rosé à l'occident; un trois-mâts passe près de nous, ses voiles déployées gonflées au vent du large; les marins se saluent de l'un à l'autre bord, et longtemps nous suivons des yeux sa silhouette se profilant blanche sur les rougeurs du soir.... Maintenant c'est le crépuscule; le ciel s'efface, l'eau bleue s'éteint, et la nuit descend légère, étendant sur le vide une ombre transparente où les rayons du jour ont laissé leurs reflets. Et voici que, dans l'ombre épandue, des phosphorescences s'allument; jaillissant autour du navire, aux volutes qu'il soulève, elles roulent leurs clartés d'or dans le ruissellement nacré des vagues et s'écoulent en une fluidité pâle qui argente l'écume, tandis que d'autres, s'éteignant et brillant tour à tour, palpitent au loin sur le sombre des flots qu'elles traversent d'un frisson lumineux, et nous glissons en une blancheur sur l'obscurité limpide, comme éclairée de fuyantes étoiles.... « Savez-vous que ce ne sont que des mollusques,

une sorte de *jelly-fish* dont le corps a la propriété de dégager des phosphores au contact de l'air atmosphérique? » demande près de moi une forte voix nasale. — C'est mon nouvel ami, un médecin américain dont j'ai fait la connaissance ce matin même, qui est venu s'accouder au bastingage, et, dans le silence de la nuit enchantée, il me fait une dissertation sur les poissons gélatineux.

*
* *

3 juillet.

Cette société américaine est vraiment singulière. Supposez des gens condamnés pendant quelques jours à l'inaction de la vie de bord et à ses promiscuités importunes; vous les imaginerez, selon toutes vraisemblances, vivant à l'écart, les femmes au salon, brodant ou lisant des romans, les hommes dans la *smoking-room*, causant ou jouant au whist, en prenant de la bière sous un nuage de fumée. C'est ce que font la plupart des passagers, Allemands, Belges, Hollandais. — Tout autres sont les Américains. Loin de ne vivre qu'entre eux, de se protéger contre les avances étrangères par une politesse circonspecte, de ne paraître au salon que le soir, avec des compliments aux lèvres et des bâillements dissimulés, en hommes du monde qui savent s'ennuyer avec courtoisie, ils sont affables

avec tous, traitent chacun en égal, recherchent la société féminine, surtout la jeune fille, et celle-ci, de son côté, au lieu de ne parler que modes et romans, cause littérature, science, politique, économie sociale, avec une libre aisance, un esprit souple, élargi par l'étude et de nombreux voyages. Ils paraissent se plaire à sa conversation; il semble que la distinction établie d'ordinaire entre la femme savante et l'être sans étude ou, comme disent quelques-uns, entre la « Femme-Art » et la « Femme-Nature », l'une inquiétante de science et parfois de névrose, l'autre simple, saine et captivante par son ignorance même, qui laisse intacts son illogisme et sa fragilité, leur soit inconnue et qu'à leurs yeux la femme puisse avoir une haute culture intellectuelle sans perdre de sa grâce et cesser d'être femme.

Plus je les observe, plus je les sens différents de nous. Je note çà et là quelques physionomies. — Mrs. B..., agréable encore malgré ses cheveux gris et ses quarante ans; mise très simple et comme effacée auprès de ses filles, deux *beauties* qui doivent avoir des succès dans les salons de New York. En apparence, ce n'est qu'une femme d'intérieur, préoccupée uniquement des siens et de leur confort. En causant avec elle, on lui découvre un esprit distingué; elle a lu Kant, Darwin, Stuart Mill, tous nos classiques; ce matin, à sept heures, je l'ai trouvée, sur le pont, discutant avec un prêtre

canadien, en protestante à qui l'exégèse est familière, avec des citations de saint Paul et des Pères, des arguments logiques, comme l'aurait fait un homme. — Miss L..., dix-huit ans, d'une beauté blonde, aristocratique; elle lit dans le texte des écrivains allemands et étudie l'économie sociale *to work among the poor*. — Miss Jane, une enfant grande et fine, avec un petit air cavalier et déjà presque femme, un singulier mélange de réserve et de hardiesse; très cosmopolite d'ailleurs, vivant sur les chemins de l'Europe, toujours en voyage; elle n'a que quinze ans et a déjà fait dix-sept traversées. — Deux jeunes filles professeurs; point jolies mais vives et aimables; elles parlent l'allemand et le français, entendent le latin et un peu le grec. Elles reviennent d'Italie et de Suisse où elles ont voyagé seules. — « Dans trois ans, me disent-elles, nous « ferons » le nord de l'Europe, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suède et peut-être la Russie. » Elles en parlent d'un ton décidé et tranquille : voyager seules leur paraît chose très naturelle. Et à les voir toutes, minces, coiffées d'une toque de drap, les mains gantées à demi enfoncées dans les poches de leur redingote, arpenter le pont d'un pas résolu avec les jeunes hommes, on devine en elles, sous leur faiblesse apparente, des créatures d'action à qui nos conventions étroites ne sauraient s'appliquer, des volontés énergiques faites pour l'indépendance. — Un « gradué » de Harvard qui revient, lui aussi, de

son tour d'Europe; vingt-quatre ans, solide, bien découplé, avec un regard de décision où flotte encore une candeur; très empressé auprès des jeunes filles, mais ne paraissant voir en elles que des camarades. — Le docteur S..., médecin d'une petite ville au bord du lac Ontario; esprit cosmopolite, aimant Wordsworth et Manzoni, Goethe et Carlyle, Spencer et Renan; avec cela, protestant convaincu, citant la Bible et ne voyant rien au-dessus de l'Amérique. Détail caractéristique : il traite sa femme et ses filles en reines. — Tous ont d'ailleurs pour les femmes une politesse excessive et d'une nuance particulière : nulle galanterie, mais un respect profond, une attention continue à se rendre utile et à leur plaire, comme si dans leur pensée la fonction naturelle de l'homme était de servir la femme. Ils semblent voir en elle un être supérieur.

Nous causons. En un anglais nasal, avec des *I guess* et des *grand*, épithète favorite qu'ils appliquent à toutes choses, ils me parlent de la vie américaine. C'est une autre existence, une autre façon de juger et de sentir. Ils me décrivent, dans des cités populeuses construites en quelques années dans le Far-West encore sauvage, aux territoires immenses où tiendrait une partie de l'Europe et où des milliers d'immigrants se répandent avec leurs familles posant dans le désert les jalons de la civilisation, des mœurs indépendantes, une existence

libre et forte, une lutte gigantesque contre la nature, une chasse aux affaires où il faut guetter, varier la piste, être toujours à l'affût, chasse merveilleuse qui prend dans leurs discours des proportions grandioses, qu'ils décrivent l'œil brillant comme celui d'un lutteur disant un beau combat; une vie toute de mouvement, où l'homme ambitieux, tourmenté du besoin de parvenir, se lance dans l'action, avec une sorte de fièvre, changeant vingt fois de carrière, cumulant les métiers et les entreprises, s'occupant, entre deux affaires, d'éducation, de politique, de questions sociales, et, enrichi, travaille encore, non pour la joie vulgaire d'entasser des dollars — il les prodigue volontiers par millions au luxe des siens, ou à une œuvre d'intérêt public, — mais pour dépenser toute sa force, s'élever toujours plus haut, aller en avant; une société où les femmes, protégées par la loi, entourées de respect, jouissant de toutes les indépendances, sont reines, et plus encore : « Elles sont nos déesses », *goddesses*, me dit l'un d'eux; un peuple où l'instruction est largement répandue et où l'on a foi en son influence morale; une nation qui reçoit les éléments les plus disparates et les plus affaiblis de l'Europe, les vivifie et se les assimile; un monde jeune enfin, où s'élabore une civilisation nouvelle plus forte et plus saine que les nôtres, fondée sur l'action et sur l'indépendance. Et pendant que dans nos promenades sur le pont, qu'ils parcourent

d'un pas ferme, en leur anglais accentué fortement et coupé d'abréviations rapides, ils me disent la vie américaine, le navire, un moment arrêté par les sables et les brouillards de Terre-Neuve, accélère sa marche; le pilote, un marin de New-York à physionomie décidée, qui nous a attendus une semaine au large, dans la tempête, pour devancer ses concurrents, assure que nous arriverons demain; déjà, laissant à droite les rivages de la Nouvelle-Écosse, nous distinguons les hauteurs ensoleillées du cap Cod, et, à mesure que nous approchons de la terre, l'air se fait plus transparent, la lumière plus intense, et la brise nous apporte, avec des senteurs plus vives, je ne sais quel souffle vigoureux de jeunesse et de liberté.

CHAPITRE II

DE NEW YORK A CHICAGO

New-York, 4 juillet.

Dès l'arrivée on se sent dans un autre monde. Une baie qui contiendrait, avec les rades de France, tous les bassins d'Anvers et les docks de la Tamise, des presqu'îles qui semblent des continents, deux embouchures de fleuves larges comme des bras de mer, d'énormes bateaux-bacs qui vont et reviennent de l'une à l'autre rive, creusant dans l'eau flamboyante des remous sinueux où la lumière tombante s'éparpille et saute avec les yachts et les canots pavoisés du drapeau étoilé des États-Unis et d'étendards bleus, rouges, oranges, déroulant au vent leurs plis multicolores; au loin, sur la découpure des côtes, à perte de vue, des étagements de verdures, des villas, des quais, des forêts de mâts, et au-dessus le soleil, un grand soleil qui

met un halo à la statue de la Liberté et élargit tou l'horizon de son rayonnement....

On débarque dans la ville basse, et longtemps, au milieu de foules tumultueuses dont on ne distingue au crépuscule, maintenant descendu, que l'agitation continuelle, des tramways qui passent rapides et débordants, avec un sifflement d'acier, on va par des rues droites, régulières, s'allongeant entre des constructions de dix et quinze étages et des alignements de maisons de briques, toutes pareilles, monotones, interminables. — Enfin, près de Union Square, voici l'hôtel, *block* de pierre massif et d'aspect confortable, avec des échelles de fer descendant de balcon en balcon pour fuir en cas d'incendie. Dans le vaste hall ruisselant de lumières électriques, une douzaine de nègres en habit noir et cravate blanche vous entourent, empressés, et à peine a-t-on aperçu les galeries somptueuses, les salons aux sièges profonds et bas, les tables chargées de verreries et de fleurs, qu'on est installé dans sa chambre, grande pièce nue, avec une large fenêtre, un tapis blanc et un bassin de marbre où l'eau coule abondante; un nègre vous apporte des glaces, et l'on s'étend sur un rocking-chair, avec une joie de solitude et de fraîcheur, près des rideaux de neige où monte encore affaiblie la grande rumeur de la ville américaine.

*
* *

5 juillet.

Ce matin, au réveil, un petit nègre est venu m'offrir, plié sur un plateau d'argent, le plan de la ville de New York — un long damier de rues numérotées, parallèles, coupées à angle droit par des avenues marquées d'un trait rouge. Il était bizarre, ce négrillon : un corps grêle de jeune singe, une face ronde d'ébène luisant où les prunelles mobiles, les dents blanches découvertes en un sourire lippu mettaient une expression comique, et avec cela un essai de dignité, une certaine hauteur d'importance. C'est un air qu'ils ont tous dans cet hôtel, depuis le portefaix qui monte les bagages jusqu'au cireur de bottes. A l'entrée du couloir, une vieille mulâtresse en robe rose, coiffée du bonnet de mousseline des servantes anglaises, les mains croisées sur son tablier à bavette, se tient la disposition des voyageurs. Une étrangère vient de l'appeler, la priant de monter un petit sac. La femme de chambre s'est dressée comme sous une injure : « *Missus*, cela ne rentre pas dans mon service, *it is not my business*, faites appeler un porteur ». Et, droite dans sa robe de percale rose, la vieille mulâtresse s'est éloignée avec une allure de reine.

— Sept heures et demie ; un bruit de gong emplit

de ses clameurs les galeries de l'hôtel : c'est le signal du déjeuner. Dans la salle à manger spacieuse, parfumée d'une senteur de bananes, pendant que de grands nègres vous éventent d'un geste lent, spectacle de la précipitation des Américains : ils entrent rapides, lancent aux garçons des ordres précis, déploient des journaux de seize pages qu'ils parcourent en absorbant des fruits et des verres d'eau glacée, puis ils déjeunent, dépêchant en quelques secondes l'*oat-meal*, sorte de bouillie d'avoine, le roast-beef, les légumes, le thé, tout le repas copieux, préliminaire indispensable de la journée de travail, et courent au dehors, insensibles à la chaleur qui malgré l'heure matinale fait monter le mercure à quarante degrés.



6 juillet.

Promenades dans New York ces deux jours. Quelle vie! quel mouvement! L'agitation de nos boulevards paraîtrait calme et morne à côté de celle-ci. — Qu'on se figure de longues avenues sans arbres, bordées de façades de dix et vingt étages, blanches ou entièrement rouges, couvertes d'affiches voyantes qui vous entrent malgré vous dans les yeux; au milieu, sur le pavé noir, une ou plusieurs lignes de *cable-cars*, se suivant de minute en minute toujours débordants, et parfois, au-dessus, un

chemin de fer aérien passant sur des rails à jour; des camions, des bogheys, des cabs, attelés de chevaux robustes lancés à toute vitesse, et, par les larges trottoirs des foules affairées courant à leurs rendez-vous, tandis que des hommes vigoureux déchargent aux portes des blocs de glace qu'ils traînent rapidement avec des crochets de fer, et que des boys agiles, une liasse de journaux sous le bras, bondissent dans les tramways en marche, s'abattant de tous côtés comme une nuée de sauterelles, avec un continuel : « *Morning paper, Sir! Evening paper!* » nasillard et perçant qui jette une note aiguë dans le bruit général.

Aux premières heures, on ne voit rien. On va les nerfs tendus dans un étourdissement. Peu à peu, on s'accoutume à ces impressions nouvelles, on cesse de se préoccuper uniquement de compter les *blocks* pour reconnaître sa route, d'éviter les tramways qui fondent sur vous inattendus, et l'on observe les foules qui vous coudoient. — Ce qui frappe tout d'abord en elles, c'est qu'il y a dans leur agitation quelque chose de contenu, je dirais de calme si les deux idées ne s'excluaient. Point de gesticulations ni de paroles bruyantes; point d'apostrophes, même entre conducteurs. Un encombrement survient : ils arrêtent leurs chevaux, attendent le dégagement et repartent en silence. Il semble que pour tous l'énergie et le temps soient choses trop précieuses pour être gaspillées en

paroles vaines, en mouvements inutiles. Cependant, malgré leur précipitation, ils sont aimables; volontiers ils s'attardent pour vous indiquer le chemin, et presque tous, même les gens du peuple, s'arrêtent pour céder le pas à une femme.

J'ai laissé échapper cette expression « gens du peuple »; à en juger par les apparences, elle ne doit pas avoir ici l'acception que nous lui donnons en Europe, car ceux qu'elle désigne n'ont ni le même costume, ni les mêmes allures. En vain je cherche parmi eux les traces de la vulgarité, de l'affaissement de l'être voué aux besognes serviles, les lignes, les attitudes qui impriment à la physionomie et au corps le sceau et comme la dépression du métier : je ne vois que des hommes à la démarche libre, portant haut la tête, avec cette expression virile et franche de l'être dont la nature et les énergies n'ont été ni comprimées ni faussées; leur mise est généralement correcte, élégante même; on voit ici, moins qu'ailleurs, les vêtements luisants, usés aux coudes, la misère débraillée ou décente de l'ouvrier ou du petit fonctionnaire, et ceux dont le costume atteste la pauvreté, les boys criant les journaux pieds nus dans la boue, à peine vêtus d'une chemise et d'une culotte attachée de fragments de bretelles et de cordes, conservent dans le regard une certaine hauteur d'humanité déchue, non avilie. Mais, sauf les femmes qui passent gracieuses et tranquilles, avec leur taille souple et leurs grands yeux

bleuâtres, tous ont une physionomie anxieuse, et, à les voir marcher rapides, économes de gestes et de mots, l'œil fixe comme si la pensée suivait obstinément un calcul, on a l'impression que les affaires sont leur préoccupation dominante. — D'ailleurs, écoutez-les parler, vous n'entendrez que le mot *business*; abordez-les, vous les trouverez tous *busy*, et à l'accent qu'ils mettent sur le mot, on devine que la chose a pour eux une importance capitale. Hier j'entre dans un Office prendre un renseignement; tous les commis sont occupés; après une longue attente, je m'adresse à une employée qui cause avec un petit garçon : « *I am busy, don't you see?* » me dit-elle, l'air sévère et scandalisé de l'interruption. Aujourd'hui je vais voir le Principal d'une grande école; on m'introduit dans son cabinet à l'heure de sa correspondance; de la main, il m'indique un fauteuil et, sans une parole, sans un regard, il continue à écrire vingt minutes durant. Ensuite il vient à moi, empressé, aimable : « *I was busy*, » me dit-il, « *and you know, business first* ».

Les affaires d'abord! Telle est, à en juger par l'extérieur, la devise de ce peuple. Tout semble organisé pour elles. Des rues droites qui, divisant la cité en une multitudes de petits rectangles, aboutissant à des avenues parallèles, facilitent les communications; des constructions énormes qui décuplent le commerce en le centralisant; des

tramways à câble et des chemins de fer aériens qui suppriment les distances; des ascenseurs, des téléphones, des fils télégraphiques, des machines à écrire. Vous voulez lire, faire votre correspondance? Vous tournez une flèche sur un cadran en pressant une poignée et, immédiatement, un domestique vous apporte de l'encre, du papier, des journaux. Vous faites une emplette dans un magasin, inutile d'aller à la caisse : votre achat glisse avec l'argent sur un réseau de fils électriques tendus au-dessus des comptoirs et revient en quelques secondes enveloppé, avec la note et la monnaie. Et c'est ainsi partout une multitude de mécanismes ingénieux qui épargnent le temps et abrègent l'effort. Aussi les commerçants admirent beaucoup New York. Je vois plusieurs fabricants européens nouvellement débarqués : leur enthousiasme est intarissable : « J'ai fait plus de courses et de ventes en deux jours, qu'à Paris en une semaine, me disait l'un d'eux ce matin; New York est le paradis des gens d'affaires. »

Ce ne doit pas être celui des artistes. Le goût manque. Bien qu'il y ait çà et là des détails agréables, dans la Cinquième Avenue et l'Avenue Madison, des palais de marbre et de pierre rose, des retraites délicieuses où flottent des verdures, dans Broadway, le centre du commerce, des étalages presque parisiens, l'ensemble, avec ses rues régulières, tirées au cordeau, son pavé boueux et souvent défoncé,

ses alignements de maisons de briques, monotones et banales comme certaines rues anglaises, ses *blocks* énormes écrasant tout de leur lourdeur, son Elevated Railroad qui court à la hauteur du premier étage, faisant la nuit et l'humidité sous ses entrecolonnements, emplissant les avenues de son bruit et de son réseau de fer, est affligeant de laideur et de civilisation mercantile. — On me dit que New York, cité cosmopolite et tournée vers l'Europe, ne peut donner une idée juste des États-Unis, et que pour avoir un aperçu de la jeune et de la vieille Amérique, c'est dans le « grand Ouest » et l'Est qu'il faut aller. Voici précisément une annonce du New-York-Central-Railroad qui assure, en s'appuyant de poétiques citations d'Anthony Trollope et d'un sermon du docteur Talmage, « le grand théologien de Brooklyn », que le voyage de New York à Chicago par l'Hudson et le Niagara est le plus beau du monde et le chemin de fer du New York-Central le meilleur de l'Amérique. Prenons-le.

*
* *

7 juillet. En route.

Les bords de l'Hudson ont une beauté sereine, et au sortir de New York, en un train luxueux, dont la rapidité d'éclair, les salons aux fauteuils profonds et aux larges baies, le restaurant où coulent le bordeaux et le champagne, où des Américaines

élégantes dînent avec des gentlemen la boutonnière fleurie, n'éveillent en l'imagination que des idées de civilisation opulente et fiévreuse, c'est presque un étonnement que la vue reposée de ce fleuve, assoupi dans sa grandeur sauvage. A l'occident, des rochers abrupts dévalent dans des bouquets de verdure, des montagnes couvertes de bois sombres, où des chalets épars, accrochés à leurs flancs, mettent çà et là des éclaircies, font descendre en pentes raides jusqu'à la rive leurs rangées de sapins, et le large fleuve, uni comme un lac, déroule au pied des forêts sa tranquillité bleue, à peine effleurée de quelques voiles qui passent comme des ailes.

Au loin, derrière les montagnes, le soleil se couche dans un air lumineux dont les transparences, inconnues à l'Europe, reculent les profondeurs de l'éther, variant à l'infini ses nuances; une vapeur de rouge incendié flotte sur un gris mat rayé de violet; à côté se creusent des trouées d'azur, bordées d'or fauve et de rose floconneux, et le fleuve qui coule toujours paisible emporte dans ses eaux toutes les couleurs du ciel....

Le couchant pâlit, tout s'efface. Le train court dans les ténèbres à travers les plaines de l'Hudson et du Saint-Laurent, course vertigineuse où, bercé en un roulis, on rêve du Niagara, d'aventures et d'Indiens, avec d'étranges réminiscences au cri des stations : Amsterdam! Rome! Syracuse! que la

voix nasale des employés lance par moments dans la nuit.

A cinq heures du matin, dans l'aube grise, brusque réveil à Buffalo et changement de route pour le Niagara. On traverse un pont jeté sur un précipice non loin des cataractes et l'on s'arrête au bord du Saint-Laurent. — Le fleuve arrive immense, roulant lentement ses larges eaux lourdes au-dessus de l'abîme, puis, s'ouvrant en deux nappes lisses et en torrents tumultueux, s'écroule tout à coup avec une clameur de tonnerre dans un gouffre de rocs où il s'écoule en cascades éclatantes sous des colonnes d'écume qui montent jusqu'aux nuées.... Le spectacle est « grand », comme disent les Américains; cependant il laisse froid. Devant ces masses d'eau qui tombent mugissantes, on n'éprouve qu'une sensation d'écrasement et l'on s'éloigne déçu : on les avait imaginées autres, moins énormes et plus belles. C'est le désenchantement des choses trop longtemps rêvées.

On repart à travers les plaines du Canada et du Michigan. Pays plat, monotone; des villes toutes pareilles, en bois; la plupart ne sont que des commencements de villages, une poignée de maisons autour d'une gare; des terres infinies, des forêts dévastées dont les arbres abattus ou coupés à un mètre du sol, levant encore dans l'herbe leurs racines noueuses et leurs troncs vigoureux, couverts d'écorces bleuâtres, épaisses, attes-

tent la force de cette jeune nature; et tout un jour, sous un soleil implacable, dans le train surchauffé où montent à chaque station des familles américaines très simples, d'aspect honnête et rude, déballant des provisions, allant puiser de l'eau glacée au réservoir dans des gobelets d'étain, tandis que les enfants courent entre les banquettes en mangeant des bananes, la puissante locomotive, vomissant des tourbillons de fumée noire, nous emporte à travers les plaines sans limites....

Soudain, dans la nuit, une vive lumière, comme un rayonnement d'électricité, de hautes constructions, des rumeurs qui courent dans l'air sec en vibrations stridentes : nous sommes à Chicago.

CHAPITRE III

CHICAGO

I

8 juillet.

Une course rapide, sous une clarté crue, en de longues avenues défoncées où notre cocher — un boy de quinze ans qui nous a offert de nous mener de la gare à l'hôtel pour un dollar — nous conduit, excitant son cheval et faisant voler son boghey au-dessus des fondrières, un hôtel de bois près du lac Michigan dont les eaux ont le soir un éclat métallique, une nuit coupée des sifflements de l'Illinois Central Railroad qui passe au bord du lac avec des cris de fer, voilà les impressions de l'arrivée.

Ce matin, je descends dans la ville. — Vous êtes-vous arrêté quelquefois à l'entrée du pont de Londres, ou dans le Strand à l'heure où les bureaux ferment, et vous rappelez-vous, entre le défilé

continu des omnibus, les multitudes d'employés et de *workmen* qui s'écoulaient des docks et des rues noires de la Cité, impatientes du home après la journée de travail? Eh bien, imaginez, si vous le pouvez, des foules cent fois plus pressées et plus nombreuses et vous aurez une faible idée de Chicago, surtout aux environs de Clark et d'Adam Streets. C'est le centre de l'américanisme, une agitation, un bruit indescriptibles. Par les rues droites, qui courent avec un pavé boueux et glissant et d'énormes façades tendues d'un côté à l'autre d'annonces et d'affiches qui projettent devant elles des ombres mouvantes, sous un air traversé des vapeurs du lac Michigan et de fumées grises qui tournoient, des chevaux passent, galopant, attelés à des voitures aux roues minces de tilbury qui semblent voler derrière eux, des files de tramways à câble réunis par des chaînes emportent dans un cliquetis de ferraille des centaines de voyageurs entassés, assis sur des genoux complaisants ou debout sur l'étroit marchepied en longues grappes pendantes, se succédant de seconde en seconde débordants et rapides, et des *blocks* à quinze étages surgissent des milliers de gens d'affaires, Anglais, Allemands, Suédois, Américains, allant pêle-mêle, précipités, fiévreux, les coudes serrés au corps, masse compacte qui roule tumultueuse, jusqu'au barrage infranchissable des voitures qui arrivent en sens opposé et où elle se heurte; alors un policeman

lève la main, les *cars* reculent avec un grincement, les chevaux se cabrent, les jarrets tendus, frémissants sous les rênes, et la foule grossie par le mouvement du retard, excitée par les appels des conducteurs : En avant! *Go ahead! go ahead!* qui la cinglent comme un coup de fouet, reprend sa course impétueuse : hommes, voitures, chevaux, tout se presse, chacun veut arriver le premier, s'élance, se rue dans un paroxysme et ce n'est plus qu'un tourbillon d'êtres et de choses, une énorme poussée de vie qui donne un vertige.

On veut fuir. On se jette dans une rue de traverse, et voici qu'elle n'aboutit pas : entre des rangées de maisons de planches et des échoppes basses, elle se prolonge, interminable; on en essaie d'autres, d'autres encore, celles-ci avec des trottoirs de bois défoncés, pavées de troncs d'arbres à peine dégrossis; celles-là, ravinées de mares et bordées d'herbes sauvages; et toutes, le long d'habitations vulgaires où se balancent à l'étroit *bow-window* des écriteaux de chambres à un demi-dollar ou à un quarter, de coins de champs où paissent des chevaux et des vaches, de terrains vagues, de broussailles et de blocks isolés, se continuent dans la prairie, sans fin, jusqu'à l'horizon.

On revient sur ses pas dans le tumulte du centre et on se laisse entraîner par le flot, passivement, notant dans une demi-conscience des oppositions, des détails imprévus. Ici, de hautes vitrines où sont

étalées des toilettes de Paris et, à côté, devant de petites boutiques, des statues d'Indiens coiffés de plumes, enluminés de rouge, de vert et de bleu criards et tenant, en manière d'enseigne, des paquets de crayons ou des boîtes de *candy*; là, une maison de six étages que l'on exhausse par la base en la soulevant à l'aide de crics et de poutres, une pharmacie où l'on vend des cigares, des timbres-poste, des limonades et des sodas, et un magasin incendié, à la fois sinistre et grotesque avec sa façade noircie couverte de dentelles blanches et de costumes roses se balançant à la fumée sous l'affiche *reduced sale*, « vente à prix réduit »; à un coin de rue, sur une estrade, voici un gentleman confortablement installé dans un fauteuil à pédales, les jambes étendues, parcourant des journaux, tandis que deux nègres luisants et débraillés cirent vigoureusement ses bottes; plus loin, c'est un hôtel somptueux, avec un hall de marbre immense, véritable salle publique où, dans un continuel va-et-vient de foules, les Américains dictent leur correspondance à des jeunes filles dont les doigts nerveux courent sur le clavier de la machine à écrire, prompts comme la parole, tandis que quelques-uns, renversés sur leur rocking, les pieds à la hauteur de la tête, fument en causant affaires; ailleurs c'est un restaurant aux longues tables étroites, pareilles à des comptoirs où des multitudes d'individus pressés absorbent le *busi-*

ness-lunch et un block de vingt étages, énorme, avec des centaines de bureaux, des milliers d'employés et, à la porte, un perpétuel « rush » d'hommes d'affaires qui se précipitent dans les ascenseurs en jetant aux garçons de service des *Top! Down!* dont la brève saccade s'ajoute au grincement des machines montant et descendant dans leurs cages d'acier; — et, dans la foule, ce sont tous les contrastes du cosmopolitisme, des rapprochements inattendus, des hommes-affiches promenant l'annonce d'un restaurant qui offre pour un quarter « le meilleur repas du monde » et des écriteaux où on lit, en gros caractères, un verset de la Bible et *Come to Jesus*; des Yankees nerveux et alertes, de maigres Irlandais, de pâles Suédois, des Mexicains, des Canadiens, des Espagnols, des Célestes, des Noirs, une mêlée de tous les peuples d'Afrique et d'Europe, d'Amérique et d'Asie.

Au soir, je monte dans un tramway à câble où je trouve difficilement place sur le marchepied entre des petites filles américaines en robe de mousseline, élégantes et jolies qui, sous la surveillance libérale de leur mère, dévorent des sacs de *popcorn*[1] qu'elles ont achetés à des boys courant dans la boue autour des *cars*, un Chinois en tunique de soie bleue très préoccupé de sa natte, tiraillée dans la presse, trois Allemands, un nègre, un Japo-

1. Blé grillé avec du sucre.

nais, et, après une course hâtive dans une avenue de quinze kilomètres de longueur, aveuglante de lumières électriques, je rentre avec des sensations confuses, l'impression de quelque chose d'inachevé et d'immense, sensations qui sans doute s'ordonneront plus tard, les seules peut-être que puisse donner au premier jour cette ville extraordinaire élevée en vingt ans sur des ruines incendiées, au milieu de marécages où ne passaient naguère que les tribus d'Indiens descendant de la région des Grands Lacs à la vallée du Mississipi, aujourd'hui deux fois plus étendue que Paris et que Londres et peuplée de plus d'un million d'hommes de toutes les races et de toutes les nations.

*
* *

15 juillet.

Cette ville est étrange. Plus on la voit, plus les contrastes, qui partout ailleurs s'atténuent et s'harmonisent à un plus long séjour, s'accusent avec force et plus les impressions se font incohérentes.

Parfois, dans les quartiers excentriques, on se croirait en une ville du Kent ou du Hampshire; des rangées de maisons construites sur le même modèle s'alignent dans la rue déserte, uniformes et paisibles, avec leur bow-window drapé de guipure blanche et leur carré de gazon frais enclos

d'une barrière; c'est bien la retraite intime et loin du bruit, le home isolé où s'abritent la famille et la liberté anglaises. — Soudain la porte s'ouvre et vous voyez paraître la maîtresse de maison, une Allemande aux yeux de faïence clairs et vides, et, au tournant de la rue, vous apercevez des échoppes de planches avec l'écriteau raide des blanchisseurs chinois, *Family Laundry*, peint de monosyllabes bizarres : Woo Lee, Sin Fong, Kan Sai, Sam Sing...

Mêmes réminiscences le dimanche; les magasins sont fermés, et, à regarder sous les vapeurs du Lac qui voilent la cité d'une légère brume, les familles allant au Temple, suivies de nombreux enfants, le père en avant, rasé de frais, plastron éblouissant et gants paille, les filles en toilettes blanches, avec leur Bible et leur Prayer-book, on se croirait transporté en Angleterre; on revoit les dimanches tranquilles et gris, les chapelles où les pasteurs dissidents répandent leur âme en prières et en sermons passionnés, les petites salles basses où, dans un jour indécis, l'Armée du Salut provoque des confessions coupées de sanglots et d'Hosannas, les antiques cathédrales emplies du chœur des orgues et des chants de David, et, l'imagination émue de souvenirs mystiques, des beautés solennelles de la liturgie anglaise, on entre dans une Église. — C'est une sorte de salle de conférences avec tapis rouge et plate-forme; un public choisi prend place sur les sièges capitonnés; deux ladies

et deux gentlemen exécutent un quatuor, et un Monsieur en redingote fait un discours philosophique sur la tolérance; ce sont des Unitaires. On va ailleurs, dans l'Église épiscopale de culte presque anglican. — Petite chapelle de bois pleine de foules, trop étroite, étouffée; fidèles, prêtres, enfants de chœur, tout le monde s'évente; maîtrise pauvre, sermon solide; le pasteur, homme à figure énergique, toute de commandement, prouve par des raisons péremptoires que l'homme doit aimer Dieu, et, le bras musculeux tendu hors du surplis, d'un geste raide, il appuie chacun de ses arguments d'un coup vigoureux du poing. Au sortir de l'Église, j'entends une Américaine vanter le discours profondément « senti ».

Le soir, dans l'apaisement de l'ombre, en certaines avenues bordées de chalets et de verdures, on a parfois des commencements d'impressions délicieuses; la chaleur irritante du jour s'est calmée; les bruits meurent; une fraîcheur glisse silencieuse avec les rayons de lune entre les lianes des cottages; des voix légères montent des vérandas où des jeunes hommes sont assis avec des jeunes filles, souriant aux étoiles; on s'abandonne à ce charme du soir, on avance dans un ravissement, et soudain, en passant, on les entend parler baseball ou discuter cricket et championnat.

Dans les hôtels, les détails de la vie journalière, ce sont les mêmes contrastes. La recherche du

confort et du luxe y est excessive; partout des tapis moelleux, des divans bas, des fauteuils mobiles, une surcharge de dorures et de glaces, une profusion de lumières électriques, d'argenteries, de cristaux; les domestiques ont grand air; les garçons en habit noir, les servantes en tablier blanc et bonnet de mousseline; les voyageurs sont élégants, les femmes avec des fleurs au corsage, les hommes des diamants au col; et au milieu du luxe et de la correction apparente, c'est un laisser-aller, des domestiques qui semblent préoccupés de tout autre chose que du service, des familiarités indiscrètes, des disparates. Ce matin, dans la salle à manger, un jeune Américain de mise soignée et riche prenait son thé les coudes sur la nappe; un autre, renversé sur un rocking-chair, mâchonnait des boules de tabac en attendant le roast-beef. A côté, un client se plaignait de n'être pas servi : « Le voilà, votre déjeuner! répond la servante en lui jetant un plateau, et ne faites pas de scène! *Don't make a noise!* » — Sur ces tables immenses, chargées de verreries et de porcelaines d'Europe, on apporte des plats minuscules, huit ou dix soucoupes que l'on range autour des convives et où chacun pique, du bout de sa fourchette, des aliments étranges, d'un goût barbare, et, pour boisson, en certains restaurants construits dans le « block de la Tempérance » on ne sert que de l'eau, — mais un garçon vous insinue à voix basse que si

vous désirez du whisky vous pouvez en boire chez le pharmacien.

Et ces oppositions de la vie américaine, on les retrouve non seulement dans les usages, les foules mêlées, la vie cosmopolite, mais encore dans la nature elle-même. Des sécheresses arides succèdent tout à coup à des chaleurs moites, des soirées glaciales à des après-midi brûlés de soleil, des journées de calme et d'assoupissement s'achèvent en des orages fiévreux, rayés d'éclairs, secoués de coups de tonnerre qui roulent ininterrompus. Dimanche dernier, j'étais à Lincoln Park, sorte de Bois de Boulogne au bord du lac Michigan. C'était une belle journée, sereine; pas un souffle dans les verdures ni un nuage au ciel; sur le lac, les canots glissaient tranquilles. Soudain un coup de vent passe, l'air tremble et s'obscurcit, et en quelques secondes c'est l'ouragan, un cyclone qui chasse devant lui une colonne de sable, ployant les arbres, soulevant le lac, chavirant les canots dans la colère des lames et versant des masses d'eau qui s'abattent comme un déluge. Un quart d'heure après, la nue s'éclaircit, les eaux s'apaisent, les arbres se dressent reverdis par l'orage, et toute la nature rit, d'un joli rire mouillé; seulement quelques barques égayées de jeunes filles flottent au loin penchées et vides : dix-sept personnes ont péri dans la trombe — La nature, les hommes, tout est ici plus fort, plus heurté qu'en Europe.

II

18 juillet.

Passé ces jours derniers à l'Exposition de Jackson Park, à regarder les foules. Ce qu'il y a de plus intéressant ici, ce ne sont, en effet, ni les machines, ni les étoffes, ni les inventions de l'industrie moderne, ni les palais ou les villages orientaux d'un exotisme douteux, toutes choses qui donnent l'impression du déjà vu, mais les Américains eux-mêmes, leurs attitudes et leurs réflexions. La plupart sont des gens de l'Ouest venus à Chicago pour visiter la World's Fair. Tous ont quelque chose de rude. Plusieurs ont conservé intact le type de l'ancien pionnier, l'air puritain, la coupe rigide de la barbe, le feutre à larges bords, la lévite ample et négligée, le geste brusque, et c'est un spectacle curieux pour l'Européen que ces figures vivantes d'un siècle disparu. Les femmes sont moins intéressantes ; si quelques-unes sont agréables, finement jolies, beaucoup manquent d'expression ; Allemandes, Suédoises, Anglaises, elles ont déjà perdu les traits distinctifs de leur race et n'ont pas encore acquis le charme délicat des femmes américaines, figures indécises et sans grâce, comme tout ce qui traverse un état passager. La plupart s'habillent mal, de couleurs criardes et qui jurent; les unes portent les toilettes nouvelles de Paris ou de Londres,

modifiées au goût américain, surchargées de fleurs et de bijoux, les autres des spencers, des chapeaux de quakeresses, des châles verts qui semblent dater des premiers jours de la colonisation : c'est la confusion des types et des costumes. Il est évident que le goût de ces foules n'est pas encore formé. Dans les galeries de l'Exposition, tout ce qui est beau ou simplement joli, les peintures des Maîtres, les porcelaines de Sèvres, les joyaux artistiques finement ciselés, les broderies du Japon aux tons sobres, œuvre d'une synthèse profonde et délicate qui sait éveiller avec quelques détails, un épi de blé, un rayon de soleil, une fleur qui penche sa corolle sur l'eau bleue, une aile qui passe, des visions exquises qui font longtemps rêver, les laissent indifférentes ; mais devant les énormes machines, les lourdes étoffes lamées d'argent, les gros diamants de Tiffany, les statues de saints vêtues de pourpre et d'or, elles s'arrêtent captivées, et, en dépit des *Hands off* affichés partout, on voit les mains s'avancer sur les objets, ne résistant pas à la tentation de les palper. Et plus le prix en est élevé, plus elles admirent. Un artiste leur montrait hier une châsse en bronze délicatement ouvragée : on reste froid ; il ajoute que cela coûte « très cher » : l'intérêt commence à s'éveiller ; enfin, il dit le prix, treize mille dollars : l'admiration éclate, on s'appelle, on se presse avec des exclamations : « *Oh my!* Treize mille dollars ! Que c'est beau ! »

Mais ces êtres aux manières rudes et aux goûts incultes ont tous une allure énergique; il faut les voir, sous la chaleur accablante qui terrasse en quelques heures les Européens les plus robustes, par les allées sans ombre, bordées de murs blancs où le soleil se réverbère, aller tout le jour, sans repos, attentifs, en travailleurs venus pour observer, non en blasés ou en dilettantes en quête d'impressions nouvelles. Tous ont un air sérieux, honnête; s'il n'y a pas parmi eux d'agréables figures de penseurs et d'intellectuels affinés, on n'y rencontre pas, comme en notre vieux monde, des visages inquiétants de mollesse et d'usure. On sent en eux des êtres forts, actifs, et, avec leur regard décidé, ils paraissent également propres à toutes les tâches, aux patientes besognes obscures et mécaniques, comme aux œuvres d'initiative et d'éclat. C'est là un trait commun à tous et qui donne à la physionomie de ces foules une expression d'uniformité, qu'accentue encore la similitude des allures, inévitable sans doute en une société où il n'y a ni traditions ni castes. Cette ressemblance est pénible au regard de l'artiste. — Le serait-elle autant aux yeux d'un philosophe? Des millions d'êtres pareils par la force et la simplicité, pour inélégante que soit leur vie, n'assureraient-ils pas aux civilisations un avenir plus durable, que les variétés rares et délicates qui ne se développent souvent qu'aux dépens du grand nombre? Nos habitudes de

pensée européenne se refusent à le croire. Quoi qu'il en soit, les Américains admirent cette uniformité. Ils y voient le plus beau triomphe de la démocratie, d'une société libre où chacun, au lieu de porter à jamais l'estampille indélébile de sa naissance et de sa profession, n'est marqué que du sceau de l'indépendance, peut prétendre à toutes les distinctions et à toutes les carrières, où nul n'a les préjugés du travail et du rang, où les hommes et les femmes cultivés se livrent sans honte à des besognes serviles. L'un d'eux vient de me conter l'histoire d'une jeune fille sa parente, qui, voulant aller au Collège et n'ayant pas d'argent pour payer ses études, n'a pas craint d'entrer comme servante durant une année dans un hôtel du Far-West. Il m'assure que le fait n'est pas rare et que pendant les vacances beaucoup d'étudiants pauvres se louent dans les restaurants : ces domestiques d'hôtel à l'air préoccupé sont souvent des *undergraduate* qui, tout en versant des cock-tails et des limonades, supputent leurs succès futurs à l'Université de Harvard ou de Yale.

III

20 juillet

Chaleur intolérable depuis quelques jours. L'air est desséché, le vent souffle du sud, brûlant; impos-

sible de sortir. On s'enferme chez soi, et, étendu sur un rocking, en prenant des glaces, on feuillette les journaux.

C'est ici une lecture instructive et qui renseigne mieux sur certains côtés de la vie américaine que ne le pourraient faire maintes promenades dans les foules. — Ils sont volumineux, les plus courts ont huit pages; les autres, seize ou vingt-quatre, et, le dimanche, quarante-deux, tous de grand format, d'impression serrée, débordants de nouvelles : gouvernement des États-Unis et informations locales, affaires du Brésil et du Mexique, politique de la France et de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Allemagne, commerce de la Chine et du Japon, courses, sports, livres, théâtres, modes, faits divers de Paris et de Londres, de Vienne et de Saint-Pétersbourg, ils embrassent tout et sur tout ils ont des renseignements précis, plus détaillés que ceux de nos meilleurs journaux. C'est, dans un pêle-mêle confus comme la vie même, l'existence du monde entier condensée en quelques pages, rapides à parcourir grâce aux titres qui se détachent en gros caractères au début des articles et les résument. Quant à la forme, on s'en préoccupe peu; nul style, nul souci littéraire, mais des phrases de reporter, pressées et banales, *poor stuff*, disent eux-mêmes les Américains. D'ailleurs aucun article n'est signé. Il est visible que ce qui leur importe, c'est moins l'élégance du discours que l'abondance

et la promptitude de l'information, les faits et non l'écrivain.

Le plus intéressant pour l'étranger, ce sont les nouvelles du Far-West et les annonces. Parmi les premières, toujours copieuses, et quelquefois insignifiantes comme un carnet mondain, il en est souvent de peu ordinaires, et dont la rude saveur décèle tout ce qu'il y a encore d'incomplet et de primitif dans cette civilisation hâtive. — A M..., la foule a forcé la prison pour s'emparer d'un nègre et l'a lynché; l'éxécution faite, elle s'est aperçue qu'il était innocent. — Dans la prairie, un train a été arrêté par les *tramps*, les wagons pillés, le mécanicien tué. — De S..., petite ville à trois cents milles de Chicago, on annonce qu'une jeune femme a gagé de venir à pied à Jackson Park avec un poids d'une vingtaine de kilogrammes sur les épaules. L'enjeu est de plusieurs milliers de dollars. Son mari l'accompagnera, en amateur. — A N..., une jeune fille du Far-West dont le frère a été assassiné mystérieusement et qui, vêtue d'habits masculins, s'était mise à la recherche du meurtrier, l'a surpris hier dans un bouge et l'a fait saisir par les policemen. Ici même Mrs W... a découvert il y a quelques jours que son mari faisait la cour à une jeune fille et prétendait l'épouser. Point de larmes ni de scènes : calme, elle a été chez la jeune fille, lui a dénoncé l'imposture, toutes deux se sont entendues pour la démasquer, et, quand W... est arrivé, pressant la

jeune fille d'accepter sa main, sa femme est entrée avec un constable et l'a fait arrêter. Ces Américaines, aux yeux bleuâtres, que l'on voit passer fines et délicates, ont la même énergie, la même force que l'homme.

Les annonces tiennent une place énorme dans ces journaux, huit pages et parfois plus encore; beaucoup d'offres d'emplois, surtout aux domestiques : dans un seul journal du matin, j'en compte jusqu'à soixante-dix; les salaires varient de quatre-vingts à cent cinquante francs par mois. — Beaucoup aussi d'annonces de machines, d'aliments conservés, et de remèdes contre les troubles nerveux, suites naturelles de la vie fiévreuse et de la rareté des serviteurs. Ce ne sont que pilules, poudres et toniques, pâtes, extraits de viande et lait condensé, machines à laver, à repasser, à brosser, à coudre, à écrire. Toutes ces réclames sont présentées habilement; les unes, à la première page, s'insinuent en un article de fond, une histoire dramatique; les autres forcent l'attention par la bizarrerie des caractères, l'imprévu des images et des portraits, les apostrophes familières jusqu'à l'impolitesse. « Pourquoi portez-vous ce vieux paletot de l'an dernier, quand vous pouvez en avoir un neuf pour cinq dollars? — D'où vient que vous êtes ridée, nerveuse, enlaidie avant l'âge, sinon que vous vous obstinez à ne point faire usage de notre pâte merveilleuse? — Pour payer une montre cinquante

dollars lorsque chez nous vous pourriez l'avoir à dix dollars et moins encore, il faut vraiment que vous soyez un âne! » — Et l'on ne se contente pas de frapper le lecteur par la violence des termes : on lui prouve que l'achat économisera son temps, on fait appel à son amour-propre : « Pour remonter nos montres il ne faut que cinq secondes. Ce modèle est adopté par tous les gens fashionables. Cette chaîne est portée par tous les millionnaires. » On va plus loin encore : on attire l'acheteur par l'appât d'un gain considérable, immédiat. Le Cercle domestique, « la meilleure Revue de famille de l'Amérique », offre à quiconque lui dira le nombre exact des « e » employés dans les cinq premiers chapitres de l'Évangile selon saint Marc et prendra un abonnement, une prime de vingt-cinq mille francs. « Si vous savez compter, vous pouvez gagner une fortune », ajoutent les éditeurs, sans paraître soupçonner ce qu'il y a de choquant dans ce rapprochement d'idées bibliques et de spéculation mercantile.

Les journaux comiques, *Judge*, *Puck*, *Truth*, *Patches*, sont aussi curieux, très différents des nôtres. Pas un mot équivoque, une expression légère sur les femmes et le mariage ; beaucoup de plaisanteries cependant et parfois de mordantes, sur le divorce, le flirt, la chasse au mari, les rivalités de jeunes filles ; mais, en général, la critique est pour elles indulgente, et tempérée d'ail-

leurs par le charme du dessin; l'artiste excelle à les peindre; il les représente délicieuses, en robes de soirée, en costumes de voyage ou de lawn-tennis dont la coupe sévère, presque masculine, ajoute à leur grâce un attrait plus piquant; il les pose en de ravissantes attitudes, dans un cadre enchanteur sur les rives des lacs parmi les gazons, dans les vérandas aux lianes flexibles, les salons aux tentures soyeuses, ornés de longs vases au col mince, aux tiges pliantes de fleurs qui accompagnent harmonieusement leur beauté. On sent qu'il les fait avec amour. Les enfants sont aussi bien jolis, avec leurs traits fins, leurs boucles tombantes sur des cols de dentelles, et cet air à la fois naïf et décidé qui les caractérise. Par leurs mots d'ailleurs, ils sont déjà bien Américains. Jemmy qui a sept ans est enfoncé pensif dans un rocking, auprès de sa grand'mère. « Qu'avez-vous donc, Jemmy, demande la vieille dame, d'où vient cet air triste? — J'ai des ennuis, grand'mère. Jennie Jackson prétend que je me suis joué de ses sentiments, et veut me faire arrêter, et, à dire le vrai, c'est une autre que j'aime. » — Une fillette d'une dizaine d'années se fâchant au jeu avec un cousin plus jeune qu'elle, lui donne une claque. « Cousine Adel, dit le bambin se redressant très digne, je ne veux pas vous rendre votre soufflet parce que vous êtes une femme. » — Pour eux comme pour les jeunes filles, presque toujours l'ironie se fait

douce, voisine du sourire. En revanche, sur le reste, la satire est violente. Brusques allures des gens du Kansas, du Colorado ou du Wyoming, défauts des émigrants Irlandais, Allemands, Italiens et Chinois, leur paresse, leur malpropreté, leur avarice, leur prononciation rude ou grasseyante, exigences et incapacité des domestiques, jargon et rigorisme de certaines sectes religieuses, erreurs des lois, abus de la démocratie, elle n'épargne rien et sur tout elle exprime son sentiment avec une liberté excessive, des caricatures mordantes, d'un dessin dur qui accentue les ridicules, exagérant les lignes et les déformant jusqu'au burlesque, un humour acerbe, des traits incisifs qui percent brutalement.

IV

29 juillet.

Chicago reçoit. Depuis quelques jours, ce ne sont que fêtes, réceptions et meetings auxquels on engage les Européens, les introduisant dans la vie américaine avec un empressement où se devine comme un besoin d'effacer des préjugés contre une civilisation trop jeune et un désir de la faire admirer.

Mais plus on la pénètre, moins on se sent capable

de l'apprécier à sa juste valeur, tant les impressions qui s'en dégagent demeurent complexes et, pour tout dire, incohérentes. — Voici par exemple les Congrès d'éducation à l'Art Institute, large édifice aux dehors corrects, qu'on a voulu grandiose mais dont, à l'intérieur, les halls tendus de toiles grises, les poutres brutes, à peine dissimulées sous des drapeaux, les estrades de planches nues, qu'ornent seuls des bannières et deux plâtres, accusent la précipitation et l'inachevé. Dès le matin, les salles sont envahies de gens à l'air fiévreux, tourné vers les affaires, sans loisirs et sans goût pour la réflexion désintéressée; cependant, ils restent là des jours entiers, parfois jusqu'à onze heures du soir, suivant attentifs et presque recueillis des conférences sur les méthodes d'enseignement, l'organisation des Universités, ou l'utilité des études classiques; beaucoup prennent part aux discussions et tous, malgré leur tempérament peu affiné et plus propre, en apparence, à l'action qu'aux paroles, se montrent orateurs. A vrai dire, les idées, quelquefois hardies, manquent le plus souvent d'originalité; leurs discours abondent en lieux communs, et ils font preuve, dans l'exposé des questions, de cet absolu dédain de l'ordonnance qui caractérise les esprits britanniques. Mais de l'orateur ils ont l'appréhension ferme du sujet, la vivacité dans l'argumentation, la promptitude à révoir les objections et à les réfuter, le verbe

facile et assuré, l'accent convaincu, la possession de soi. A la tribune, devant trois mille personnes, qu'ils lisent leurs discours selon l'usage ou l'improvisent, ces Américains sont à l'aise, et paraissent totalement étrangers à cette timidité morbide, cette crainte du ridicule qui, en face du public, saisit chez nous tant d'hommes distingués et les paralyse.

Détail caractéristique : les femmes ont dans ces Congrès un rôle très important; elles sont en majorité dans l'auditoire, font partie des commissions, remplissent les fonctions de Président, de secrétaires, prononcent des discours comme les hommes, montrent la même fermeté, les mêmes qualités de parole abondante et sûre, et la présence de ces femmes, souvent jeunes et jolies, qui, assises sur l'estrade en toilettes de soirée, président, donnent ou retirent la voix aux orateurs et débattent des problèmes Universitaires, contribue à jeter dans ces réunions une note qui surprend l'étranger et le déconcerte.

Hier, à l'Art Institute, grande soirée, si toutefois le mot peut s'appliquer à une réunion sans causerie ni musique, une cohue rapide et sans étiquette : Arrivée à neuf heures; saluts à quelques ladies, les reines de Chicago, debout près de l'escalier; promenade dans des galeries vides de sièges, présentations, échange de rendez-vous, de *Glad to see you! Glad to meet you!* formules de

politesse brèves qu'on se lance au passage, poignées de mains et départ. — Ce peuple d'esprit pratique et toujours pressé, transformant les réceptions officielles, les a abrégées en un défilé de quelques minutes.

Autre soirée aujourd'hui chez un journaliste. La maison est luxueuse, mais exiguë, peu faite pour les grandes réceptions. On l'a déménagée en partie. Dans l'étroit vestibule, un groupe de dames en robes de bal, parmi lesquelles on ne peut discerner la maîtresse de maison, reçoivent les invités; c'est une mêlée étrange; il y a là des *beauties*, jeunes filles fashionables, des femmes couvertes de pierreries et de diamants, des institutrices en costume de voyage, de vieilles filles sèches, les épaules serrées dans un châle noir, la tête ensevelie sous un chapeau de quakeresse, une Irlandaise en jupon court, coiffée d'une tiare d'or et de satin blanc d'où retombent des voiles de dentelle, des Allemandes, des Anglaises, des Suédoises, des hommes en petit nombre, les uns en grand habit, les autres en veston négligé, ayant gardé même leur feutre mou de touriste, et tandis qu'au fond d'une salle un long nègre à face lippue, d'un geste mécanique, puise des glaces en un bassin d'argent, toute cette foule debout s'étouffe, s'agite, se presse, et, à la veille de partir au Far-West à demi civilisé dont le spectacle doit aider à comprendre le monde américain, sous l'air lourd qui, par les fenêtres

ouvertes, entre avec des trépidations de cars, des vibrations électriques et des rumeurs fiévreuses, ce tourbillon cosmopolite m'apparaît comme une image exacte de la vie de Chicago.

CHAPITRE IV

LA PRAIRIE ET LE BASSIN DU LAC SALÉ

I

31 juillet.

Ce matin, à quatre heures, délicieux réveil au bord du Mississipi, large fleuve aux eaux calmes épandues entre des verdures. Le soleil se lève. A l'orient, tout le ciel est rose, d'un rose éclairci, léger, presque transparent; soudain il s'empourpre de rayures de feu et l'astre monte dans une splendeur de lumière, tandis qu'à l'occident, la lune qui s'efface dans les nuées pâlies d'aube, verse encore sur le fleuve ses clartés blanchissantes.

Au loin, c'est le désert, la Prairie, où l'on entre brusquement au sortir des cités américaines; celle-ci n'est qu'eau et verdure; jusqu'au plus profond de l'horizon, c'est un débordement de végétation humide, puissante, presque sauvage; de

hautes herbes, des fleuves qui se perdent dans des terres molles où croissent des roseaux, des plants de maïs, fermes et droits comme des arbustes sous le vent du matin qui passe sans les courber avec un bruissement entre leurs tiges raides, des rivières immobiles aux bords vaseux où, sous des myriades d'insectes, des arbres au feuillage épais d'un vert sombre et lustré pullulent énormes et gonflés de sève, les pieds dans la fange tiède et la tête au soleil, des coins de lacs où des nappes de nénufars aux pétales blancs et lourds flottent à la surface des eaux endormies. Çà et là, entre les plantations, une ville de bois, carré de Chicago transporté dans la plaine, aligne encore ses maisons régulières; puis la solitude recommence, la grande solitude verte où la nature s'étale inquiétante de force et de fécondité sous sa végétation luxuriante.

— Arrêt à Kansas, un des centres où convergent les richesses de la Prairie. Vers le soir, après un après-midi tranquille sous une moustiquaire, promenade dans la ville aux maisons symétriques, banale comme toutes les autres, mais d'un aspect quelque peu différent avec des rues qui grimpent sur les collines et, à leur pied, les eaux lentes du Missouri; près du fleuve, sous le soleil qui s'enfonce à l'horizon rouge, des négresses en robe de cotonnade, aux cheveux crêpelés, aux lèvres épaisses, descendent paisibles, avec cette molle

ondulation du torse particulière aux femmes noires, des gestes souples d'une ampleur primitive. A un tournant d'avenue, sur une maison écroulée dont la blancheur des pierres, aux cassures, atteste la nouveauté des ruines, une poussée de plantes sauvages déjà fortes comme des arbustes disent la vigueur de la nature encore indomptée et sa lutte contre cette civilisation d'hier.

***

1er août.

A mesure qu'on s'éloigne de Missouri, le paysage change, la terre se stérilise ; ce n'est plus la vallée herbeuse arrosée de grands fleuves, mais un plateau desséché, une plaine rase qui monte régulièrement vers l'Ouest, uniformément aride et repoussante. On y a construit des villes cependant, décorées de noms pompeux, Strasbourg, Russel, Salomon, cités naissantes avec une gare de bois, un hangar ambitieusement qualifié de *General Store*, une façon d'hôtel à un étage, et une vingtaine de maisons de planches; mais plus on avance dans l'Ouest, plus les villes s'espacent, plus leurs habitations se font rares : à la dernière station je n'en ai compté que quatre; de loin en loin, on aperçoit encore une ferme, un troupeau de vaches que garde un *cow-boy* parcourant la prairie à cheval, le lasso à la selle,

la figure bronzée à demi cachée sous un feutre mexicain; puis fermes et troupeaux disparaissent, et durant des lieues de pays on ne voit plus que des coyottes, des lièvres qui détalent épeurés, des *prairy-dogs*, petits animaux au poil fauve, étranges, qui s'ébattent au passage de la locomotive ou la regardent gravement, assis sur des monticules à l'entrée de leurs terriers, les pattes de devant en l'air, en une pose de kangourou, puis rien, rien que le grand soleil et la plaine nue, une couche d'herbe roussâtre, trouée, laissant voir entre ses maigres touffes des taches de terre sablonneuse, se prolongeant au loin, sans limites. Et à la longue, la traversée de ces immensités grises où le train, glissant sur des rails étroits posés sur des poutres à même le sol, avance avec un grondement sourd et un balancement pareil à celui des flots, vous donne un vertige, une sensation de la mer et du large, et c'est comme un roulement dans l'infini, sur un océan brûlé.

Dans les wagons, quelques Américains; les femmes, vêtues de toilettes claires, des chapeaux de fleurs et de dentelles sur des envolées de frisures, sont assises immobiles et correctes; les hommes, sans gilet, le veston lâche, se promènent au fumoir ou s'étendent les jambes en l'air, les pieds sur les fauteuils de velours. Nulle conversation. Un nègre, monté à Kansas avec une large caisse d'où il a déballé une incroyable variété

de marchandises, raisins de Californie, bijoux en filigrane, oranges, photographies, noisettes, romans de Mark Twain et de Feuillet, passe de demi-heure en demi-heure, chargé de corbeilles; sans un mot, il dépose sur les genoux des voyageurs un livre, un fruit, une tablette de chocolat, qu'il vient quelques minutes après retirer ou vendre. Les Américains lui achètent quantité de candy et de *chewing-gum*, qu'ils mâchent silencieusement en regardant la plaine.

— Tout un jour de soleil et de monotonie. Au soir, l'air fraîchit, et le paysage s'accidente; des ondulations, faibles d'abord, commencement à paraître avec des verdures; au sud, une ligne sinueuse de sommets bleuâtres se mêle à l'horizon vague, et le train s'arrête à Denver, à l'entrée des montagnes Rocheuses. — On descend, moins pour voir la ville, qu'on imagine pareille aux autres, que pour secouer le poids de l'uniformité, et voici que sur ce plateau désert, à mille kilomètres de Chicago et cinq mille pieds d'altitude, on trouve une cité de 150 000 habitants, fraîche et opulente dans son cadre de hauteurs bleues, avec des résidences en briques rouges, enfouies dans la verdure et les fleurs, pareilles à des cottages anglais, toutes pittoresques avec leur bow-window ouvert sur la montagne, de superbes monuments, des églises, des écoles, des hôtels, des vitrines où brillent les pierres du Colorado jaspées de rose et d'orangé, et de luxueux éta-

lages. — Je viens d'entrer dans un magasin acheter quelques objets de route dont j'ai montré le modèle exécuté en Europe; le marchand, après l'avoir examiné curieusement, comme surpris de sa forme incommode, m'a dit avec un air d'indéfinissable supériorité : « Cela a été fait dans le *Old World*! » — Il était jeune, son magasin vaste; par la porte ouverte j'apercevais, dans ces rues où il y a quelques années on ne voyait encore que des log-houses, grossières cabanes de troncs d'arbres, des hôtels somptueux, des files de tramways électriques, des foules pressées, toute l'animation d'une cité prospère, et j'ai songé involontairement à nos villes de province si mornes, si immobilisées dans leur passé. — Oui, c'est bien le « Vieux monde » que le nôtre. Jamais je n'ai senti si vivement la différence des deux pays et la jeune vitalité de la race américaine.



Nous traversons le Colorado et le Wyoming. Toujours la plaine aride et monotone. Parfois elle se relève, s'accidente de collines, d'éboulis de rocs et de maigres verdures, on entrevoit en une échappée les pics des montagnes Rocheuses, puis l'uniformité recommence, l'éternel désert où errent les prairy-dogs, où passent des hiboux et des vols de

faucons. Et cependant voici quelques stations encore, des lunch-rooms où des jeunes filles en tenue correcte de servante anglaise offrent des tasses de thé, des tranches d'apple-pies et de puddings, des gares avec une ou deux maisons et, de loin en loin, quelques cabanes; tout d'abord, on les croit abandonnées, mais, en approchant, on distingue un essai de culture, des chevaux qui cherchent l'herbe rare, bientôt on voit quelques hommes, une femme tenant un enfant dans ses bras, paraître sur le seuil, et tous debout dans le désert regardent longuement le défilé du train, seul lien qui les rattache au monde. Étrange existence que celle de ces pionniers de la civilisation! On aimerait s'arrêter, causer avec eux, savoir quelles pensées s'agitent dans ces cerveaux d'hommes vivant à des centaines de kilomètres de toute ville et de toute habitation, mais on passe, n'ayant vu d'eux qu'un regard fixe, un masque d'énergie obstinée. « Revenez dans dix ans, me dit un Yankee, et ces solitudes seront transformées : avec quelques canaux d'irrigation qui retiendront les eaux de pluie écoulées dans le sol, ces terres brûlées seront converties en champs fertiles, ces stations d'une gare et de trois cabanes en villes florissantes. » — Il parle l'air convaincu; il semble qu'il voie déjà les rivières roulant avec leurs eaux la fraîcheur et la vie, les cités futures surgissant populeuses au milieu des moissons, et, à l'écouter,

à parcourir ces plaines immenses, récemment ouvertes à l'activité, où l'homme lutte contre les forces de la matière, on commence à pénétrer le caractère de l'Américain, à comprendre son intelligence tournée vers le dehors, sa recherche des mécanismes qui domptent la nature, sa civilisation à la vapeur et à l'électricité.

*
* *

3 août.

A l'aube, après une nuit glaciale, malgré le feu de houille qui brûle dans le wagon, nous entrons dans les montagnes Rocheuses. On suit une gorge sauvage serrée entre des granits rouges se dressant ravinés, érodés par les eaux qui les ont façonnés en ruines gigantesques, forteresses, tours, remparts écroulés, têtes de monstres qui semblent défier le ciel, et des montagnes hérissées de sapins et de neiges d'où l'eau coule en étroits filets entre des parois de roches verticales; derrière elles, s'élèvent d'autres pics, un entassement de cimes, de mamelons, de pans de montagnes superposés jusqu'aux nues; parfois la crevasse s'élargit, s'ouvre en une vallée où les torrents bondissent avec un fracas joyeux sur leur lit de cailloux, s'étalent en nappes claires parmi des herbes vertes semées de fleurs pourprées qui tremblent au bord des eaux, et au loin, entre les arêtes vives, la vue plonge en

des profondeurs d'azur et de verdure limpides. — Puis tout change; la prairie se tache de plaques de soude; en même temps, des femmes et des enfants qui envahissent le train, nous rappellent que nous arrivons au lac Salé, dans le territoire de l'Utah, le pays des Mormons, ce peuple extraordinaire qu'il faut voir si l'on veut connaître certaines exagérations de l'individualisme américain et jusqu'où peut aller ici la volonté de l'homme.

II

4 août.

C'est une région étrange que le bassin de Salt Lake : un cirque fermé de montagnes aux sommets neigeux et aux flancs dépouillés; une plaine nue, gercée, écaillée de sels qui luisent au soleil avec un éclat métallique et, dans un bas-fond, des eaux si lourdes, qu'en s'y baignant on flotte à leur surface, sans mouvement, comme un cadavre. Je viens d'y passer le matin à Garfield Beach, à l'ombre d'une barque brisée. La tristesse de cette plage est inexprimable : pas un arbre, pas une herbe; une grève de sable jonchée de pierres blanchies d'où s'exhale une odeur de décomposition, des pics décharnés, des îlots livides, et, sous l'air silencieux, une grande eau pâle étendue immobile au pied des monts

violets, et belle cependant de la beauté de la mort. Comment les Mormons ont-ils pu s'établir en ce pays stérile alors que le Far-West s'ouvrait large devant eux? Dans le petit train qui, par les plaines de sel cristallisé, va de Garfield Beach à la ville de Salt Lake, je relis leur histoire, curieuse par l'énergie qu'elle décèle et aussi par ce qu'elle montre du courant de mysticisme qui, au fond de ces vies américaines si matérielles en apparence, circule avec une force latente, capable sous l'effort de certaines pressions de remonter à la surface et de jaillir exalté jusqu'au fanatisme.

C'était en 1827. En ce temps-là, dit le Livre, la lumière du Christ était obscurcie par les iniquités de l'homme, et les âmes égarées erraient dans les ténèbres. Alors vivait à Sharon, petite ville de l'Est, dans le comté de Windsor, un pauvre journalier, Joseph Smith. C'était un homme simple et illettré, mais marchant dans les voies du Seigneur. Une nuit, un ange lui apparut, lui annonça qu'il avait été choisi pour restaurer l'Église dans sa vertu première et lui ordonna de répandre l'Évangile éternel enseveli depuis quatorze siècles sous la colline Cumorah, dans l'État de New York. Joseph Smith obéit. Il se rendit à la colline sainte, et là, en présence de trois témoins, Cowdrey, Whitney et Harris, il déterra un coffre contenant des plaques d'or gravées de signes mystérieux et des pierres transparentes pour les déchiffrer. C'était

la Bible de l'Amérique, l'histoire des nations élues que Dieu y avait envoyées, d'abord après la destruction de la tour de Babel, puis au XIe siècle avant l'ère chrétienne; ces dernières, Israélites appartenant à la tribu de Juda, étaient divisées en deux groupes, les Néphites et les Lammanites; les uns restèrent fidèles au vrai culte, mais les autres, s'étant laissé séduire aux pratiques idolâtres, attaquèrent les croyants et les exterminèrent. Dieu ordonna alors au prophète Mormon, puis à son fils Moroni, d'écrire les Annales de son peuple et de les enterrer sous la colline Cumorah où elles resteraient ensevelies jusqu'à ce qu'il suscitât un nouveau prophète, Joseph Smith, qui compléterait la révélation de Moïse et du Christ et établirait sur la terre le règne des Saints du Dernier jour.

Les parents du Prophète crurent en lui, et, en 1830, il fonda son Église; elle ne se composa d'abord que de cinq membres, mais bientôt les conversions se multiplièrent. En vain les populations américaines inquiètes, non de la nouveauté des dogmes, mais de leur portée politique et sociale, tentèrent de s'opposer au progrès d'une religion qui prêchait la polygamie des patriarches, la transformation du monde et sa soumission aux disciples de Joseph Smith : pillés, battus, traduits devant les tribunaux, voyant autour d'eux leurs frères assassinés sans pouvoir obtenir justice, les Mormons, aiguillonnés par la persécution même, soutenus

par des extases où ils recevaient le don des miracles et des langues, luttèrent avec une énergie indomptable et se propagèrent rapidement, fondant un temple à Kirtland dans l'Ohio, un autre à Far-West dans le Missouri, un autre encore à Nauvoo dans l'Illinois où ils créèrent une cité florissante. Déjà ils étaient une puissance et l'opinion publique comptait avec leur chef lorsque, tout à coup, en 1844, un orage populaire se déchaîna contre eux : Joseph Smith fut tué, le temple brûlé, la ville détruite et on leur intima l'ordre de vider le pays. Sans foyers, sans pasteur, traqués de toutes parts, exilés dans la rigueur de l'hiver, ils semblaient accablés : ils se relevèrent. Ils mirent à leur tête Brigham Young, un des plus dévoués partisans du prophète, et, au nombre de quinze mille personnes, prêtres, femmes, enfants, vieillards, ils partirent dans cet immense désert de l'Ouest à la recherche du pays que le Seigneur devait leur donner. Les fleuves étaient obstrués par les glaces, la neige tombait épaisse, et ils allaient confiants; le froid, la fièvre, le manque de nourriture les décimaient, et ils allaient toujours, glorifiant l'Éternel. Après huit mois de marches, ils arrivèrent au pied des montagnes Rocheuses; laissant le gros du peuple camper dans la plaine, une poignée d'hommes partit avec Brigham Young explorer la région; ils franchirent les torrents, les gorges, les précipices, pénétrèrent dans le bassin

du lac Salé, contemplèrent la solitude, le rempart des monts inaccessibles, les quatre cents lieues de désert qui les séparaient du monde, alors ils s'arrêtèrent. Aussitôt ils tracèrent le plan de la ville, labourèrent le sol et semèrent du blé, mais quand Brigham Young revint quelques mois plus tard avec le reste du peuple, la moisson était ravagée par les sauterelles et ce fut la famine. On se remit à l'œuvre : il fallut défricher les terres, amener l'eau des montagnes, disputer la récolte et le bétail aux tribus indiennes des Bannocks et des Shoshones, construire la cité, lutter contre le Congrès Fédéral qui, après avoir reconnu Brigham Young gouverneur du territoire, se montrait de nouveau hostile et dirigeait des troupes contre lui, en un mot tout créer et toujours se défendre ; mais l'énergie des Mormons et de Brigham Young suffit à tout, et quand il mourut en 1877, dans cette région désolée où l'on n'avait vu jusque-là passer que des chasseurs ou de misérables Indiens, il laissait, par un miracle de volonté, un peuple florissant et des prairies fertiles.

*
* *

Une oasis dans la plaine de soude, un grand village de verdure, des rues régulières, larges de trente-cinq mètres, bordées d'eucalyptus, de cerisiers, de

mûriers qui laissent tomber leurs fruits dans la main du passant, des cottages entourés de jardins, partout un air de rusticité, d'abondance paisible et bourgeoise, telle est la ville de Salt Lake. Rien de l'excentricité énorme ou bizarre qu'on s'attendrait à voir au pays des Mormons. Ces inspirés étaient des gens d'affaires, des esprits positifs qui n'ont rien laissé à la fantaisie.

Je me trompe : ils ont fait le Tabernacle, élevé en 1867 sur l'ordre de Brigham Young. Vu de l'extérieur, avec sa rotonde elliptique, longue d'une centaine de mètres, sorte de carapace supportée par des colonnes, c'est bien l'édifice le plus extravagant que puissent rêver des imaginations froidement délirantes. A l'intérieur, ce n'est qu'un amphithéâtre, avec une estrade et des gradins, une salle nue sous la blancheur immense de la coupole évidée jusqu'aux parois lisses. Le vieux gardien me fait remarquer avec orgueil la hardiesse de la voûte qui s'élance dans le vide sans piliers, l'acoustique si parfaite que le bruit d'une épingle tombant sur la plate-forme s'entend jusqu'à l'extrémité du Temple, la richesse des orgues hautes de seize mètres, avec deux mille six cent quarante-huit tuyaux, la largeur de l'estrade et de l'hémicycle, assez vastes pour des centaines de choristes ou de dignitaires et dix mille fidèles, et m'assure que l'érection du Tabernacle a coûté trois millions et demi de dollars; mais c'est en vain : je ne puis admirer. Cette

grande coupole qui vous enserre de sa blancheur froide, sans percée sur l'au-delà, n'émeut l'âme d'aucune pensée religieuse; sans doute elle parle davantage à l'esprit des Mormons à qui elle rappelle le culte du désert, l'exode où ils priaient sous l'immensité morne....

Non loin de là, dans des jardins, s'élève un autre édifice, plus moderne et sans rien d'original, le Grand Temple, achevé depuis quelques mois, sorte de cathédrale de granit aux fenêtres ogivales, aux tourelles carrées et aux clochetons massifs. J'erre sous les arbres à la porte de cette Église où les « Gentils » ne peuvent pénétrer, et, à l'ombre d'un eucalyptus, devant la plus haute tour où l'ange Moroni, le fils du Prophète, embouche le clairon pour annoncer à tous les peuples l'Évangile éternel, j'étudie les croyances mormonnes en un livre que m'a donné le vieux gardien du Tabernacle.

« 1. — Nous croyons en Dieu le Père Éternel, en son fils Jésus-Christ et au Saint-Esprit.

2. — Dieu est un Être parfait; il a un corps, des attributs et des passions. Le Christ est l'image même de la personne du Père; Dieu est le père de toutes les âmes humaines. Les souffrances du Christ ont rendu l'homme déchu capable de remonter vers le Père Éternel.

3. — L'Église, telle que Jésus-Christ l'avait établie, a été détruite; ses disciples ont dégénéré, et il s'en est suivi une apostasie générale. Dieu n'a pas

reconnu les systèmes humains qui se sont alors formés : aucun homme ne doit agir comme serviteur de Dieu s'il n'en a reçu l'autorité par la Révélation.

C'est pourquoi il était nécessaire que Dieu déléguât un homme qui pût agir comme son représentant et restaurer l'Église établie par Jésus-Christ. Joseph Smith fut cet élu, et, par l'intervention d'un ange du ciel, le sacerdoce sacré a été institué de nouveau sur la terre avec ses ordres et sa hiérarchie, comme aux temps anciens.

4. — Les principes auxquels doit croire celui qui veut entrer dans l'Église du Christ sont les suivants :

La foi au Dieu vivant et à son fils Jésus-Christ ;

Le repentir des péchés et la ferme résolution de consacrer sa vie à la cause de la Vérité ;

Le Baptême par immersion pour la rémission des péchés, administré par une personne dûment autorisée ;

L'imposition des mains par les Anciens de l'Église afin de recevoir la grâce du Saint-Esprit.

Tous ceux qui acceptent ces principes dans la sincérité et l'honnêteté de leur cœur peuvent participer aux grâces du véritable Évangile, à savoir : la guérison des malades par l'imposition des mains, le don de la prophétie et des langues et la Révélation du Saint-Esprit par laquelle Dieu guide les

croyants dans la vérité, assurant la vie éternelle à tous ceux qui persévéreront jusqu'à la mort.

5. — Et voici l'ordre du sacerdoce dans la véritable Église :

D'abord un Prophète qui reçoit la révélation pour la direction des fidèles; il a pour assistants deux conseillers et un quorum de douze Apôtres qui ont pour mission de répandre l'Évangile chez tous les peuples. Les grands Prêtres, les Septante, les Anciens, les Évêques, les Prêtres, les Professeurs, les Diacres font partie du quorum. Il y a deux ordres, qui constituent le sacerdoce de Melchisédec et celui d'Aaron. Tous les hommes qui vivent selon Dieu peuvent exercer une partie des fonctions du sacerdoce.

6. — La Bible est le récit des rapports de Dieu avec les nations de l'Orient; le livre des Mormons, tel qu'il a été révélé à Joseph Smith, est également le récit des rapports de Dieu avec les anciens peuples du continent américain. Et ce que ces Livres sacrés disent, ils le disent sciemment, et on doit les accepter comme une œuve historique.

7. — Le rôle de la femme est aussi noble que celui de l'homme et elle a droit à tous les avantages dont elle est capable de jouir.

Toute personne qui peut se marier doit le faire; tout homme qui se dérobe aux obligations du mariage est un élément dangereux pour la société.

Le mariage est un pacte saint, conclu pour le

temps et pour l'éternité; il doit être célébré dans des lieux spéciaux, et c'est pourquoi les Temples sont nécessaires; c'est là d'ailleurs que doivent s'accomplir l'œuvre sacerdotale du baptême et les autres rites qui aident au salut.

8. — Le mariage, soumis à des lois déterminées, est nécessaire au développement mental et physique de l'homme et de la femme; les relations sans frein ni sanctions entre les deux sexes sont illégitimes et en abomination devant le Seigneur.

9. — Le paiement de la dîme et les offrandes pour couvrir les dépenses de l'Église, nourrir les affamés, habiller les pauvres, soulager les veuves et les orphelins, pourvoir aux besoins des personnes âgées nécessiteuses, fait partie des devoirs de tous les membres de l'Église du Christ.

10. — Pour que les fidèles se développent pleinement, il leur faut un lieu de réunion. Le Seigneur a voulu que l'Amérique fût l'asile de tous les opprimés du monde; de nos jours, c'est dans les vallées de l'Ouest qu'ils peuvent s'assembler.

11. — La Constitution des États-Unis d'Amérique est inspirée de Dieu; aussi longtemps que ses principes seront strictement observés, la nation croîtra en force et elle dégénérera dans la mesure où ses vérités sublimes seront méconnues.

12. — Renoncer à soi-même est un devoir impérieux pour un Saint du Dernier jour; aussi devra-t-il, autant que possible, être tempérant en toutes

choses, éviter l'usage du thé, du café, du tabac, des boissons alcooliques et s'abstenir des aliments interdits dans les enseignements donnés aux Anciens par l'intermédiaire de Moïse.

13. — Toute vérité clairement démontrée, quels que soient son caractère et sa nature, est une révélation de Dieu.

Celui qui prétend au titre de Saint et n'agit pas conformément à ce titre sacré, n'est pas un véritable disciple. Nul ne participera aux biens éternels s'il ne cherche à les mériter par sa vie.

Il est défendu de prendre en vain le nom du Seigneur en quelque occasion que ce soit.

La vie du Christ est le plus haut exemple que nous puissions imiter; si l'on n'a ses vertus, toute supériorité dont on se glorifie est vaine et stérile.

L'homme est libre d'accepter ou de rejeter l'Évangile; mais, selon l'Écriture et la Vérité, il ne peut ni recevoir la rémission de ses péchés, ni être réconcilié avec Dieu, ni jouir de la vie éternelle en sa présence, s'il n'obéit à l'Évangile.

Tous les hommes seront récompensés ou punis selon leurs œuvres bonnes ou mauvaises.

Ceux qui n'ont pas obéi à l'Evangile durant cette vie, pourront après leur mort l'entendre et le recevoir dans le monde des Esprits si leurs parents et amis terrestres font accomplir pour eux dans les Temples les rites de l'Écriture.

Tous les hommes ressusciteront et viendront au

jour du Jugement recevoir la récompense ou la punition proportionnée à leurs mérites ou à leurs démérites.

Et la terre renouvelée deviendra le séjour des ressuscités, êtres glorifiés et immortels qui y avaient d'abord subi leurs épreuves; et ils y subsisteront à jamais dans la lumière, la connaissance et la gloire de Dieu.... »

Je ferme le Livre, ce mélange confus de préceptes de morale et d'hygiène, de dogmes théologiques et sectaires auxquels les Mormons croient encore. Mais tandis que sur sa tour, éclairée du soleil couchant, l'ange Moroni, dominant la ville, embouche toujours son clairon, prêt à sonner aux quatre vents du monde l'Évangile éternel, à côté du Temple, dans une avenue d'eucalyptus, on entend des airs de valse européens, et des dames en toilettes parisiennes qui passent avec des jeunes filles à bicyclette, un marchand de photographies qui offre, avec un demi-sourire, des caricatures mormonnes, — des myriades d'enfants entassés, *the best crop in Utah*, « la meilleure moisson de l'Utah », et l'intérieur de Brigham Young, une chambre où s'alignent des rangées de femmes et de berceaux numérotés, — révèlent au voyageur la profondeur des changements que le temps a déjà introduits parmi les descendants des Saints du Dernier jour.

*
* *

Elle n'est plus en effet ce qu'elle était jadis la société mormonne. Celle que nous imaginons encore en Europe, avec la pluralité des femmes et les étrangetés que ces mœurs entraînent, n'existe plus depuis nombre d'années. Elle florissait encore à l'époque de Brigham Young, qui maintenait son peuple dans la vie agricole et lui prêchait d'exemple avec ses vingt-trois épouses, la restauration de la famille patriarcale conçue par le Prophète, et telle était alors la force du fanatisme, que les sentiments naturels étaient abolis et que les Mormonnes, loin de souffrir dans leur cœur et dans leur dignité, étaient heureuses et fières d'entrer dans la maison d'un époux qui posssédait déjà un grand nombre de femmes. Soutenue par des théoriciens qui s'appliquaient à en démontrer l'excellence au point de vue domestique et social, et par la religion qui la sanctifiait, la polygamie aurait vécu longtemps si, comme l'avait espéré leur chef, les Mormons, fidèles au passé, étaient restés un peuple de pasteurs, enfermé dans ses montagnes et son ignorance. Mais, en ce pays jeune, travaillé de progrès, la stabilité est un rêve chimérique. Il y a une vingtaine d'années, un chemin de fer perça le rempart des montagnes Rocheuses, les reliant aux États de l'Est et aux villes du Pacifique, et, avec lui, la civi-

lisation pénétra. Des milliers de « Gentils », attirés par les richesses minérales de la région, envahirent le bassin du lac Salé, apportant l'industrie, la science, les idées nouvelles, et appliquant les lois sur la polygamie. Pressée de nouveau par l'étranger, attaquée au cœur même, la société mormonne aurait dû disparaître; mais, avec cette souplesse particulière aux Américains, elle se modifia, rentra dans les cadres du siècle, et aujourd'hui, bien qu'elle ait gardé son organisation théocratique, son Président, ses Apôtres, ses Septante, ses Anciens, ses grands Prêtres et ses Diacres qui peuvent à toute heure visiter les fidèles, s'enquérir de leur état d'âme, lire la Bible et prier avec eux, toute sa forte hiérarchie et sa vie religieuse, sa transformation est si profonde que parmi les fidèles, il n'est pas rare d'entendre condamner ouvertement la polygamie des ancêtres et que dans la jeunesse mormonne les esprits s'ouvrent entièrement à la civilisation moderne.

*
* *

Soirée avec le Docteur X..., un des principaux membres de la Société des Saints. Intérieur paisible, d'une intimité tout anglaise. Une jeune femme, gracieuse, nous introduit dans un cabinet de travail tendu de nattes, au bureau chargé

d'épreuves, et, en caressant deux beaux enfants qui se blottissent timides près de son rocking-chair, elle nous entretient de l'Europe et de la France. Bientôt le Docteur paraît; c'est un homme jeune, aux yeux pénétrants, au front de penseur; il nous parle de l'Angleterre et de la Société Royale de Londres dont il est membre correspondant, de l'Institut de Paris, d'où il arrive, et, en nous reconduisant à notre tramway électrique, il nous décrit la dernière manifestation des étudiants sur le boulevard Saint-Michel....

*
* *

5 août.

Promenades et visites dans Salt Lake City avec notre nouvel ami le Docteur. Nous allons par de larges avenues de mûriers et d'eucalyptus; notre voiture s'arrête çà et là, devant de grands édifices, Écoles, Université, Collège; des Mormons nous y reçoivent avec une simplicité cordiale, nous montrent des laboratoires richement aménagés, avec les plus récentes inventions de la mécanique et les meilleurs appareils scientifiques de l'Europe, des collections de minéraux de l'Utah qu'envieraient nos musées, des salles de conférences, des classes, de savants programmes. Ce que valent ces Écoles, nous n'en pouvons juger; mais, d'après les conversations, il me paraît qu'on s'y préoccupe beaucoup

de l'hygiène et de la formation du caractère, qu'on surveille au dehors les manières et la conduite des étudiants « non dans un esprit d'inquisition, mais de profonde sympathie », me disent les professeurs, et qu'on s'efforce de faire de l'Université un milieu domestique et moral. Les jeunes Mormonnes suivent les mêmes classes que les garçons, mais on ne perd pas de vue leur destinée future d'épouse et de mère, on les prépare aux devoirs de la famille et, en général, à la vie. — Le principe est excellent; l'application l'est peut-être moins. Dans les circulaires adressées aux professeurs pour l'éducation des « filles de Sion », je relève des sujets qui, à notre réserve européenne, paraîtraient bien étranges. Que penser, par exemple, d'une leçon sur les fiançailles et d'un cours *on kissing?*

En sortant de l'Université de l'Utah, nous allons saluer Wilford Woodruff, le président de l'Église mormonne; à la *Bee-Hive house*, l'ancienne résidence de Brigham Young, sorte de ruche formée d'une suite de cottages pareils à des cases et ayant chacun une entrée particulière. Nous trouvons le Président dans une salle très simple, aux chaises de paille, écrivant à une petite table; c'est un grand vieillard qui porte allègrement ses quatre-vingt-six ans, d'une belle attitude tranquille, et dont la physionomie, à la fois douce et forte, n'a ni l'exaltation qu'on devine dans les portraits de Joseph Smith au nez effilé, au front rétréci et fuyant de

mystique, ni l'autorité pesante de Brigham Young aux membres d'athlète, au col de taureau et aux lèvres impérieuses. Il nous reçoit avec cette cordialité mormonne qui a gardé comme un parfum de simplicité patriarcale, nous souhaite la bienvenue dans l'Utah, nous parle agréablement de la France, et, à la requête du Docteur X..., nous accorde la permission de visiter le Grand Temple. — Dans les jardins qui l'environnent, nous avons d'abord une scène charmante : quatre mille jeunes gens, adolescents aux membres élancés, jeunes filles fraîches et roses, aux mouvements gracieux, assemblés pour répéter un chœur, évoluent en chantant, déroulant sous les arbres leur chaîne qui se brise et se noue en cadence, harmonieuse guirlande autour des gazons verts, et nous admirons ces corps souples, cette vie florissante et saine dont les Mormons ont conservé le culte ; puis nous entrons dans le Temple, et, pendant que du haut de l'estrade aux sièges de bois ouvragé nous examinons l'édifice, l'immense nef avec ses gradins où les jeunes gens prennent place, les voûtes blanches où sont représentées les différentes scènes de la vie du Prophète et de Brigham Young, après s'être consultés à voix basse, les Mormons, qui ont toutes les cordialités, demandent aux enfants s'ils savent *the song of France.* Aussitôt des centaines de mains répondent, les orgues retentissent, les jeunes Mormons entonnent notre hymne national,

et dès les premières notes, entraînés par cet air héroïque, tous se lèvent lançant à pleine voix les strophes éclatantes qui s'envolent glorieuses d'un grand souffle de vie, et c'est un spectacle d'une émotion inoubliable que celui de ces multitudes d'adolescents qui, au fond des montagnes Rocheuses, à deux mille lieues de la patrie, nous redisent le « chant de la France ». — Mais qu'auraient pensé Brigham Young et le Prophète, eux qui voulaient garder leur peuple de la contamination de l'étranger, de cette double profanation, le Temple ouvert à des Gentils et les enfants des Saints chantant la *Marseillaise*?



Je cause avec le Docteur et ses amis; ils me disent l'organisation de leurs Écoles et du Collège des *Latter-Day-Saints* où l'on enseigne les langues vivantes, les sciences, l'histoire, la philosophie, l'économie politique; ils parlent de leurs progrès futurs, laissant voir à leur insu combien ils sont pénétrés de l'esprit nouveau, et, en les écoutant, on ne peut s'empêcher de se demander quel sera l'avenir de cette société Mormonne. Déjà, sous l'influence étrangère, elle a renoncé à la polygamie, s'est pliée aux mœurs américaines, ne gardant du passé que ses formes religieuses, un goût de

vie rustique et de simplicité. Que sera-ce lorsque la science, à qui ils s'ouvrent si largement, pénétrera curieuse dans le Tabernacle et lèvera le voile des légendes dont la religion de Joseph Smith a enveloppé ses origines? Et si, comme il n'est pas impossible, la croyance survit à cet examen destructif, si la foi à l'Évangile de la colline Cumorah et aux visions du Prophète subsiste dans l'âme des jeunes « Saints » avec les méthodes scientifiques, n'est-il pas probable que les éléments dissolvants de la civilisation moderne désagrégeront cette société si unie, la disperseront dans les innombrables sectes religieuses de l'Amérique et que de ce prodigieux effort pour ressusciter au dix-neuvième siècle les formes du passé, rien ne restera que le souvenir d'un grand avortement?

Mais non; cette race éminemment pratique, même en ses exaltations, ne perd point de vue la terre et travaille sur la réalité; cette explosion de foi et d'énergie n'aura pas été vaine : il en demeurera, avec le souvenir d'une expérience utile peut-être, un pays transformé, la vie créée en des régions stériles, une cité florissante au milieu du désert. J'ai voulu la revoir une dernière fois, le soir. Dans la nuit commençante, les villes américaines ont toujours plus d'attraits. Tout ce qu'il y a en elles de trop neuf, de heurté, de banal, s'atténue et s'efface et il ne reste plus sous la beauté du ciel que la poésie de l'immense, le charme mystérieux

de la vie qui sommeille. Dans la campagne, non loin de Salt Lake City, il est une colline d'où l'on découvre la profondeur du paysage. Je l'ai gravie au crépuscule. L'ombre était douce, la lune reposait déjà entre les hauteurs sereines, dans les nuées immobiles d'un bleu tranquille et gris; au bord de l'espace, une rougeur demeurait ouvrant l'horizon d'une clarté lointaine qui semblait élargir le désert, et, seule entre les monts revêtus de silence, avec ses lumières qui mettaient dans l'ombre un rayonnement de vie, la cité des Saints du Dernier jour, conquise sur la solitude, se levait en ses verdures opulentes avec la force sûre des choses qui ne craignent point l'œuvre du temps.

CHAPITRE V

DE SALT LAKE CITY A SAN FRANCISCO

I

6 août.

Trente-cinq heures de route à travers les plaines du Wyoming et de l'Idaho. Le passage de la civilisation à la sauvagerie se fait de nouveau sentir, plus vif encore qu'après Chicago, Kansas ou Denver. En quittant la ville de Salt Lake, on se perd dans un chaos de cirque, de plaines de sel dont l'éclat éblouit, de montagnes, de gorges serrées entre des masses de basalte noire dont on voudrait écarter l'oppression, de torrents qui bondissent dans les rocs, entraînant avec eux des arbres desséchés et tordus; au loin, des convois d'immigrants, des chariots grossièrement couverts de bâches grises, cheminent dans le désert; on aperçoit quelques stations misérables, des cabanes de

planches, avec une poignée d'hommes, nègres, Allemands, Irlandais, Chinois, débris de toutes les races et de tous les peuples refoulés sur les limites de la civilisation. C'est le Far-West dans sa grandeur sauvage à peine entamée....

Vers le soir, rencontre d'un Indien, à cheval près d'un torrent; on ne voit de lui qu'une veste rouge et la saillie cuivrée des pommettes sous de longs cheveux plats. C'est le seul être que nous ayons aperçu depuis une centaine de milles.... Maintenant c'est de nouveau la solitude, une plaine sablonneuse, sans traces de vie. — Brusque arrêt du train, bruit de contestations entre les employés et des hommes inconnus : ce sont trois mineurs, renvoyés comme beaucoup d'autres des montagnes Rocheuses par la crise monétaire qui a fait suspendre l'exploitation des mines d'argent : ne pouvant payer leur place, ils s'étaient attachés sous les wagons pour retourner jusqu'au Pacifique. On les fait descendre; le train repart; eux, continuent leur route à pied dans le désert, avec une expression de résolution morne; bientôt ce n'est plus qu'un point noir dans l'immensité des sables....



Au sortir de la vallée de la Snake River et des montagnes Bleues, nous entrons dans la réserve

des Indiens Umatillah et le paysage change. Pendant plusieurs heures, la route court entre des vestiges de campements, des piquets, des restes de feux, des huttes de branches réunies en faisceaux, couvertes de nattes de joncs et de morceaux d'étoffes, constructions hâtives et éphémères, des champs de blé court et pâle, pauvres essais de culture qui trahissent l'impuissance du nomade à se plier à la vie agricole, et des groupes de femmes enveloppées de châles aux couleurs vives assises dans les herbes, le regard perdu à l'horizon, tandis que des hommes vêtus de peaux de bêtes et de vestes rouges abreuvent aux cascades leurs chevaux qui hument l'air avec une impatience de l'espace; au loin, d'autres parcourent la plaine, à cheval, avec enfants et bagages, errant à la recherche d'un campement, ou allant toucher aux stations voisines les rations de blé et de riz que le gouvernement américain leur alloue en échange de leurs terres, et il y a dans toute leur attitude, le port droit, la tête haute, les mains distraites ayant lâché les rênes, les pieds pendants, abandonnés aux flancs de la monture, une indicible expression de fierté et de résignation lasse.... Et longtemps nous les suivons du regard. Ces anciens maîtres de la Prairie, spoliés, aimant mieux mourir libres que subir les jougs de la civilisation, inspirent une sorte de compassion mêlée d'un respect, et, seuls, ils donnent à l'étranger cette impression

du recul des âges qui manque à l'Amérique. En notre vieille Europe, où tant de générations ont laissé leur empreinte que le sol est comme pénétré d'âme et que le voyageur ne peut faire un pas sans que des cathédrales, des ruines des manoirs, des pierres même du chemin, un chœur d'idées se lève et le suive harmonieux, on ne saurait imaginer la tristesse de ces civilisations neuves d'où l'on n'entend jamais monter le souvenir des générations disparues. Vainement on cherche à se distraire par des spéculations américaines, on calcule combien d'années il faudra pour défricher ces terres et peupler ces pays; à traverser cette nature muette où l'humanité n'a encore rien mis d'elle, l'âme se sent opprimée du silence et s'affaisse sur elle-même, accablée d'isolement. Mais au passage des Indiens, tout se transfigure : mille récits de Cooper et de Longfellow, mille légendes de la vie primitive, guerriers revenant du combat couronnés de plumes d'aigle, chasseurs courant les buffalos dans la montagne, jeunes gens dansant autour des feux, les rondes de la tribu, vieux chefs adorant le Grand Esprit dans la forêt au lever du soleil, se pressent en l'imagination comme un essaim chanteur, et la solitude s'anime : ces hommes au manteau rouge et aux longs cheveux noirs qui chevauchent dans les herbes, c'est la poésie du passé qui traverse la plaine....

*
* *

7 août.

Nous suivons les déserts de la Colombia. — Ni le plateau aride du Mississipi aux montagnes Rocheuses, ni même les terres de soude des bords du lac Salé n'égalent en sauvagerie ces plaines de sables stériles où, sous un ciel de feu, la rivière de l'Orégon traîne ses eaux blafardes entre des monts pelés et des dunes jaunâtres. Pas un arbre, pas une touffe d'herbe, rien qu'un grésillement de lumière qui vibre ardent et sec sur les sables brûlés. C'est le désert dans son âpreté redoutable où se heurte l'énergie des Américains. Ils ne reculent pas cependant : ici, ils ont planté des saules, construit quelques cabanes à leur ombre, et c'est une ville, les Willows; là, des pionniers ont élevé une hutte; ailleurs, un piquet avec une boîte à lettres et un écriteau indiquant l'emplacement d'une cité future, déjà inscrite au livret du chemin de fer. Dans quelques mois, elle existera.

Étrange voyage que la traversée de ces déserts où la civilisation s'obstine à pénétrer! On vit à l'aventure, au hasard des lunch-rooms espacées le long de la voie à des centaines de milles; des tourbillons de sable, chassés par un vent de fournaise, entrent dans les wagons, cinglant le visage d'un grésil embrasé; pour compagnons de route,

6

des pionniers, des mineurs, des immigrants, des blancs, des noirs, réunis pêle-mêle dans cette égalité des races et des individus devant la seule nature. L'un d'eux, qui a dépensé sans doute son dernier dollar pour payer sa place, fait une quête ; fièrement, la tête haute, il nous tend un poème où il nous rappelle que ce serait vanité de nous croire supérieurs à lui, qu'un jour aussi, peut-être, nous aurons besoin d'aide : « *There is nothing very striking — In the finest kind of dust, — And the time may not be distant, — When you will lack both strength and will* ». Il ajoute qu'il jugera à la manière dont nous le secourrons si nous sommes une âme généreuse ou *a shame Pharisee*, un honteux pharisien. — Là-bas, tout au fond du wagon, une multitude de Chinois en tunique de lustrine, le crâne à demi rasé sous une calotte noire d'où s'échappe une queue luisante, les traits effacés dans un empâtement jaune, nous considèrent avec une ironie placide du coin de leurs yeux obliques.

Le train avance lentement. Au loin, les sables se déroulent toujours à l'infini....

II

9 août.

Ce pays est trop vaste, ses oppositions trop brusques. Après avoir suivi une journée les rives

mortes de la Colombia qui, aux Dalles où des coulées de basaltes soulèvent en cascades ses eaux paresseuses, change soudain d'allures, court entre des sommets verts, des villages, des scieries, des pêcheries où l'on aperçoit des corps nus d'Indiens, debout sur les rochers, les cheveux noirs au vent, harponnant dans l'eau écumeuse des saumons et des truites, des vallées où bondissent des chevaux enfoncés jusqu'au col dans l'herbe fraîche, on s'arrête à Portland, pensant trouver un petit port rustique; mais sur ces rivages lointains où il n'y avait naguère qu'un hangar, dépôt des provisions apportées aux settlers, s'élève, au confluent de la Colombia et de la Willamette, entre des nappes d'eau, une cité de 80 000 habitants entourée de faubourgs qui sont déjà des villes. La civilisation, descendant avec les rivières des montagnes Rocheuses, a afflué aux bords du Pacifique, s'épandant sur la côte en cités populeuses. Je parcours Portland et les environs; j'essaie d'en fixer les souvenirs, mais il y en a trop, tout se mêle; je ne vois qu'un chaos de navires, de maisons, de docks, d'îlots, de forêts, de rues affairées, de vie abondante dans une nature prodigue. Seules quatre ou cinq images se détachent moins confuses : le panorama de la cité, vu du belvédère de la State-House d'où l'on découvre la ville dans une mer de verdure entre les monts de la Côte et la chaîne des Cascades où brille le mont Hood au capuchon de

neige; — le Bureau d'Immigration où sont exposés les fruits de l'Orégon, énormes et gonflés de sucs et où l'on nous offre des terres sur le littoral; — le fort de Vancouver, petit fort paisible, avec des chalets et des pelouses où des soldats et des jeunes filles en robes blanches jouent au lawn-tennis; — un cimetière sur les collines, descendant en pentes adoucies jusqu'aux rives bleues de la Willamette, et qui semble un jardin où les tombes disparaissent sous les arbres à fruits, les oiseaux et les fleurs; — et, dans la ville, une population mêlée, composée surtout d'Allemands et de Célestes qui, avec leurs tuniques aux manches flottantes, leurs pantalons de lustrine larges comme des robes, leurs membres grêles, leur longue natte, leur pas discret et silencieux dans des chaussures molles, circulent étranges et pareils à des femmes....

***

Ils en ont aussi les occupations. A l'hôtel, ils font une partie du service, préparent nos repas, et tout à l'heure, dans l'ombre d'un couloir, j'ai frôlé un Chinois qui rapportait des corbeilles de linge. Cette intrusion des hommes jaunes jusque dans la vie domestique froisse singulièrement nos habitudes européennes. Peut-être est-elle une nécessité

en ce Far-West où, la démocratie étant parvenue à ses limites extrêmes, il est impossible de se faire servir par les Américains. A mesure en effet qu'on s'éloigne de l'est, les allures et les prétentions des servantes deviennent de moins en moins tolérables. A New York, elles n'affectaient que de la dignité; à Chicago, elles n'étaient que familières; à Kansas et à Denver, elles avaient déjà une pointe d'impertinence : ici, elles vous accablent de leurs airs supérieurs. Il faut les voir servir : droites et dédaigneuses, en toilette de mousseline, des fleurs au corsage, la coiffure compliquée de frisures et de perles, les mains blanches ornées de bagues appuyées à votre table et le regard loin de vous, elles laissent tomber du bout des lèvres en un murmure indistinct l'énumération du menu, puis, sans écouter la réponse, apportent un plateau chargé de mets bizarres, mélange d'épices américaines et de sauces chinoises, et disparaissent sans que nul ose s'exposer, en les faisant revenir, au regard dont elles écraseraient l'audace d'un rappel. « Il ne faut pas s'en étonner, me dit un ami habitué à ces mœurs : ces jeunes filles ne sont pas des servantes au sens où nous l'entendons en Europe; elles n'appartiennent pas à cette classe, chez nous si nombreuse, que l'encombrement des carrières, les préjugés des vieilles civilisations, et aussi le manque d'initiative et de culture, condamnent pour la vie aux fonctions subalternes. En ce pays d'éga-

lité, où l'énergie individuelle et la multitude des voies qui lui sont ouvertes justifient toutes les ambitions, une telle classe n'existe pas. Ces servantes du Far-West sont pour la plupart des jeunes filles de familles aisées; elles ont reçu quelque éducation, et, au lieu de regarder la domesticité comme une situation définitive, elles n'y voient jamais qu'un stage, ou plutôt un degré pour s'élever plus haut. Aussi, loin de se laisser absorber par ces travaux serviles, elles prétendent y conserver une part d'indépendance, imposent leurs conditions, exigent cent cinquante francs par mois, plusieurs heures de liberté par jour et un jour de congé par semaine, des occupations fixes d'où elles excluent les besognes qu'elles jugent dégradantes et, le contrat passé, ne tolèrent aucun empiètement sur leurs loisirs et leurs droits. En réalité, il n'y a ici ni serviteurs ni maîtres, mais seulement des personnes qui ne peuvent suffire elles-mêmes aux travaux du ménage et d'autres, les *helps*, qui consentent à les aider et sont souvent infiniment supérieures à celles qui les emploient. »

— J'observe quelques-unes de ces servantes; plusieurs ont, en effet, une distinction réelle; une surtout, fine, élancée, le profil très pur couronné d'une royale chevelure blonde, a une grâce suprême et l'on éprouve un malaise à la voir, si délicate et souveraine, passer chargée de lourds plateaux autour des tables où s'accoudent les

settlers. — Mais, avec de telles domestiques, il faut le plus souvent se servir soi-même. Je dîne hier chez des amis; la demeure est confortable, presque luxueuse : nous voyons à peine la maîtresse de maison, qui depuis plusieurs mois n'a pu trouver une « aide » ni se résigner au service des Chinois. Même chez les familles opulentes et qui ont une maison nombreuse, le service est défectueux, les domestiques ignorant leur métier, se désintéressant de leurs fonctions temporaires, toujours prêts à les quitter dès qu'une observation porte atteinte à leurs droits. Et, leurs prétentions, loin de diminuer, se propageant, comme il est naturel, avec les idées démocratiques et devenant chaque jour plus exigeantes, un temps viendra sans doute où il sera impossible de se faire servir aux États-Unis. Les Américains s'en préoccupent peu. Ils envisagent la question avec une sorte d'indifférence fataliste, comme une conséquence inévitable de leur esprit d'égalité. Plusieurs à qui je demande comment se feront les travaux du ménage lorsqu'il n'y aura plus de serviteurs, me répondent avec une assurance tranquille que la mécanique y pourvoira. Déjà, mille inventions, calorifères, monte-charges, brosseuses, lessiveuses automotrices, les abrègent; mais ce n'est là que le commencement du progrès : plus tard, tous les travaux domestiques seront exécutés par des machines et des sociétés coopératives, et l'un

d'eux, qui a lu le *Looking Backward* d'Edward Bellamy, ce rêve d'une société fondée sur le machinisme, me décrit avec un enthousiasme convaincu l'organisation de la maison de l'avenir où les servantes seront remplacées par des piles électriques. En attendant, on se résigne, dans l'Est, au service de nègres et d'Irlandaises ou d'Allemandes incapables dont les prétentions ne tardent pas à égaler les exigences américaines, et dans l'Ouest, à « l'aide » d'hommes jaunes et de jeunes filles élégantes, futurs professeurs ou grandes dames.

III

12 août.

Embarquement sur le *State of California* qui descend le Pacifique jusqu'à San Francisco. Le paquebot, petit navire de cabotage à carène lourde, est mauvais et la foule des passagers — actrices, chanteurs, immigrants, écume de toutes les nations et de toutes les classes — est grossière; réunis dans la salle de l'entrepont, ils étalent avec une liberté insouciante le débraillé de leurs habitudes, les jeunes filles tapant des polkas sur un piano criard, chantant d'une voix nasale des romances d'une sentimentalité vulgaire ou flirtant impudemment, les hommes et les femmes, étendus sur des ban-

quettes, mâchant des morceaux de gomme et des boules de tabac. Mais loin d'eux, sur le pont désert, la traversée est délicieuse. Dans la nuit tiède, parfumée de fraîcheurs marines, sous les étoiles sereines, nous descendons la Colombia entre des profondeurs de verdure; au matin, après une relâche au petit port d'Astoria d'où l'on rapporte des citrons et des bananes, laissant derrière nous les hauteurs dorées de l'Orégon, nous entrons dans le Pacifique; le navire glisse avec une lenteur silencieuse; un brouillard nous enveloppe d'une blancheur tranquille; nul bruit, nul souffle.... Et après le mouvement de la vie américaine c'est un charme infini qui explique le penchant de cette race, surmenée par une fièvre d'action, pour le calme des traversées, les longues journées de mer où l'esprit se repose au bercement des flots. En cet apaisement, il se fait une détente de l'être; on se déprend de ses préoccupations et de son moi; les images extrêmes de ce jeune monde qui depuis quelques semaines se pressaient dans l'imagination, sociétés nouvelles, populations cosmopolites, cités naissantes, prairies et déserts à demi défrichés, se dispersent et s'effacent. On ne songe plus à cette terre d'Amérique qui derrière la brume interposée entre le regard et l'horizon s'ouvre immense au travail des générations modernes; on ne songe même plus, tant la paix souveraine de l'espace affranchit la pensée, au Vieux Monde où,

par delà l'Océan, se continuent les labeurs des siècles : Europe, Amérique, civilisations anciennes et nouvelles, bruits des hommes qui troublent un moment de leurs vaines agitations l'éternelle sérénité des choses, on oublie tout, et l'on demeure étendu sur le pont, sans pensées, suivant en un rêve vague les constellations inconnues qui décrivent à l'infini leurs orbes silencieux, et, aux heures du soleil, un vol d'albatros qui planent au-dessus du sillage, les ailes ouvertes et immobiles....

CHAPITRE VI

LA CALIFORNIE

I

San Francisco, 16 août.

— Des fleurs! des fleurs!

Sur le quai de San Francisco une petite fille offre des roses, des chrysanthèmes du Japon aux pétales effilés, des pois de senteur aux couleurs fraîches, et cette vision aimable, une des premières que j'ai eues en débarquant, m'est restée si vive, que pour exprimer l'attrait de la Californie il ne me vient que l'image d'une corbeille de fleurs souriantes.

Cette contrée ne ressemble nullement à ce que nous avons vu jusqu'ici de l'Amérique. Ce ne sont plus les horizons sans limites, uniformément assoupis ou tourmentés du Far West, la Prairie rebelle dans sa grandeur stérile ou sa fécondité

débordante, mais des vallées harmonieuses, entourées de montagnes qui se détachent claires sur l'azur, des côtes agréablement découpées où les eaux du Pacifique pénètrent en lacs limpides entre les Portes d'or, collines ensoleillées qui s'ouvrent sur la mer, une campagne odorante de citronniers, de vignes suspendues aux coteaux, et, sous un air léger imprégné de lumière, une nature sereine d'une exquise douceur.

Et la ville paraît délicieuse, juste assez régulière pour conserver un air d'américanisme et comme faite à souhait pour charmer le voyageur après l'uniformité de l'Ouest. Les rues, aux maisons blanches, montent et s'abaissent le long des collines; les façades, moins hautes que celles de Chicago ou de New York, sont ornées de balcons joliment ouvragés; dans certaines avenues, devant les habitations aux formes originales, des cactus-cierges hauts de quinze mètres s'élancent d'un seul jet entre les tiges de palmiers, et depuis le parc aux plantes exotiques qui, au milieu des cèdres et des thuyas, effeuillent leurs parfums sur les allées de sable rouge que traversent d'élégants bogheys, jusqu'au port, vaste comme un golfe, où se pressent des centaines de navires de tout pavillon, aux rues populeuses où, à côté des vitrines brillantes de toilettes et de bijoux d'Europe, s'entassent sous des auvents des montagnes de fruits de Californie, pastèques à pulpe rose fraîche sur l'écorce

verte, grappes de raisins noirs, pêches vermeilles, oranges et bananes dorées, tout respire l'opulence, la vie prospère, aisément satisfaite.

La population, elle aussi, a un charme particulier. L'Espagne a passé là et a laissé un peu de la chaleur du sang de la Castille; on voit moins de jeunes filles pâles, de Yankees nerveux, d'immigrants au type indécis, mais beaucoup de femmes brunes, aux yeux noirs et veloutés, gracieuses dans leurs robes légères, une touffe de chrysanthèmes au corsage, et joliment frissonnantes le soir sous leurs fourrures au vent frais de la côte; des Mexicains au profil bronzé à demi Espagnols, et aussi des Canadiens qui ont conservé dans la parole et le geste certaines vivacités françaises; et tous, quoique très animés, n'ont plus l'agitation des hommes de Chicago; il y a dans leurs allures un air facile, heureux comme la nature qui les entoure. Ici, l'action n'est pas devenue fièvre; elle n'est encore que la surabondance de la vie et comme son épanouissement.



Un seul spectacle gâte cette ville aimable et vous y redonne brusquement les sensations d'inachevé du Far West : c'est celui des Chinois, plus nombreux qu'à Portland, et plus âpres: ils sont là quarante mille pullulant comme des rongeurs dont

ils ont l'œil rapace, les dents aiguës, la queue mince et jusqu'aux habitudes de vie souterraine. Ils ont leurs caves au cœur même de San Francisco; la *Chinatown*, où nous descendons avec un detective, quartier immonde, lacis de ruelles obscures, à peine éclairées de quelques lanternes de papier, tortueuses, serrées entre des échoppes et des constructions affaissées, débordant d'encaissements difformes, et sous ces repaires s'en creusent d'autres, des boyaux allongés dans le sol, si étroits que deux personnes n'y peuvent passer de front, aux parois visqueuses, s'ouvrant sur des trous noirs. C'est là que, le soir venu, le butin amassé, les Chinois se retirent, enfermés dans leurs habitudes, vivant d'une poignée de riz, adorant leurs fétiches, réglant leurs querelles, silencieusement, d'un coup de poignard dans l'ombre, et, sous les lampes huileuses, un air lourd d'émanations humaines, avançant à tâtons dans ces galeries, nous apercevons leurs entassements désordonnés, des centaines de corps qui grouillent, tandis que d'autres, étendus dans une salle basse sur des entablements élevés jusqu'au plafond, les yeux clos, une pipe mince aux lèvres, gisent immobiles, grisés d'opium, en une fumée épaisse où l'on ne discerne d'eux qu'une masse inerte, une figure stupéfiée dans une torpeur bestiale.... On sort de ces antres alourdi, envahi d'animalité, et il ne faut rien moins que toutes les élégances de San Fran-

cisco, les avenues claires, les fleurs, les femmes aux manières affinées, pour effacer quelque peu cette vision de barbarie.

II

Palo Alto, 18 août.

Des amis californiens m'emmènent aux environs de San Francisco visiter l'Université de Leland Stanford Junior. Malgré ce qu'on sait déjà des contrastes et des surprises de l'Amérique, on ne peut se défendre d'un étonnement de trouver dans ce coin de Californie, en un village et presque à la sortie de la Chinatown, des laboratoires, des appareils scientifiques, une bibliothèque riche de quatre mille manuscrits et de quinze mille volumes parmi lesquels tous nos classiques, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, et jusqu'à des livres de philologie romane et des grammaires de Langue d'oïl. — Son aspect d'ailleurs n'a rien d'universitaire; avec ses bâtiments d'architecture originale, espagnole ou mauresque, à toiture basse comme il convient aux pays chauds, formés d'arcades s'ouvrant à l'intérieur sur une cour blanche où fleurissent des aloès et des palmiers, ses pelouses pour le jeu de tennis et de base-ball, son cadre de montagnes pittoresques, dans la vallée de Santa Clara, elle n'éveille

que des idées de vie heureuse et libre. Même impression chez les professeurs que je visite dans leurs cottages, épars le long de la route non loin des grands ombrages auxquels le village de Palo Alto doit son nom ; je vois des hommes vigoureux, d'une force presque rustique, d'esprit indépendant, s'intéressant à toutes choses, parlant de l'Europe et de la vie des settlers, des chercheurs d'or et des Indiens, discutant avec une juvénile audace tous les problèmes de la civilisation et de la vie, et si peu marqués de l'estampille universitaire qu'en les écoutant il me faut un effort pour me rappeler que ce sont là des « gradués » de Harvard ou de Cornell, des professeurs ayant sur la table voisine, dans leur cabinet de travail, le livre ou le cours commencé. Ces gens-là n'ont point notre usure, ne sont point obligés de concentrer leurs forces en se spécialisant ; ils sont encore à l'âge heureux où le travail cérébral n'est qu'une fonction, où l'être ne fléchit pas sous le poids de l'idée.

Assis familièrement aux portes des vérandas ou sur les marches de l'Encina Hall, la maison des étudiants, ils me disent l'origine de l'Université, son organisation et son esprit. Sa création est toute d'initiative privée. De riches propriétaires de Californie, M. Stanford et sa femme Jane Lathrop, perdirent il y a quelques années leur fils unique Leland âgé de seize ans ; leur désespoir fut immense ; mais chez ces âmes américaines toujours énergi-

ques, la douleur se tourne aisément en charité active : M. et Mme Stanford résolurent de donner une part de leur fortune désormais inutile à l'éducation des jeunes gens et de fonder une Université à Palo Alto. L'État de Californie accepta le projet; la première pierre fut posée au mois de mai 1887, et quatre ans plus tard l'Université s'ouvrait avec plusieurs centaines d'étudiants. Par une pensée touchante, ses fondateurs lui donnèrent le nom de l'enfant mort, « persuadés, dirent-ils, que, s'il avait vécu, il aurait aimé voir consacrer une partie de nos biens à une telle œuvre ». Aujourd'hui l'Université compte près de huit cents étudiants, parmi lesquels deux cent vingt-sept femmes, M. Stanford ayant voulu que l'enseignement supérieur fût accessible aux jeunes filles « parce qu'il est d'une importance extrême que les mères des générations futures soient capables de façonner l'esprit de leurs enfants et de les diriger, et que les droits de la femme sont les mêmes que ceux de l'homme ». — Tous les cours sont gratuits, car l'Université est riche : M. et Mme Stanford l'ont dotée avec munificence, lui donnant des propriétés à Palo Alto, à Gridley, à Vina, cent soixante mille acres de terres toutes fertiles, en blés et en vignobles. Elle est administrée par un conseil de vingt-quatre curateurs, nommé à l'origine par M. Stanford et remplissant lui-même ses cadres par élection à la retraite d'un des membres; ce conseil a de pleins pouvoirs pour choisir le

Président et les professeurs, fixer leur traitement, veiller à l'observation des statuts et administrer les biens; il doit seulement un compte de gérance annuel au Gouverneur de la Californie. Outre les sciences naturelles, les mathématiques, l'histoire, la philosophie et les lettres, l'Université — et c'est là son caractère original et qui montre quelle importance on attache ici au côté positif de l'éducation et aux questions sociales — enseigne : la mécanique, « dont l'étude est indispensable en un âge où la force des machines doit se substituer de plus en plus à celle de l'homme »; l'agriculture, « car il est inadmissible que le travail qui nous met en contact avec les mystérieuses énergies de la nature d'où dépend la vie de l'humanité soit abandonné aux routines de l'ignorance »; enfin, l'économie politique, divisée en trois sections : dans la première, on traite du développement des sociétés industrielles, des corporations, des réformes économiques du dix-neuvième siècle, des symptômes du mécontentement moderne, des avantages et des dangers des révolutions dans l'industrie, des finances et de la dette publique; dans la seconde, du développement des institutions et des forces sociales, des phénomènes anormaux, des causes du vice et de ses conséquences, du crime et du paupérisme; enfin, dans la troisième, des origines de l'État, de son histoire, et du mécanisme de son gouvernement. Le fondateur de

l'Université voulait qu'on fît une large place à ces études politiques et sociales. « Ce n'est que par elles, disait-il, qu'on peut dans une démocratie tenir les citoyens en garde contre les séductions des politiciens qui recherchent les distinctions et les postes officiels, sans se soucier d'acquérir les connaissances indispensables à leurs charges, égarant les esprits par des promesses fallacieuses, et faire comprendre aux jeunes gens l'influence des lois du travail et du principe de la coopération. » — Il attachait une grande importance à ce principe, où il voyait le salut des sociétés futures, ainsi qu'au développement du sentiment religieux : « N'oubliez point, disait-il aux jeunes gens, que vos études ne doivent pas seulement vous rendre instruits dans les sciences, mais développer votre nature morale et religieuse. » Aussi, par un article spécial des statuts, il enjoignit aux curateurs de veiller à ce que les lois du travail et de la coopération fussent toujours enseignées dans l'Université, des services religieux célébrés le dimanche dans la Chapelle, et des instructions religieuses *undenominational* données aux étudiants : on doit leur enseigner l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et leur apprendre « que l'obéissance aux lois divines est le premier devoir de l'homme ».

Ainsi le but n'est pas ici de faire des savants ; il est à la fois plus modeste et plus ambitieux : on veut former des Maîtres ès arts et des Docteurs qui,

au sortir de l'Université, soient « animés de l'amour du bien public, prêts à travailler aux problèmes sociaux, à prêcher de parole et d'exemple les lois du travail et de la coopération, les devoirs envers l'homme et envers Dieu[1] ».

Et pendant que sur les marches blanches de l'Encina Hall les professeurs me disent l'esprit de l'Université de Leland Stanford Junior et le rôle social des étudiants, le soleil dore les collines de Santa Clara, le vent nous apporte, dilatée dans cet air pur de Californie qui inspire une allégresse, la senteur des magnolias en fleurs et des citronniers, et l'on se sent très loin de l'Europe....

III

20 août.

Nous descendons la côte sèche et parfumée jusqu'au Mexique, nous arrêtant à de jolies villes aux noms sonores, Los Angeles, San Diego, prospères au milieu des palmiers et des vignes. Quel contraste entre leur opulence et la misère du village mexicain de Tijuana, assoupi près de là sur la frontière, dans son incurie! Plus de route; seulement un sentier qui se perd dans des terres molles où notre

1. *The Leland Stanford Junior University.* (*Circulars.*)

boghey enfonce en soulevant des nuages de poussière rouge qui s'attachent aux vêtements; pas de maisons, mais une douzaine de masures tassées le long d'un chemin gris, et des femmes et des enfants, cheveux embroussaillés et habits en lambeaux, flânant aux portes; un nègre, accoutré d'un costume d'Europe, faux-col et manchettes empesées, avec un pardessus blanc, un feutre mexicain, une canne au pommeau d'or, et qui semble remplir les fonctions de policeman, vient au-devant de nous : c'est le seul être propre et quelque peu actif du village. Tout dort; au bureau de poste, un hangar poudreux, il faut dix minutes à l'employé pour nous vendre trois timbres; dans une sorte de lunch-room aux murs noircis notre guide commande une tasse de thé; c'est un bouleversement général : le mari et la femme s'en mêlent, perdent la tête, bousculent les enfants et les ustensiles, et mettent une heure à servir. En attendant, nous regardons les *cow-boys* à cheval, descendre nonchalamment de la montagne; ils ont grand air, malgré tout, avec leur face de bronze, aux yeux d'Espagnols, leur sombrero et leurs selles de cuir finement travaillées d'où pendent le lasso et les larges étriers de fer mexicains; arrivés à l'auberge, indolents et superbes, ils se laissent glisser de leur monture, abandonnent les rênes à quelque enfant et s'étendent sous la véranda, la cigarette aux lèvres, suivant du regard les spirales de fumée bleue et les jeunes filles qui

passent pieds nus dans la poussière, belles en dépit des haillons. Au retour, pendant que le guide presse nos chevaux par le chemin défoncé, je l'interroge sur ces Mexicains; mais, avec un haussement d'épaules, il ne répond que par le dicton populaire : « Ils déjeunent d'un somme, soupent d'une cigarette et, le soir, jouent du banjo », et dans cette réponse brève, soulignée d'ironie, on devine le mépris de l'Américain actif pour cette vie misérable de rêve et d'oisiveté.

En sortant de ce village sordide, c'est un plaisir de revenir à San Diego, d'errer dans les champs de citronniers, les avenues de palmiers et de cactus, ou dans la baie de Coronado au bord du Pacifique, dans les jardins en fleurs qui descendent jusqu'à l'Océan. — Mais, ici encore, la présence des Chinois jette une ombre sur la beauté des choses; ils fourmillent sur ce littoral. Fuyant leur pays trop peuplé où quelques-uns ne gagnent pas même cinq centimes par jour, amenés par de grandes Compagnies qui leur avancent le prix de leur passage et s'engagent à rapporter leurs cendres au pays des ancêtres, ils arrivent par milliers, sans famille, dépensant à peine un dollar par mois, pour se loger et se nourrir, résolus à toutes les rapacités et toutes les mesquineries pour retourner plus tôt, enrichis de dépouilles, dans leurs huttes de bambous sur les rives du fleuve Jaune, s'abattant sur cette jeune civilisation comme sur une proie. Non

seulement ils prennent tous les métiers que délaisse l'ambition américaine, blanchisseurs, cuisiniers, repasseurs, portefaix, mais encore une partie du commerce qu'ils accaparent, et en certaines rues ce ne sont que des files de boutiques de planches où se dressent leurs écriteaux mystérieux et où l'on sent, dans l'ombre, leur regard qui vous guette patient et avide. Partout on les rencontre, dans les avenues, la campagne, sur les routes, et, à la longue, le contact de ces hommes inspire une véritable répulsion ; en vain, leurs défenseurs les disent sobres, ponctuels, laborieux, rappellent que dans le Far-West, où la main-d'œuvre est rare, ils ont rendu de grands services au travail des champs, des mines, des chemins de fer : ces êtres qui vivent seuls, entassés dans des masures et des caves, à côté et en dehors de la civilisation américaine, résistant aux efforts des philanthropes et de missionnaires pour les humaniser, dont l'unique pensée est d'amasser de l'or et l'unique idéal une griserie d'opium, qui surgissent par légions, équivoques et sombres avec leurs vêtements de lustrine, leur face imberbe, leur natte et leur regard oblique, vous obsèdent comme une puissance occulte et malfaisante. On les sent trop différents de nous, trop fermés à la vie de la race blanche, trop ennemis de nos libres civilisations, qu'ils méprisent de toute la force de leur âme mongole façonnée par des siècles d'étroitesse, et l'on com-

prend la *Geary Law*, la loi contre l'invasion chinoise, et l'hostilité des populations qui se révoltent contre eux. Hier encore à Fresno, à Tulare, on les a cernés dans leurs demeures et, sans répondre à leurs questions effarées, les laissant s'étonner en leur anglais barbare et tout mouillé de *l* que l'Américain, le « Melican boy », les chassât alors qu'il garde tous les étrangers, Allemands, Suédois, Irlandais, on les a contraints de partir, ne laissant aux marchands qu'un sursis de quinze jours pour vider le pays. Mais qu'est-ce qu'un soulèvement partiel contre un envahissement général? Que peut la Geary Law, alors même qu'on pourrait l'appliquer sans nuire au commerce des États-Unis ou déplaire aux industriels et aux ploutocrates dont les intérêts sont liés à ceux de ces travailleurs économes qui acceptent d'infimes salaires, contre la force naturelle qui pousse le continent asiatique à déverser son trop-plein sur les contrées voisines? Tout obstacle est ici impuissant : le flot crève la digue ou s'y infiltre, et en dépit des haines, des émeutes et des lois, les Chinois continuent à troubler la civilisation américaine de leur vie jaune et fourmillante.

CHAPITRE VII

A TRAVERS L'OUEST

I

23 août.

Avant de quitter l'Ouest et pour mieux l'entrevoir, nous parcourons quelques-unes des régions où la civilisation n'a pas pénétré encore. Nous sommes dans l'Arizona, aux confins du Mexique et des États-Unis, territoire immense, coin de grande nature inviolée. — Depuis deux jours, nous parcourons des déserts de sables et d'aloès, les plaines limoneuses du Colorado, des montagnes aux crêtes nues, des torrents et des plateaux où errent seuls des Indiens et des troupeaux sauvages. A Flagstaff, station de bois à sept mille pieds d'altitude sur la lisière des forêts, la route cesse, et pendant soixante milles, en un pourtour de montagnes, ce n'est plus qu'une végétation de sapins, de mélèzes,

de yeuses, de gazons se déroulant piqués de fleurs mauves et rouges qui seules animent de leurs couleurs la tranquillité verte; et, sauf un chariot d'immigrants qu'on discerne au lointain cheminant dans les herbes, les palissades d'un *ranch*, un bruit de hache, une fumée qui monte des forêts, rien ne décèle la présence de l'homme. Et c'est un calme infini. Tout se tait; le guide même cause peu, et à voix basse; au tournant d'une sapinière, un cowboy, à cheval, qui semblait guetter notre passage, tire d'une poche de cuir suspendue à la selle un paquet de lettres et, le tendant au conducteur: « Je vous ai attendu deux jours! » — il dit et part sans rien ajouter; à quelques milles de là, d'autres viennent encore nous confier leurs missives : un geste seulement, et, éperonnant leur monture, ils s'éloignent dans la solitude, sans un mot. Il semble que la paix du désert agisse sur les âmes et leur communique son éternel silence.

*
* *

25 août.

Campement sous les sapins, au bord du Cañon, que nous contemplons du sommet d'un roc qui le surplombe. Aucune parole n'en pourrait exprimer la grandeur sauvage : une entaille de la terre, brusquement déchirée jusqu'à l'horizon sur une lon-

gueur de cent quatre-vingts milles, ouverture remuée de gouffres d'où se lèvent à perte de vue des entassements de pics, de crêtes, d'aiguilles, de flèches, de granits béants, véritable chaos qui évoque l'idée des anciens cataclysmes. L'imagination américaine n'a rien exagéré en les baptisant le « Titan des abîmes ».

Nous nous y aventurons le matin avec des mulets, monture presque inutile dans ces crevasses; sous le soleil qui se réverbère en miroitements de feu aux murailles de granit rouge hautes de huit cents mètres, on descend des éboulements de rocs, s'appuyant aux sapins qui poussent aux fentes, traversant des éclaircies de yuccas et d'aloès, des excavations creusées par les eaux, suivant le lit des torrents, franchissant à l'aide de cordages les blocs qui les obstruent et leurs chutes le long des parois lisses, et à deux milles de profondeur on arrive au Colorado, vaste fleuve dont les eaux larges de plus de deux cents pieds, rouges et grossies d'argiles entraînées dans leur cours, roulent avec un fracas entre des remparts de granit et disparaissent torrentueuses, terribles et attirantes comme l'inconnu.

On remonte. La gorge qui, sous la lumière de midi, n'était qu'un embrasement, fraîchit et se colore de la féerie du soir; le soleil tombant sur les murailles rouges pose à leur sommet des pourpres vives et, descendant les pentes de l'abîme

en reflets qui se dégradent, met des rayures de diamant aux angles des cristaux, des tons cuivrés aux coulées des quartz, des points d'or aux lamelles des micas, des traînées jaunes aux nervures des agaves, baigne de rose le dos des petits lézards qui sautent sur les rochers à notre passage, et ces couleurs toujours changeantes se pénètrent et se fondent en teintes irréelles, tandis que, des herbes tièdes encore dont nous foulons les fleurs, s'élève avec un parfum sauvage une évaporation irisée qui se mêle aux derniers rayons et les éteint lentement en des brumes violettes.... Nous nous arrêtons à une clairière, près d'un ruisseau où l'ombre est douce; le guide prépare le campement de nuit, allume des branchages, fait griller des viandes sur les tisons et étend nos couvertures sous les cotonniers. C'est une heure délicieuse. A ces profondeurs, on n'entend que le bruit mouillé de l'eau, la sourde pulsation de la vie végétale, parfois la chute d'une pierre que détache le pied d'un mulet et dont le roulement se répercute d'abîme en abîme à travers la gorge solitaire ou un tintement de clochettes, en haut, dans le lointain. La lune, qui se lève à l'orient, verse sa fantaisie sur le calme du soir, prêtant aux granits des formes imaginaires, emplissant l'espace de son jour bleuâtre qui glisse jusqu'au creux des rochers, et, dans cette nuit claire du Cañon, à des centaines de milles de toute ville et de toute route, sous l'être

factice que la vie d'Europe vous a fait, on sent se réveiller les instincts primitifs, et, endormi dans l'herbe sous les étoiles, on rêve d'une vie nomade dans les verdures et le silence, affranchi des civilisations....

Le lendemain à la remontée, après avoir suivi sur les parois les traces des *cliff-dwellers*, Indiens qui jadis se creusaient leurs habitations dans ces roches, et rencontré le Major Powell, l'énergique explorateur qui le premier, en dépit des rapides et des sauvages, réussit à descendre le Colorado, comme le vieil Hance, un pionnier qui habite ici depuis huit ans, nous arrêtait à sa cabane pour nous montrer des martres tuées la nuit et nous dire son existence, l'été sous les sapins, l'hiver au fond des gorges, dans les clairières toujours vertes parfumées de senteurs sauvages, nous nous sommes surpris à envier ces vies d'indépendance dans la libre nature.

II

27 août.

Singulier réveil, ce matin, dans le train de Flagstaff au Pike's Peak : comme en un songe, tombait une pluie d'objets légers, des formes vagues, des haleines se rapprochaient... J'ouvre les

yeux : cinq ou six femmes indiennes étaient penchées sur moi, leurs cheveux plats encadrant des pommettes saillantes peintes à l'ocre et tatouées de lignes mystérieuses; doucement elles versaient dans nos mains des grappes de Californie, des poteries aux couleurs vives, des jouets grossièrement façonnés, avec des gestes invitants et une figure si contristée quand on les repoussait qu'on aurait aimé leur acheter tous leurs fruits et leurs coupes. Au dehors, à la station, d'autres arrivent pieds nus, vêtus d'une robe de percale poussiéreuse ou de peaux, les épaules à peine couvertes d'un morceau de châle rouge; ils viennent chercher leur ration de blé ou étaler devant les voyageurs des couvertures de laine aux dessins bizarres, tissées dans les huttes, des flèches, des arcs, des plumes d'oiseaux rares qu'ils offrent d'un air triste, en un anglais gêné, tandis que quelques-uns, silencieux, répondant à peine aux paroles qu'on leur adresse, sont assis à l'écart, les mains croisées aux genoux, le menton sur les mains, les cheveux tombants, avec une expression morne comme si, à voir les hommes de leur tribu abaissés ainsi devant les blancs, ils sentaient toute leur déchéance.... Triste fin d'une race qui semble intelligente et fière, digne par la fermeté d'être américaine! Quelques-uns cependant, les Creeks, les Cherokees, les Choctaws, les Chickasaws, se relèvent, disent les Rapports officiels; certaines tribus ont des réserves pro-

spères ; beaucoup, menacés d'être privés de leurs rations s'ils ne consentent pas à instruire leurs fils, les envoient aux Écoles ou aux établissements professionnels que le gouvernement américain, désireux de réparer d'anciens torts peut-être inévitables, a ouverts pour eux en ces dernières années sous l'influence du général Armstrong et du général Morgan, et s'efforcent d'apprendre, *the white man's ways* ; mais les autres, soit ressentiment du passé, soit incapacité de se plier à des formes de vie nouvelle, s'y refusent et, las des révoltes vaines, démoralisés par le contact de certains agents qui les exploitent, la paresse et le whisky, ils disparaissent misérablement, n'ayant plus, comme ceux-ci, en face de la civilisation blanche que la mélancolie des races qui s'éteignent....



Nous traversons le Nouveau-Mexique, San José, San Miguel, Albuquerque, Las Vegas. Pays toujours sauvage. Le long des routes, on ne voit que des *pueblos*, maisons basses, sortes de cubes de boue, sans fenêtres ni portes, se confondant avec la terre grise, mode de construction adopté autrefois pour résister aux attaques des tribus voisines. Aux visages d'Indiens plus rares, se mêlent maintenant de belles figures d'Espagnols qui flânent

appuyés aux palissades, sordides et magnifiques avec leurs feutres à galons d'or et leurs haillons troués de soleil.

Arrivée au Pike's Peak, montagne de quatorze mille pieds, une des vues « les plus grandes » des États-Unis. Ce n'est plus cependant la nature du Far West. Certes le Jardin des Dieux, ancien séjour du Grand Esprit, dont on aperçoit les granits roses aux reliefs étranges, les sources, les cavernes du Manitou et des Shoshones, hantées de souvenirs indiens, la montée du Pike's Peak dans les sapins et les cascades, en haut, le panorama des montagnes neigeuses avec des nuages à leurs flancs, les plaines du Colorado qui se déroulent unies et verdoyantes, ont une beauté agreste; mais la cité de Colorado Springs, où il faut faire halte, a l'élégance banale des villes d'eaux; on a construit un chemin de fer sur le Pike's Peak, et au sommet on trouve un buffet, un bazar et un photographe qui vous offre de faire votre portrait pour un dollar. — C'est déjà l'approche de la civilisation.

III

Chicago, 16 septembre.

Retour par les plaines du Kansas, du Missouri et de la Wabash et arrêt au cœur même de la Prairie

à se pénétrer de sensations américaines, précisées par tout ce que les souvenirs de route y ajoutent de détails significatifs. Dans la tranquillité relative du retour, les impressions qui depuis des semaines se succédaient confusément, s'ordonnent, et après ce contact avec l'Américain de l'Ouest, — peut-être faudrait-il dire l'Américain, s'il est vrai qu'entre lui et les autres il n'y a que des nuances, — il semble que l'on commence à démêler quelques-uns des traits de son caractère.

Un jour que des Européens arrêtés aux abords de Jackson Park par un de ces torrents de boue qui obstruent parfois les rues américaines, critiquaient l'incurie des édiles, un habitant répliqua vivement que ces préoccupations de belle tenue seraient ici prématurées : « Exubérant d'énergie et en pleine croissance, Chicago, disait-il, ne songe qu'à grandir comme un vrai *big-boy.* » — Ce n'était là qu'une boutade, une riposte de Yankee jaloux de se justifier d'une imperfection; mais la réponse n'en contenait pas moins une vérité profonde, d'une large portée, et si l'on cherche une image qui résume les traits communs aux populations de l'Ouest et rende leur physionomie sensible, on n'en trouve pas de plus exacte que ce mot de *big-boy* lancé dans une saillie d'amour-propre local. La jeunesse, la jeunesse vigoureuse, puissante, voilà, — on n'ose dire la qualité dominante de l'Américain, car l'être ne s'enferme pas en une

définition et la réalité déborde toujours nos formules, — mais, de tous ses caractères, le plus visible pour l'étranger, celui dont il semble que les autres procèdent ou qui leur imprime sa marque.

Un des traits qui frappent tout d'abord en lui, c'est son ambition. Il ignore cette modération dans les désirs que les déceptions et la lassitude enseignent à l'âge mûr. Vivre modestement, se contenter de peu, ne point s'attacher à la poursuite des richesses, tous ces préceptes de la sagesse antique lui sont inintelligibles, et la médiocrité chère au poète latin lui semblerait mesquine et méprisable. Jamais il n'accepterait nos carrières étroitement tracées dont on voit l'issue en entrant et où l'on s'engage à vingt ans, avec la certitude d'aboutir à cinquante à une retraite chétive. Ce qu'il lui faut, c'est la vie large, abondante, les horizons illimités, et jamais son ambition n'est satisfaite. Un professeur dont la situation éminente aurait paru enviable à un Européen me disait : « L'Université m'offrirait de signer un engagement de trois ans, que je n'accepterais pas, car, d'ici là, j'espère parvenir à un poste plus élevé. » — Toujours plus haut! voilà sa devise. Aussi est-il amoureux du changement. L'histoire raconte de ses ancêtres, les premiers settlers, qu'après avoir choisi un emplacement, construit une cabane, défriché, ensemencé la terre, beaucoup, sans même attendre la moisson, par-

taient à la recherche d'une région plus fertile, s'y fixaient quelques mois et partaient de nouveau, tourmentés d'un irrésistible besoin d'inconnu et de mieux. Aujourd'hui encore, habitant tour à tour l'Ohio, le Wyoming, l'Idaho ou le Texas, tour à tour manœuvre, étudiant, industriel ou journaliste, étranger à cet attachement aux choses familières qui retient l'homme au lieu natal, il change d'occupation et de résidence avec une incroyable facilité. J'ai sous les yeux les tableaux de services d'un grand nombre de professeurs : la plupart ont enseigné dans une douzaine d'écoles et de collèges dispersés aux extrémités des États-Unis. L'un d'eux, qui dirige actuellement une Université du Far West, a professé dans l'Iowa' le Massachusetts, l'Indiana, l'Illinois, le Wisconsin, la Californie, à Cornell, Harvard, Butler, Lombard, Appleton, Anderson, San Francisco, etc. En moins de vingt années, il a changé quinze fois de résidence. — L'aspect du home révèle d'ailleurs, au premier coup d'œil, ce goût du déplacement. Point de ces meubles aux formes monumentales dont la structure massive évoque des habitudes de stabilité, point de ces choses vieillies qui s'attachent aux demeures et semblent y prendre racine, mais des lits qui ne sont souvent qu'un treillis métallique si ténu qu'ils se replient dans une armoire, sous une glace ou un panneau, des stores de guipure ou de soie, des sièges de jonc, des tablettes,

des nattes, tous objets modernes, d'un transport facile. Et la maison, faite de planches de sapin, est légère comme les meubles et se déplace comme eux. Achète-t-on un nouveau terrain, on l'y transporte. Dans l'Orégon, on m'a cité des propriétaires qui avaient déplacé la leur d'un quartier à l'autre jusqu'à quatre et cinq fois; ces habitudes de changement sont entrées si avant dans les mœurs, que l'industrie des « transporteurs de maisons » est ici lucrative. J'ai rencontré un jour à San Francisco une de ces habitations ambulantes : montée sur des poutres de glissement, elle parcourait les rues, légère et rapide, symbole exact d'une société où tout est en mouvement.

Ce besoin de changement continuel, inhérent à la jeunesse, ne va pas sans une certaine précipitation qui, sous l'influence des circonstances et du climat, peut devenir une fièvre. C'est ce qui a lieu ici. Sollicité par le Far West inculte et la civilisation commençante qui provoque l'énergie et la tient en haleine, surexcité par de brusques variations de température, un air subtil et sec qui aiguillonne, tend les muscles et fait vibrer les nerfs, l'Américain a une activité incessante dont l'intensité a quelque chose de *restless*, mot expressif dont notre adjectif « inquiet » rend mal le caractère fébrile. Il est toujours pressé, d'une hâte impétueuse qui, dans la vie tourmentée des affaires, s'exalte jusqu'au paroxysme. Il lui faut des ascen-

seurs qui l'élèvent du premier étage au quinzième en une seconde, des chevaux vifs comme des câbles-cars, des câbles-cars comme des locomotives, et, ainsi que le remarquait Dickens, pourvu qu'il ait une chance sur vingt d'arriver au but, il accepterait volontiers d'être lancé par une bombe ou un boulet de canon.

De telles habitudes de changement et de hâte n'impliquent guère les qualités bourgeoises de prudence et d'épargne. Il n'est qu'une chose que l'Américain sache économiser, le temps. Tout le reste, il le dépense sans compter. Il joue sa vie dans la rapidité effrénée de ses moyens de transport : à Chicago, ses câbles-cars, courant par les rues populeuses à une vitesse de neuf milles à l'heure, tuent ou blessent deux personnes par jour; point de semaine sans accidents de chemin de fer; ici, c'est un train lancé à haute vapeur qui, avec sa machine au puissant chasse-pierres d'acier, en traverse un autre, le *telescop*, suivant l'expression américaine, intraduisible dans sa force incisive; là, c'est une locomotive qui déraille, verse dans un fossé ou écrase des passants. Nulle précaution contre les catastrophes : non seulement point de haie ni de barrières pour fermer la voie, même aux abords des villes, ni de gardiens pour en prévenir l'accès à l'arrivée d'un train — précautions qu'on ne tolérerait point en ce pays d'indépendance où chacun veille soi-même à sa sécurité,

— mais aucune prudence aux endroits périlleux. Naguère, dans l'Arizona, par un remblai à demi-défoncé où des wagons gisaient pêle-mêle en un torrent, nous étions arrivés au bord d'un gouffre. Le pont, fait de troncs d'arbres ajustés à la hâte, chancelait. « Passerons-nous? » demanda le mécanicien, arrêté une seconde; et rapidement, après un coup d'œil aux poutres disjointes, sans laisser aux voyageurs le temps de descendre, il lança l'énorme locomotive sur l'abîme. Tous regardaient avec une curiosité insouciante. Le pont franchi, un employé dit à ses camarades : « Je vous gage un dollar qu'aucun train ne passera après le nôtre! » Et il riait, amusé de l'imprudence qui aurait pu coûter une centaine de vies. — La santé, les ressources, l'argent ne se ménagent pas davantage. L'Américain a hérité de ses ancêtres un tempérament robuste, et il dissipe ses forces en un travail exagéré où il se surmène, sans souci de l'hygiène. La nature opulente, dont les richesses indifférentes aux Indiens se sont accumulées intactes pendant des siècles, lui a légué des trésors : il en use avec une imprévoyance de jeune homme qui a fait un grand héritage et l'imagine inépuisable. Un bouquet d'arbres l'offusque de son ombre, il le rase; un coin de fourré le tente pour agrandir son champ, il y jette le feu, laisse l'incendie se propager et, pour défricher un morceau de prairie que son humeur nomade lui fera abandonner demain, détruit des forêts cen-

tenaires et laisse derrière lui la région dévastée. Partout dans le Far West, des arbres mutilés, des troncs noircis, fumants, parfois encore debout, levant dans les herbes roussies leurs branches calcinées, signalent son passage. Ses maisons, faites de bois résineux, sont facilement inflammables : il se contente de fixer une mince échelle de fer aux balcons des monuments et des hôtels ou, à l'intérieur, des cordes aux fenêtres des chambres pour fuir à l'annonce du feu et ne prend aucune précaution contre lui; aussi voit-on incessamment les chariots rouges des pompiers parcourir les rues avec le cri sinistre : *Fire! fire!* et à moins d'être une catastrophe comme l'embrasement d'un des Palais de l'Exposition où une cinquantaine de personnes ont péri naguère, les incendies excitent à peine l'attention, tant le spectacle en est familier. A Chicago, dans la seule journée de la Fête Nationale, le 4 juillet, il n'y en a pas eu moins de cent quinze. La maison brûlée, on la reconstruit en quelques jours et l'on ne pense plus à l'incident. — Même imprévoyance dans les dépenses journalières; l'Américain ignore la science de l'économie. « Prompt à venir, prompt à partir », dit-il volontiers de l'argent. Peu soucieux de l'avenir, il n'hésite pas, lorsqu'il est jeune, à dépenser en voyages tout ce qu'il possède, et alors même qu'il s'applique à l'épargne en vue des affaires ou de la vieillesse, il vit largement, ne

sachant pas retrancher le superflu, méprisant les petites économies. De là ses habitudes de gâchage, que parfois il condamne lui-même, sans savoir y remédier; souvent, à table, on le voit se faire servir d'énormes quartiers de roast-beef, de pudding, de *pie*, quantité de hors-d'œuvre, huîtres bouillies ou frites, maïs, pastèques, bananes, glaces, raisins de Californie, deux fois plus d'aliments qu'il n'en peut consommer et faire jeter les restes. Fait-il des achats et doit-on lui rendre quelque monnaie, il part volontiers sans l'attendre. Jadis, dans le Far West, jamais il ne prenait le change au-dessous d'un quarter; maintenant encore, à Salt Lake City, l'étranger qui réclamerait la monnaie d'une pièce de vingt-cinq centimes exciterait son dédain : s'attarder à ces petits détails lui semble *mean*, épithète humiliante qui implique de la mesquinerie et, plus encore, de la bassesse. Il ne compte pas davantage, en général, dans les questions de dépenses féminines. L'habileté ingénieuse avec laquelle certaines femmes d'Europe réparent leurs toilettes lui paraîtrait de la parcimonie : dès que les vêtements sont défraîchis ou endommagés, on les remplace, et ils le sont promptement avec les habitudes d'élégance quotidienne : on voit des fillettes aller à l'école en robes de velours et de soie, en fragiles costumes de mousseline, parées de bijoux et de dentelles comme pour une soirée, des femmes sortir dans les rues, dès le

matin, sous une fumée charbonneuse, en robes blanches et roses, ou partir pour un long voyage en toilette vaporeuse et gants paille, élégance qui fait parfois un singulier contraste avec la rude simplicité des hommes. Un jour, dans un village du Far-West, je voyais descendre du train une jeune femme en costume gris clair et mante de soie rosée, un léger chapeau de fleurs sur une envolée de cheveux blonds, d'une grâce irréprochable, toute fine et poudrée sous sa voilette de tulle. Comme j'admirais la voyageuse, un homme et deux garçons en veston de drap rugueux, débraillés, sans gilet ni cravate, aux souliers de portefaix, s'empressèrent autour d'elle, l'accueillant d'embrassements : c'était son mari et ses fils. Ces oppositions ne sont pas rares dans l'Ouest, où l'Américain affecte pour sa tenue un mépris de boy qui va jusqu'à l'ostentation de la négligence; il ne veut que des vêtements larges, souples, ne gênant point ses mouvements, qu'il a extrêmement libres, car il ne sacrifie jamais ses aises au décorum. Dans les halls d'hôtel, en public, il se couche sur son rocking-chair, les pieds à la hauteur du front appuyés sur une balustrade ou le fauteuil du voisin; par les chaudes soirées d'été, il s'assoit avec sa femme et ses filles sur les marches de sa maison, presque dans la rue. C'est dire qu'un certain laisser-aller dans les attitudes et le langage ne saurait lui déplaire. A San Francisco, comme

nous visitions une École, l'inspecteur qui nous accompagnait, homme d'âge mûr et d'allures graves, adressa une remarque à la directrice sur une infraction aux programmes : « Allons! répondit celle-ci, *be a good boy*! Soyez donc bon garçon! » Et l'inspecteur ne parut nullement froissé de cette familiarité choquante. — Comme tous les jeunes gens d'ailleurs, l'Américain n'a point le sens du respect développé. Jamais on ne l'entend dire « monsieur » en parlant du Président des États-Unis, des ministres, des princes étrangers ou de hauts personnages : il les appelle tous de leur nom de famille ou de baptême; dans les discours des catholiques eux-mêmes, le Pape n'est désigné que sous le nom de « Léon ». Bien qu'en réalité on ne puisse le dire impoli, on chercherait vainement dans son ton ou ses manières, lorsqu'il parle à un supérieur, l'expression d'une déférence ou de cette timidité qui est encore une forme du respect. Sydney Smith, alors qu'il n'était qu'un obscur *vicar*, avouait qu'à dîner près d'un dignitaire de l'Église anglicane il se troublait et roulait nerveusement des miettes de pain, d'une main si c'était un évêque et des deux si c'était un archevêque. Un tel embarras est inconnu à l'Américain. Les grands ne lui en imposent pas. Je l'ai vu garder une indifférence impassible devant des personnages à titre pompeux et percer à jour avec une clairvoyance d'écolier les oripeaux dont la vanité

s'affuble. Ce n'est pas qu'il soit incapable d'admiration, ni même d'enthousiasme; il a l'âme trop neuve encore pour adopter le *nihil mirari* des anciens au sens sceptique où l'entendent les blasés; il apprécie la valeur intellectuelle et, en général, tout ce qui est une force; il rend hommage au mérite, plus encore au succès qui est pour lui la marque suprême du talent, et s'éprend pour certaines personnes d'engouements soudains qu'il manifeste avec une exagération juvénile. B..., athlète renommé, vient d'arriver ici : on l'entoure, on s'arrache son portrait. M..., écrivain célèbre, est de passage : on l'accable d'éloges hyperboliques, tous veulent le voir, l'entendre, obtenir un autographe, et sollicitent auprès de ses intimes la faveur d'une présentation. Mais, si grande que soit l'admiration pour un esprit distingué, un génie même, on ne le révère pas : aux yeux de l'Américain, un homme supérieur n'est jamais qu'un homme.

Cependant, en dépit de ses tendances égalitaires et des habitudes démocratiques qu'elles ont formées — peut-être faudrait-il dire grâce à elles, le besoin de se différencier devenant d'autant plus impérieux que l'égalité nivelle les rangs, — l'Américain a un goût prononcé pour les marques distinctives. Il sourit parfois de l'épidémie de décorations qui sévit en France : « *Few escape it*, peu y échappent », dit-il; mais il a aussi la sienne, la

passion des titres honorifiques, répandus par milliers. Il en convient lui-même avec humour. Un habitant de Chicago me disait à mon arrivée : « Quand vous causerez avec des Yankees dont vous ignorerez le nom, appelez-les toujours Judge, Colonel ou Major : vous vous tromperez rarement et, en tout cas, vous leur serez infiniment agréable ». Il disait vrai : on marche sur les colonels, les majors et les juges; ce n'est pas que tous aient appartenu à l'armée ou à la magistrature : des hasards de parenté ou des surnoms d'enfance suffisent parfois à autoriser ces titres, et personne n'est dupe de ces distinctions puériles.

La jeunesse, d'ordinaire, ne recherche qu'elle-même; ainsi fait l'Américain. Il n'aime point collaborer avec des hommes dont la vigueur est affaiblie par l'âge. Contrairement aux usages d'Europe où l'on paralyse l'activité des jeunes gens en des emplois stériles, ou pour charger un homme des responsabilités les plus lourdes, on attend que ses forces commencent à décroître, *until he has lost half his hair and all his teeth*, me dit dédaigneusement un Yankee, on n'emploie ici que des hommes jeunes; des garçons de douze à quatorze ans dirigent des bureaux, de petits commerces; des adolescents encore imberbes sont à la tête d'usines, de grandes Écoles : à Salt Lake City, notre ami le Docteur X... était directeur du collège des Saints du Dernier jour à vingt-quatre ans, et souvent on m'a fait

remarquer, non sans orgueil, qu'à Chicago et partout dans le Far West, les créations les plus importantes étaient l'œuvre de jeunes hommes au-dessous de trente ans.

— Autre trait de jeunesse : l'Américain a un penchant marqué à l'exagération. Ses expressions vont toujours au delà de la réalité, et des degrés de l'adjectif il ne connaît que la forme superlative; tous ses produits sont « les meilleurs de l'Amérique », plus souvent encore « les meilleurs du monde », et toutes ses louanges des hyperboles : de là son *puffism*, une sorte de hâblerie que d'abord on confond avec le charlatanisme et l'impudence, mais qui n'est d'ordinaire qu'un manque de mesure. — Ses goûts, d'une rudesse primitive, ont également quelque chose d'outré. On a déjà dit son amour de l'énorme dans les constructions, de la profusion dans les toilettes féminines chargées de fleurs, de bijoux et trop éclatantes; le choix de ses divertissements révèle la même absence de sobriété et de délicatesse; ce qu'il apprécie, ce sont les plaisirs qui s'adressent surtout aux yeux et qui, comme la course, la lutte, le base-ball, les sports violents, secouent l'être d'une sensation énergique, voire même brutale; il n'est pas éloigné de croire que les abattoirs d'Armour, où l'on égorge, échaude, dépèce, sale et empile en quelques minutes des centaines de porcs sous des voûtes dégouttantes de sang et de graisse, sont un des spectacles les plus attrayants

que Chicago puisse offrir aux étrangers. Peu accessible aux beautés de la nature ou de l'art, capable, je l'ai vu, de confondre un Meissonier et un chromo ou de préférer à un clair de lune dans la montagne une partie de cartes dans une salle enfumée, il délaisse les plaisirs délicats pour des distractions tout extérieures qui n'exigent ni reploiement sur soi-même, ni pensée, ni analyse. Il y a quelques jours, en un théâtre de Chicago, de petites Japonaises donnaient un spectacle délicieux; drapées de soieries aux nuances irréelles, le visage très pur sous de fins cheveux noirs, balançant de leurs doigts fuselés, au rythme monotone d'un chant coréen, des écharpes de gaze et des parasols d'or, elles passaient ondoyantes sur un fond de verdure dont elles semblaient les fleurs, lumineuses et frêles, d'une grâce fuyante en des couleurs de rêve.... La salle était presque vide; quelques Yankees bâillaient : ils quittèrent le spectacle avant la fin. — En revanche, le salon du « Congrès des plus belles femmes du monde », où quarante Italiennes, Suissesses, Espagnoles, Turques ou Albanaises, vêtues de leur costume national et nonchalamment étendues sur des coussins, étalent au public leur beauté insolente, est toujours plein; le théâtre voisin, où des femmes se disloquent avec des contorsions de pitres, où « l'homme parfait », sorte d'hercule, soulève des chevaux et fait valoir son torse nu sous une projection de

lumière électrique qui accuse crûment la saillie des muscles et des méplats, déborde de spectateurs enthousiastes; le cirque de Buffalo, où l'on simule des attaques de campements, une guerre brutale contre l'Indien surpris sans défense et toujours massacré, attire tous les soirs des milliers de spectateurs, et il n'est pas jusqu'à certaine boutique de foire où pour un *cent* on a, suivant l'expression du barnum, « le droit d'assommer un nègre », c'est-à-dire de lancer une boule de bois à la tête d'un noir provoquant les coups et les esquivant avec force grimaces, qui ne captive, elle aussi, quelques Américains. — Dans les théâtres, on joue de préférence des pièces à grands tableaux, des contes, des féeries; depuis quelques semaines on représente ici Ali-Baba; à San Francisco même, ville plus affinée et presque européenne, j'ai vu un public élégant applaudir *Monsieur Potter du Texas*, pièce plate, sans invention ni intrigue, histoire banale du parvenu qui rêve pour sa fille une haute alliance et de l'aventurière qui traverse ses plans. Les caractères étaient tout d'une pièce, d'une psychologie rudimentaire; le héros ne connaissait que deux choses, crier et jouer du revolver, et sa fille que roucouler; élevée loin de l'Amérique, dans cette aristocratie anglaise la plus respectueuse du décorum, elle n'avait pas un étonnement devant la rudesse paternelle; quant à l'aventurière, elle ne savait que mentir, n'ayant pas même les habiletés de son état

ni les colères de ses projets déçus, se laissant prendre à un piège grossier et soupirant quand on la chasse : « Oh ! je vous aimais tant, Charley ! » Les acteurs jouaient mal, avec une raideur de mannequin, des gaucheries d'écolier. On admirait cependant, surtout M. Potter ; lorsqu'il paraissait avec ses allures de cow-boy, son feutre à grands bords, sa barbe inculte, son foulard rouge, son paletot trop large, et que, le revolver au poing, les jambes croisées sur la table, il jetait des ordres impatients, menaçant les domestiques de leur brûler la cervelle, tonnant des plaisanteries d'un comique brutal, les spectateurs, qui en ce personnage fruste, se reconnaissaient sans doute dans le passé, applaudissaient avec frénésie, et c'étaient des trépignements d'aise, des coups de sifflet, marque suprême de l'admiration, une joie bruyante d'une exubérance enfantine.

Mais s'il a les goûts incultes, l'enthousiasme excessif, la prodigalité, l'ambition, toutes les imperfections de la jeunesse, l'Américain en a aussi les fortes qualités. C'est d'abord la hardiesse, et cet amour du risque sans lequel on ne fait rien de grand. Il apporte à toutes ses entreprises une audace juvénile qui force la victoire. Veut-il conquérir le Far West, il marche au-devant du désert, et le désert recule. Veut-il parcourir l'immensité de ses territoires, il lance ses locomotives pardessus les montagnes, les torrents, les abîmes, les

faisant voguer sur les fleuves comme à Détroit, où elles passent une rivière en bateau, leur faisant gravir parmi les rocs les plus hauts sommets, comme au Pike's Peak, où elles montent à quatre mille mètres d'altitude, et parlant même de les faire descendre au fond des gorges du Colorado dans une crevasse de quatre mille cinq cents pieds. Obstacles de la nature, hostilité des hommes et des choses, rien ne l'arrête, pas même l'insuccès : une spéculation le ruine, il en conçoit une autre et refait sa fortune ; Chicago est détruite par un incendie, il la reconstruit plus grandiose et plus vaste. Abattu, il se relève toujours ; sa force est invincible, car il y croit. Aussi nulle envie, nulle irritation contre ceux qui réussissent mieux qu'il ne l'a fait. Il ignore cette raillerie mesquine, cet esprit de dénigrement jaloux d'abaisser les supériorités qui est toujours une marque d'impuissance. Confiant en lui-même, assuré de parvenir, il n'éprouve pour ceux qui ont atteint le but avant lui que le sentiment du voyageur qui, au cours d'une ascension pénible, aperçoit au sommet des compagnons de route dont la vue l'encourage. — De la jeunesse, il a encore la plasticité et l'ouverture d'esprit. Il se plie avec une souplesse merveilleuse à la diversité des circonstances où le jette son amour du changement ; il ne s'enferme pas en un cercle étroit d'idées immuables, s'intéresse aux progrès, à toutes les nouveautés. A Jackson Park, où les civilisations

de l'Europe et de l'Asie sont réunies dans leurs oppositions inquiétantes ; au Congrès des Religions, où les prêtres étrangers, bouddhistes, shintoïstes, musulmans, représentants de Confucius, des Brahmo-Somaj et de Lao-Tseu, exposent les mystères de leur foi, on peut observer la curiosité sympathique avec laquelle il s'initie à toutes les formes de croyances et de vie, si éloignées des siennes qu'elles puissent être. Et cette activité d'esprit toujours en éveil, il la conserve avec certains goûts intellectuels même dans les conditions d'existence les moins favorables à la pensée. En revenant des gorges du Colorado, comme nous nous étions arrêtés en une plaine sauvage près d'une *log-house*, une de ces cabanes de troncs d'arbres qu'habitent les pionniers, un jeune garçon en sortit et, après quelques mots sur la route que nous allions suivre : « Pourriez-vous me dire le dénoûment de M. de Camors ? » nous demanda-t-il avec la hâte de quelqu'un qui craint de perdre une occasion ; et en même temps il tirait de sa poche le roman de Feuillet auquel manquaient les dernières pages. Pendant que nous causions de la fin de Mme de Campvallon et de Marie de Tècle, un coupeur de bois d'une forêt voisine, un long Yankee négligé qui d'abord avait gardé le silence en mâchant du tabac, se mêla à la conversation et voulut savoir quels étaient les plus grands romanciers français. J'en nommai quelques-uns, au hasard, ces souve-

nirs déjà un peu effacés par les images américaines; alors, l'air connaisseur et d'un ton de reproche: « Vous oubliez Maupassant! » — et dans la sauvagerie de ce coin du Nouveau-Mexique, assis à la porte de la log-house, ses mains de bûcheron appuyées calleuses sur le banc de sapin, il continua son enquête littéraire, demandant quels auteurs américains nous lisions en France, pourquoi Emerson n'était pas entièrement traduit et les œuvres de Bret Harte si peu connues; puis, ce fut la politique; il avait approché le général Boulanger à Philadelphie et le jugeait de haut, en homme d'État; il m'apprit les résultats des dernières élections en France, qu'il avait lus dans un journal apporté la veille par un guide, m'expliqua les défauts de notre gouvernement, et, avant de retourner à ses coupes de bois, me recommanda de lire les poèmes de Bret Harte.

Ce don de s'intéresser à des choses éloignées des occupations journalières suppose une grande vivacité intellectuelle. Descendant d'hommes qui avaient eu l'imagination assez ardente et l'intelligence assez active pour se lancer dans les aventures de la colonisation et chez qui ces facultés naturelles s'assouplirent encore au contact d'un milieu tout nouveau, l'Américain a en effet une promptitude d'esprit extraordinaire, une *mental alertness* qu'il aime à opposer aux lenteurs de l'Anglais. Reprenant le trait de Mme de Staël contre les Allemands,

obligés, disait-elle, de méditer pour goûter une plaisanterie, il prétend parfois que les Anglais ne comprennent ses jeux de mots qu'après un quart d'heure de réflexion. Il s'assimile avec aisance les éléments d'un sujet, et, soit qu'il cause dans l'intimité, soit qu'il improvise en public, il trouve rapidement, sans laborieux efforts, ce qu'il convient de dire, la riposte jaillit précise et alerte. — Il est obligeant, aimable. Dans ce pays immense et jeune où il y a place pour tous, il a conservé cette bienveillance naturelle que l'âpreté des concurrences a presque étouffée dans l'étroitesse de nos vieilles civilisations. Il veut la grandeur, le succès, mais non pour lui seul; volontiers il tend la main à ceux d'en bas, les soutient de son argent, de ses conseils, les aide à s'élever, aspirant moins à surpasser les autres qu'à monter avec tous. Rien de plus cordial aussi que ses avances lorsqu'on lui a été présenté. B..., nous donne vingt lettres d'introduction. W..., qui nous connaît depuis deux jours, nous invite une semaine à sa maison de campagne. Les embarras que crée la rareté de serviteurs, la nécessité de vivre souvent en un boarding-house, obligent, il est vrai, la plupart à restreindre leur hospitalité; tous s'empressent du moins à vous être utiles, vous présentent à leurs amis, vous offrent des renseignements, des documents et, chose plus précieuse, leur temps même, se faisant votre cicerone pendant des journées entières avec une complaisance d'êtres

jeunes dont l'âge n'a pas encore entamé la générosité native.

Mais l'Américain —, il ne faut pas le perdre de vue pour pénétrer son caractère — est d'origine anglaise. Si, sous l'afflux des races étrangères, Allemands, Irlandais, Suédois, certaines marques du tempérament primitif ont disparu, si l'on ne distingue plus en lui aucune trace de réserve flegmatique, de souci de la correction et du décorum, de vénération du passé, de ce mépris de la pauvreté et de cet orgueil de la richesse qui faisaient dire à Nelson que le manque de fortune est un crime dont on ne se lave jamais, d'autres traits de la race anglo-saxonne sont restés en lui profondément imprimés et plus visibles encore qu'en Angleterre, grâce peut-être à la jeunesse du milieu qui les accuse plus fortement.

C'est, d'abord, l'amour de la liberté. Fils émancipé d'une race indépendante, isolé sur un vaste continent, affranchi par l'espace de toute autorité, l'habitude d'agir en maître a développé en lui la haine du joug, un besoin passionné de gouvernement personnel. La conception latine de l'État-Providence qui, ramenant à soi tous les pouvoirs, dispense aux citoyens l'ordre et les lumières, brise les volontés ou les enchaîne, ne saurait entrer dans son esprit. Rien ne répugne davantage à ses idées politiques et sociales que la mainmise du gouvernement sur la religion, l'enseignement, les institutions de

charité, les œuvres d'intérêt public. Chez lui, toutes les Églises se soutiennent et se dirigent elles-mêmes; l'État se contente de les protéger dans leurs biens et leurs droits; il en est de même des universités, des écoles, des hôpitaux, des associations charitables : partout l'initiative privée s'exerce librement. — Cette indépendance, comme chez les Anglais, se concilie d'ailleurs sans peine avec le respect de la loi et de ses représentants; l'Américain accepte d'ordinaire leur autorité avec une docilité surprenante; dans le *rush* des cités tumultueuses, les policemen n'ont qu'à lever leur *cub*, sorte de bâton court, ou seulement le doigt, pour arrêter toute une foule et la retenir immobile; à Chicago, on dépose en pleine rue, sur les boîtes à lettres, des journaux, des livres, des paquets qu'on n'y peut introduire; il est interdit d'y porter la main et personne ne viole la défense. Mais, la loi exceptée, toute servitude lui est odieuse; il est si impatient des sujétions, qu'il ne peut même supporter les exigences de la vie commune avec des voisins; jamais il n'accepterait les casernes à six étages des rues populeuses de nos grandes villes : il lui faut un « quartier des résidences » solitaire, une maison privée, un home indépendant, loin des promiscuités et de leurs contraintes. — Comme l'Anglais, il a la science de l'aménagement, du confort, développée chez lui par ses conditions d'existence, son besoin de détente après la journée

trop rude. Les wagons de ses chemins de fer, où l'immensité des distances l'oblige souvent à passer des jours entiers, les *Palace-cars* avec leurs restaurants, leurs salles de lecture, leurs salons, leurs fumoirs, ont un luxe savant auquel rien en Europe ne peut se comparer; ses hôtels, où il vient quelques semaines se délasser des affaires, avec leurs appartements somptueux, leurs salons aux tapis de haute lisse, aux divans profonds, leurs tentures de peluche et de soie, leur ruissellement de lumières et de dorures, leurs appartements somptueux, leurs halls de marbre, où une légion de domestiques se tiennent à la disposition des voyageurs, sont de véritables palais, et ses maisons de bois avec salles de toilette et de bains, calorifères, conduites d'eau chaude, ont plus de confortable que mainte habitation de riches Parisiens. Tout ce qu'il aménage est calculé de manière à fournir, avec le minimum d'efforts, la plus grande somme de bien-être. — Il a également le génie des affaires; pour elles il sillonne ses villes de trains, de réseaux télégraphiques, entasse des centaines de bureaux dans des *blocks* géants, applique ses annonces aux murs, aux palissades, aux échafaudages, aux trottoirs, au dos des employés, partout; on voit les *Beecham's Pills* affichées sur les arbres des routes, et la *Royal Baker Powder*, sorte de poudre de riz, étaler sa réclame jusque sur les rochers du Far West. Enfin, comme tous les hommes d'action,

sentant l'impuissance de l'effort isolé, dès qu'il conçoit une entreprise, il s'entoure de collaborateurs; aussi, pour le commerce comme pour la charité, la tempérance, les jeux, la culture artistique ou littéraire, voit-on les associations se multiplier partout, et librement.

Comme l'Anglais encore, l'Américain a des qualités de ténacité et d'endurance, une incroyable puissance de labeur; il peut travailler de huit heures du matin à six heures, sans autre repos que celui du lunch et recommencer le soir. Il a le même calme; jamais il ne s'irrite contre les obstacles naturels; lorsque, dans ses rues tumultueuses, un encombrement l'arrête, quoique toujours pressé il sait attendre. Un jour, à cent lieues de toute ville, en une plaine brûlée, une des bielles de notre locomotive rompit, et, le train n'avançant plus qu'avec lenteur, nous eûmes cinq heures de retard : chez aucun voyageur je ne surpris un signe d'impatience. — Il est doux envers les animaux; lui, si peu soucieux de la vie humaine, lorsqu'il rencontre dans l'Ouest des chevaux sauvages égarés sur la voie, il arrête ses trains pour les épargner. Sauf dans les circonstances extraordinaires où ce fonds d'énergie et de forces inconnues — qui sous des habitudes de sang-froid se retrouve, selon Carlyle, chez tous les hommes de race anglaise — fait explosion, l'Américain se possède : il sait résister aux accès de l'instinct et des sentiments et, même

quand il paraît y céder, comme en ces lynchages si fréquents encore dans le Far West, il obéit moins à une impulsion de vengeance qu'à un besoin raisonné de justice, impossible à satisfaire en ce monde à demi organisé sans des exécutions hâtives. Toute colère lui paraît une faiblesse, toute impatience une frivolité; la qualité qu'il prise le plus est le *self-control*, la maîtrise de soi. Aussi, bien que plus aimable et d'esprit plus facilement ouvert que l'Anglo-Saxon, il a une gravité contenue; sa bienveillance se manifeste surtout par des services: il agit plus qu'il ne parle. Il ne semble pas éprouver, d'ailleurs, ces brusques poussées d'épanchement qui font déborder l'homme du Midi en de subites confidences, ni même ce besoin de causeries légères où l'esprit se détend. Soit qu'au contact des Indiens il ait pris quelque chose de leurs goûts taciturnes soit que son isolement fréquent dans la Prairie l'ait accoutumé au reploiement de l'idée sur elle-même, il semble se complaire dans la réflexion muette. Cette réserve est surtout visible dans le Far-West; on le voit, dans les halls d'hôtel, fumer durant des heures, silencieux, et dans les trains, passer des journées entières les yeux à l'horizon, le regard concentré sur quelque pensée intérieure, sans prononcer une parole. — A Chicago et dans les grandes villes, il se montre plus communicatif, jamais loquace; il use d'un langage net, précis, coupé d'abréviations, de mots qui résument toute

une phrase en images expressives, d'une énergie laconique comme celle de l'Anglais, mais encore plus rapide.

Son respect de la femme est aussi plus profond. Grandi à l'origine par les difficultés de l'existence en un pays neuf, où, les femmes étant rares, on éprouvait une reconnaissance mêlée d'admiration pour celles qui, traversant les plaines et les mers, osaient partager la log-house du pionnier au milieu des Indiens, ce respect s'est épanoui en un sentiment chevaleresque, et s'il ne revêt pas toujours les mêmes formes qu'à New York et dans les villes du Sud où les hommes, dit-on, se lèvent toujours au passage d'une femme, même inconnue, il n'en est pas moins si délicat que les Américaines peuvent aller partout, voyager seules, traverser les États-Unis de l'est à l'ouest, sans être inquiétées d'une parole ou d'un regard offensant. Porter atteinte à leur honneur est une faute abjecte, la seule peut-être que l'on ne pardonne pas, et les nègres qui s'en rendent coupables sont, dans le Far West, immédiatement lynchés. Partout on les traite avec déférence, on leur réserve les premières places, les honneurs, les privilèges. L'amour-propre masculin qui, en Europe, autorise tout homme, si vulgaire qu'il soit, à se croire supérieur à une femme distinguée, est inconnu ici. Loin de prendre auprès des femmes ces attitudes de con descendance ou de galanterie auxquelles chez nous

l'homme se croit obligé, l'Américain s'entretient avec elles comme il le ferait avec des hommes, les écoute avec intérêt, et rien ne saurait exprimer le charme de ces relations sociales où se mêle à un sentiment d'égalité une sorte de déférence qui est presque un culte.

Il apporte à son patriotisme la même profondeur, mais avec une vivacité dont l'exagération est parfois plaisante. Fiske conte l'histoire de certains Américains qui, entendant dans un banquet porter un toast à leur « grande contrée limitée au nord par l'Amérique anglaise, au sud par le golfe du Mexique, à l'est par l'Atlantique et à l'ouest par le Pacifique », protestèrent contre ce point de vue « trop étroit » et proposèrent de boire « aux États-Unis de l'avenir limités au nord et au sud par les pôles, à l'est et à l'ouest par le Levant et l'Empire du Soleil »; mais un autre, se dressant indigné : « Gentlemen, s'écrie-t-il, je ne saurais accepter ces limites! Je bois aux États-Unis futurs, bornés au nord par l'aurore boréale, au sud par la précession des équinoxes, à l'est par le chaos primitif et à l'ouest, *Sirs*, par le Jour du Jugement! » — Ces Yankees devaient être de l'Ouest. Plus que tout citoyen de race anglo-saxonne, l'Américain de l'Ouest est en effet persuadé que son pays est appelé aux destinées les plus hautes, qu'il n'est pas de contrée plus grande que la sienne ni de peuple supérieur à lui. L'immigration, le fait d'être com-

posé, comme il l'avoue lui-même, du « superflu » des autres peuples, loin d'abattre son orgueil, l'exalte : il se vante de donner « un asile à tous les opprimés de l'Europe » et d'être « un nouveau produit ethnique » ; il fait remarquer que toutes les races dominantes, Romains, Allemands, Anglais sont des races mêlées, et espère qu'avec le temps il sortira de la sienne une humanité supérieure, le type de l'homme idéal. — Mais, tout excessif qu'il est, son patriotisme est tranquille, sans rien de belliqueux; isolé entre deux océans, sans voisins redoutables, une armée de 28 000 hommes à peine suffisant à sa sécurité, ayant présentes à la mémoire les conséquences de la guerre de Sécession qui pèsent encore lourdement au budget national, la guerre lui paraît une erreur et, plus encore, une folie. Il ne comprend ni la nécessité des grandes troupes permanentes, ni l'état de paix armée où nous vivons : « Pourquoi ne pas former des États-Unis d'Europe et régler vos différends par l'arbitrage? » vous demande-t-il. L'argent que nous donnons à la guerre, il l'emploie aux œuvres d'intérêt public, et se plaît à faire ressortir que, tandis que l'Allemagne ne donne annuellement à ses Écoles que dix millions de francs et la France cinquante, il n'y consacre pas moins de deux cent soixante-dix millions. Son patriotisme est très actif. Si l'étendue du pays et les conditions d'existence qui ont fait placer la capitale de chaque État loin des centres commer-

ciaux et flétri les affaires du gouvernement du caractère d'un métier, l'obligent à l'abandonner aux politiciens, il ne s'intéresse pas moins à la chose publique; il crée lui-même ses chemins de fer, ses asiles, ses hôpitaux, ses Églises, qui ne reçoivent rien de l'État et dont la fortune représente cependant près de trois milliards et demi de francs, ses Écoles, ses Collèges et ses Universités, qu'il dote avec munificence et où il travaille à transformer les enfants d'immigrants en citoyens des États-Unis.

Mais son patriotisme, pareil à celui de l'Anglais par la force agissante, le souci de l'intérêt général, le besoin de plier ceux qui l'entourent à ses habitudes de vie, la haine du militarisme et la superbe, s'en distingue par d'autres caractères. — Chez l'Anglais, dont le pays est peu étendu et également civilisé, l'amour de la patrie est simple si l'on ose dire, fait d'un sentiment général d'admiration pour l'Angleterre, supérieure à toutes les nations du monde; chez l'Américain, dont le territoire est vaste comme un continent et la civilisation inégalement répartie, il est complexe, fait de vanités locales qui se pénètrent et se fortifient mutuellement. Dans le patriotisme d'un citoyen de Chicago ou de Denver se mêlent, en des proportions différentes et indéterminables, l'orgueil d'être Américain, la fierté d'être de l'Illinois ou du Colorado, la présomption d'habiter la ville la plus considérable de la terre, —

car, pour tout homme de l'Ouest, la capitale de son État est la première ville de l'Amérique et, par conséquent, du monde. A cet égard, rien d'instructif pour le voyageur comme les livrets-guides de chaque cité et les discours publics. Ici, les orateurs ne prononcent le nom de Chicago qu'avec enthousiasme, mettant sur la seconde syllabe un accent emphatique comme pour la prolonger à l'infini ; ils l'appellent *la Cité merveilleuse*, *la Reine de l'Ouest*, *l'Étonnement du siècle*. « Le jour n'est pas éloigné, s'écriait l'un d'eux au Congrès, où elle sera la capitale de l'Union. — Son accroissement est phénoménal, disait un autre, les flèches de ses monuments et de ses Temples montent plus haut dans le ciel que celles de toutes les villes de la terre. » — Dans ses guides, Portland s'intitule *la Grande ville du Nord-Ouest* ; elle se vante d'avoir atteint, au point de vue du commerce et en proportion du nombre de ses habitants, une situation sans égale aux États-Unis « et peut-être dans le reste du monde », et Salt Lake City, poussant encore plus loin l'hyperbole, assure « qu'en ce qui concerne l'industrie, la pureté des mœurs et la stabilité, aucune ville ancienne ou moderne ne la surpassera jamais ».

Différent du patriotisme anglais par l'énormité de ces vanités locales, le patriotisme américain l'est encore par sa sensibilité excessive à l'égard des critiques. Établi depuis des siècles dans le sen-

timent d'une supériorité qu'il juge incontestable, l'Anglais n'oppose aux réflexions des étrangers qu'une indifférence dédaigneuse. Contre les critiques de sa civilisation récente, l'Américain, au contraire, regimbe avec la fougue de la jeunesse; et dans son impatience, ce n'est pas seulement contre les généralisations outrées, les déductions superficielles des Européens qui traversent sa vie sans la pénétrer, qu'il se révolte : toute remarque qui implique un blâme, si léger soit-il, l'irrite et parfois l'exaspère. Volontiers il vous contesterait le droit qu'a tout voyageur de chercher, après un certain nombre d'observations, à s'expliquer le caractère d'un peuple. A l'entendre, la variété de ses mœurs est telle, qu'avant d'avoir visité tous les États de l'Union, les villes de chaque État et les familles de chaque ville, on ne saurait le connaître; et alors même qu'on aurait tout vu il faudrait encore s'abstenir de juger, car dans cette société travaillée de changements, les transformations sont si promptes, qu'à moins de saisir sa civilisation d'un seul coup d'œil dans sa complexité mobile, il est impossible d'en avoir un aperçu exact; opinion paradoxale qu'à son insu il corrige lui-même en faisant remarquer aux étrangers, sous la variation de ses mœurs, la persistance de certains traits généraux et immuables. — Ajoutons que, par une de ces inconséquences naturelles à l'esprit de l'homme, ce même Américain dont le patriotisme intransi-

geant vous dénie presque le droit d'avoir une opinion sur lui, provoque sans cesse vos jugements avec une curiosité inquiète. A peine êtes-vous débarqué et arrivé à votre hôtel, qu'il vous assaille de questions : « Aimez-vous New York? Que dites-vous du Niagara? *How do you like America?* » — En une seule soirée, on m'a demandé jusqu'à vingt fois ce que je pensais de Chicago, et je n'étais pas en Californie depuis quelques heures qu'un reporter accourait, carnet de notes en main, m'interroger sur mes impressions.

— Dernier trait de ressemblance avec les hommes de race anglo-saxonne : l'Américain a de la vie une idée sérieuse, fortement pratique. Il ne l'envisage ni en dilettante comme un spectacle curieux, ni en jouisseur comme une chasse au plaisir, encore moins comme une épreuve douloureuse que l'on accepte avec résignation, l'âme tournée vers les promesses de l'au-delà, mais comme une lutte virile contre l'hostilité des êtres et des choses, les obstacles qui s'opposent à ce droit inaliénable que la Déclaration de l'Indépendance a placé immédiatement après le droit à l'existence et à la liberté : la recherche du bonheur. Si pour quelques-uns cette poursuite devient égoïste et vulgaire, se tourne en appétit des situations et des dollars, le plus souvent il n'en est pas ainsi : au désir légitime de parvenir s'ajoute plus ou moins confusément dans la conscience américaine le besoin d'un développement

complet de l'être, la soif du mieux, l'ambition de travailler au bien général; et ainsi, ce qu'il y a d'utilitaire dans sa conception de l'existence s'ennoblit et s'épure dans un sentiment de solidarité et une aspiration vers le progrès.

Il a l'esprit religieux, avec un fond de mysticisme. Comme aujourd'hui encore chez la nation anglaise, le positivisme du caractère s'allie aisément chez lui à une exaltation intermittente qui se manifeste soit par des crises de fanatisme, comme celle des Mormons, soit par ces *revivals*, ces *camp-meetings* si souvent décrits par les voyageurs, soit encore par le goût des phénomènes de télépathie et des sciences occultes. Dernièrement en Californie, pays, il est vrai, moins religieux que les autres et plus porté par conséquent à ces croyances superstitieuses qui trompent le besoin d'idéal, un imposteur a dupé un grand nombre de personnes « en évoquant les grandes âmes qui errent sur la limite de ce monde et de l'au-delà ». A Jackson Park, une inconnue distribuait hier un opuscule intitulé *Souls*, récits d'hallucinations métaphysiques où l'auteur, Mrs Mary A..., révèle la transmigration des âmes, assure que Jean-Baptiste est réincarné en Russie, Guillaume d'Orange dans le Connecticut, Richard Wagner dans le Nebraska, la Vierge sur les bords de l'Hudson, Alexandre le Grand dans le corps d'un *bootblack* de New York, et enseigne avec conviction les moyens de se détacher momentanément du

corps pour entrer en communion avec l'invisible. — Mais ce mysticisme, qui chez des natures violemment éprises de faits n'est sans doute que le contrepoids d'idéalisme nécessaire pour rétablir l'équilibre de l'âme trop inclinée aux réalités concrètes, reste en général à l'état latent, contenu dans les limites d'une religion très positive, quoique large, affranchie en partie du rigorisme puritain. A Chicago, l'Américain tolère le dimanche l'ouverture des restaurants et des concerts ; à San Francisco, il ne fait fermer que les grands théâtres, et aux environs, à Oakland, petite ville en face des Portes d'Or, aux Seal Rocks, grève encore sauvage qui attire par ses otaries, on voit la foule des excursionnistes se promener le dimanche en toute liberté. — Il est tolérant en matière religieuse. « Les Congrès, dit un article de sa Constitution, ne devront édicter aucune loi contre l'établissement d'une religion ou son libre exercice[1]. » Fils des Puritains qui s'exilaient de leur patrie pour prier Dieu à leur manière, il admet toutes les manifestations du sentiment religieux : Bouddhistes, Théosophes, Quakers, Mennonites, Frères Unis, Frères de Plymouth, Disciples du Christ, Moraviens, Christadelphiens, Christian Scientists, tous les membres d'une confession quels qu'ils soient, et alors même qu'ils ne seraient qu'une vingtaine ou moins encore, peuvent fonder une Église.

1. *Constitution des États-Unis d'Amérique, articles additionnels.*

— De simples controverses d'administration ou de discipline intérieure suffisant à provoquer des séparations, les sectes pullulent. D'après les statistiques communiquées au Congrès des Religions[1], il y a aux États-Unis dix-huit grandes dénominations protestestantes, luthérienne, méthodiste, épiscopale, adventiste, communiste, etc., et, chacune se divisant en plusieurs confessions, le nombre des sectes s'élève environ à cent quarante-trois; on compte, de plus, cent cinquante-trois congrégations isolées ne se rattachant à aucune Église; que l'on y ajoute les divisions du catholicisme, qui se partage lui-même en sept groupes : Romains, Grecs unis, Grecs orthodoxes, Russes, Arméniens, Anciens Catholiques et Catholiques réformés, et l'on aura quelque idée de la diversité religieuse des États-Unis. — Ces différentes sectes vivent d'ailleurs en bonne intelligence; juifs catholiques, protestants, théosophes, adeptes de la *Free Religious Association* détachés de l'Église unitaire et sans confession religieuse, membres des sociétés *of Ethical Culture* fondées uniquement sur l'action et qui se refusent même à formuler un *Credo* moral, tous collaborent aux mêmes œuvres de charité, et au besoin se soutiennent mutuellement. Nos âpretés et nos mesquineries religieuses sont ici inconnues. « Nous différons par les dogmes », disait le

1. *L'état religieux de l'Amérique*, par H.-K. Carroll, *The World's Parliament of Religions*, Chicago, 1893.

cardidal Gibbon aux prêtres de tous les cultes réunis au Congrès, « mais, grâce à Dieu, il est un terrain où nous pouvons nous entendre, c'est celui de la bienveillance et de la charité. » On a pu voir au Parlement des Religions Mgr Ireland et Mgr Kean présider avec des rabbins une réunion d'Israélites, un pasteur de Chicago ouvrir son église à un prêtre de Ceylan qui a célébré le culte du Dimanche et béni les fidèles au nom de Jésus et du Bouddha, et les foules applaudir au rêve de la réconciliation des Églises, d'une Religion universelle fondée sur l'amour, où l'orthodoxie des croyances serait remplacée par celle de la vie et des œuvres. — Et cette large tolérance de l'Américain ne procède pas, comme on pourrait le supposer, d'une sorte d'indifférentisme. Ayant créé lui-même ses Églises, il ne se sépare pas de la religion, comme il arrive aux peuples qui, ayant accepté toutes faites des formes ecclésiastiques contraires à leur génie, se désintéressent à la fois de la forme et du fond ; tout atteste au contraire ses sentiments religieux et en porte la marque : sa Constitution est chrétienne par l'esprit ; les cours de ses différents États ont chacune leur aumônier ; ses assemblées législatives ne s'ouvrent jamais sans prières ; sur ses dollars est gravée la devise : *In God we trust*, et ses villes du Far-West sont à peine fondées depuis quelques mois, qu'on y voit s'élever plusieurs Temples. — Toute sa civilisation est comme

pénétrée de christianisme et les choses religieuses lui sont même si familières que, par un abus imité des Anglais, il place quelquefois des sentences bibliques dans ses wagons, et dans l'indicateur des chemins de fer du Pike's Peak j'ai trouvé, tirée de la beauté du paysage au sommet de la montagne, une preuve développée de l'existence de Dieu....

Mais cette religion ambiante que partout on respire pénètre-t-elle au delà de la pensée jusqu'aux profondeurs de l'âme? N'est-ce là qu'un christianisme de surface et comme à fleur de sentiment? Heine disait de l'Anglais dont la civilisation a, elle aussi, une apparence chrétienne : « Il est né matérialiste et son spiritualisme chrétien est en grande partie une hypocrisie de tradition », et Emerson que lorsqu'on le voyait sur le continent venir à la chapelle de son ambassadeur et prier en silence, la face dans son chapeau soigneusement lustré, on ne pouvait s'empêcher de se demander en quelle mesure l'orgueil national et les sentiments du gentleman priaient avec lui. « Loin d'attacher aucune signification aux mots, ajoutait le philosophe, il croit avoir fait un acte de générosité en condescendant à rendre hommage à Dieu.... Toute sa religion se résout en formules. » — Bien souvent aussi le dimanche, en voyant l'Américain, après avoir consacré la semaine aux affaires, arriver au Temple avec ses filles en toilette luxueuse et là, dans

une salle de conférence à l'estrade parfois ornée de fleurs, aux tapis épais, aux sièges capitonnés, écouter un discours et chanter des quatuors, on se demande quelle place il faut faire dans cette religion confortable aux conventions et à l'habitude? — On ne saurait le dire. Néanmoins il semble permis de croire que les signes extérieurs de l'esprit religieux correspondent plus qu'ailleurs à des convictions réelles, car les deux causes qui le plus souvent en altèrent la sincérité, à savoir la passion de l'analyse destructive de la croyance et le respect des traditions qui, avec le penchant à imiter dont il n'est qu'une forme, pousse à la dévotion officielle, n'ont pas de force ici. L'Américain a trop d'indépendance et d'individualité pour subir le joug du passé et de l'imitation et, d'autre part, la nature de son esprit l'éloigne de l'examen métaphysique. Un professeur de l'Ouest, parlant d'un érudit européen qui, depuis vingt ans, travaille à élucider je ne sais quelle page obscure de la psychologie d'Aristote, me disait : « Quelle folie d'employer sa vie à étudier des mots quand on a devant soi l'âme humaine encore si peu connue, surtout l'âme de l'enfant dont la science est à faire. » — C'est avec le même sentiment de surprise un peu dédaigneuse que l'Américain envisage les spéculations sur des problèmes de théologie insolubles. Elles lui paraissent vaines et stériles. En général, il accepte le Christianisme

dans son ensemble, et, dans le Christianisme, il s'attache surtout à la partie morale, la seule vivante et féconde. Il parle moins de la métaphysique des Évangiles que de leur esprit, du dogme que du devoir. Dans la liste des discours prononcés l'an dernier à la chapelle de l'Université de Leland Stanford Junior[1], je relève les sujets suivants, bien significatifs : *Soyez les ouvriers du monde*; — *Des caractères religieux de la pensée scientifique*; — *L'aspiration moderne vers le royaume de Dieu*; — *La formation du caractère*; — *Rendez votre vie féconde*; — *Le travail du prochain;* — *Amiel et l'inquiétude moderne.* — Au Congrès des Religions, les prêtres ne parlent point seulement du dogme : ils traitent du Christianisme comme force sociale, étudient les rapports de l'Église et des problèmes de l'existence dans les grandes villes, la question du paupérisme, les relations du capital et du travail. La Religion n'a pas ici, comme il arrive parfois, détaché l'homme des intérêts matériels et des souffrances sociales. — Et cette tendance à se préoccuper moins des choses du ciel et du passé, que des besoins de la terre et du présent, n'est pas particulière au protestantisme. Je cause avec quelques prêtres catholiques et je les trouve, eux aussi, bien moins attachés aux formes d'autrefois, aux questions de dogme et de pratiques extérieures

1. *The Leland Stanford Junior University. Register for 1891-92*. Palo Alto.

que le clergé d'Europe, et, à les voir sans soutane, vêtus d'une lévite comme les pasteurs, et surtout à les entendre parler, tout d'abord on les croirait protestants : c'est le même souci des questions sociales, le même sens du réel, la même indépendance d'esprit que chez les autres Américains. Un évêque catholique déclarait ces jours derniers au Congrès qu'il trouvait bon qu'on procurât aux femmes tous les moyens de parvenir à l'enseignement supérieur; un autre affirmait que le Catholicisme, loin de craindre la science, la rechercherait toujours, et le Recteur de l'Université catholique de Washington, Mgr Keane, voulant faire l'éloge du cardinal Gibbon, disait que c'était avant tout *a practical man*, « un homme qui, profondément versé dans la philosophie de la religion, préférait toujours l'envisager au point de vue pratique ». — Le cardinal Gibbon, comme l'archevêque de Saint-Paul, Mgr Ireland, est d'ailleurs connu en Europe par son activité dans les questions sociales. A Paris même, on a pu récemment entendre ce dernier se louer de prononcer presque autant de discours sur l'industrie, l'agriculture et les chemins de fer que de sermons, proclamer, entre autres hardiesses, que le Catholicisme devait aller de l'avant, dût-il tomber parfois, les chutes étant préférables à l'immobilité, et faire une série de conférences qui n'étaient que le commentaire de ces paroles audacieuses prononcées quelques années

plus tôt à Baltimore : « La religion qu'il nous faut aujourd'hui n'est pas celle qui consiste à chanter des hymnes suaves dans le chœur des cathédrales, à porter des chasubles brodées d'or, pendant que la multitude est absente des nefs ou des ailes et que le monde extérieur meurt d'inanition spirituelle et morale. Allez à la recherche des hommes : parlez-leur, non pas en phrases pompeuses, ni dans le style d'un sermonnaire du XVIIe siècle, mais en paroles ardentes qui pénètrent les esprits et les cœurs [1]. » Dans l'Église, comme dans toutes les autres institutions, l'énergie américaine a introduit un ferment nouveau qui l'a vivifiée et comme rajeunie.

Au total, d'une race vigoureuse et saine, d'un esprit souple, plein de confiance et d'ardeur, l'Américain a bien les qualités de la jeunesse, et s'il en a aussi les imperfections, il lui importe peu, persuadé que le temps l'en corrigera et qu'il acquerra avec l'âge tout ce qui lui manque. — Tel qu'il est, il semble déjà puissant, et, en le voyant avec sa haute stature, ses traits accentués, son air résolu, d'une force sûre, en songeant à ses mines, ses forêts, ses prairies, toutes ses richesses du Far-West à peine exploitées, on n'est pas éloigné de le

1. Cité par M. Leclerc, *Choses d'Amérique,* A. Colin et Cie, Paris. — Cf. *L'Église et le siècle*, conférences et discours par Mgr Ireland, publiés par l'abbé Klein, Lecoffre, Paris.

croire lorsqu'il affirme, dans un élan d'enthousiasme juvénile, que bientôt, au lieu d'accepter, comme il l'a fait jusqu'ici, l'influence des États de l'Est, il prendra l'ascendant, et que c'est à lui seul qu'appartient l'avenir.

CHAPITRE VIII

WASHINGTON

I

19 septembre.

C'est une autre nature et comme un autre monde. Plus rien du grand Ouest aux villes tumultueuses et aux plaines infinies, plus de log-houses, de montagnes abruptes et de fleuves impétueux, mais des vallées calmes, des collines aux pentes adoucies, des rivières qui coulent lentes dans la verdure, des horizons rapprochés et tranquilles. Tout y est moyen, proportionné. C'est comme une rentrée en Europe. J'en ai eu l'impression très vive au sortir de Chicago, en passant de l'Illinois aux États plus achevés de l'Ohio et de la Virginie, mais surtout hier en traversant les Alleghanys; il était cinq heures, le soleil se levait; sous la fraîche lumière du matin, dont un léger brouillard tempérait la clarté, les mon-

tagnes s'éveillaient paisibles au murmure de leurs cascatelles; dans les vallées, on apercevait des cottages, des fermes, des prairies d'herbes grasses, vertes comme un coin de campagne normande, et aux stations le train s'emplissait de voyageurs d'une tenue sobre et correcte, lisant des romans anglais. — A Washington, l'impression s'accentue. J'arrive un jour de fête : on célèbre le centenaire du premier Congrès fédéral. Sur l'avenue de Pensylvanie, bordée de monuments et d'hôtels, le Président des États-Unis, en voiture découverte, monte au Capitole, suivi de hauts personnages, de troupes qui défilent en bon ordre, de milliers de personnes qui l'acclament, et n'étaient les *colored-men* qui mêlent aux figures blanches leurs faces noires et crépues et imprègnent l'air d'une indéfinissable odeur nègre, au milieu des calèches, des uniformes, des foules qui se pressent désœuvrées et curieuses, on se croirait aux Champs-Élysées ou au Bois de Boulogne à quelque retour de Grand Prix. — Et tout ici rappelle l'Europe. Les parcs, les statues, les avenues droites aux ombrages majestueux font songer à Versailles; tous les édifices publics, bâtiments de la Guerre, de la Marine, du Trésor, sont des copies des nôtres; le Capitole ressemble à un édifice romain, la Maison Blanche à un temple grec et la colonne de Washington à l'obélisque de la place de la Concorde. Dans les Écoles, je trouve les élèves commentant Shakespeare et les

pages d'Irving sur l'abbaye de Westminster. Au *General Board of Education*, on me montre, savamment étiquetée et cataloguée, une collection des œuvres pédagogiques de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France, nos journaux, nos revues, nos publications universitaires. Chez des amis, je parle de l'Ouest, de sa grandeur sauvage, et l'on me répond littérature anglaise et philosophie allemande. Pour fuir cette atmosphère envahissante, je vais à quelques milles de là, dans la campagne, visiter la demeure de Washington, à Mount Vernon, au bord du Potomac; mais elle aussi, la correcte maison de bois du fondateur de la République américaine, avec sa colonnade droite, ses dépendances régulièrement alignées, son parc aux daims et son verger classique, a comme un air d'Europe; à l'intérieur, ce ne sont que meubles de style français, tapis, porcelaines, tableaux de l'ancien régime; dans la bibliothèque, quelques livres de chevet de Washington; je regarde les titres : *Aventures de Télémaque*, *Lettres Persanes*, *Œuvres de Voltaire....*

Pourquoi ces souvenirs familiers laissent-ils une impression pénible? Maintes fois à Chicago et dans l'Ouest, au milieu des contrastes et des heurts de cette civilisation trop jeune et hâtive, l'esprit se tournait vers les mœurs adoucies du vieux monde, et voici qu'au retour inattendu des choses d'Europe, on se sent pris de gêne, comme si l'on subis-

sait déjà une contrainte, et en parcourant les avenues de cette capitale élégante aux verdures majestueuses et où l'on ne coudoie que des fonctionnaires, on se prend à regretter la Prairie *sky-skirted*, l'horizon libre, le Far-West sauvage et son indépendance.

*
* *

21 septembre.

Fréquenté chez les nègres ces deux jours, — ou plutôt chez les gens « de couleur », comme on les appelle ici. Ils fourmillent à Washington, vêtus de costumes gris ou beige, de robes roses ou blanches, comme des gentlemen et des ladies; mais leurs faces crépues et surtout leur couleur les mettent toujours à part. Jamais les blancs ne les admettent dans leur société; il n'est pas d'usine qui les emploie, pas de collège [1], disent les Rapports, où l'arrivée d'une dizaine d'élèves noirs ne mettrait la classe en fuite, et, sauf dans les États du Sud, pas d'Église où l'on tolérerait leur présence habituelle. Ils vivent à l'écart, se mêlant aux foules sans s'y confondre, formant dans la société américaine un monde isolé, ayant leur quartier spécial, leurs Églises, leurs prédications et leurs Écoles distinctes. — Je visite l'une d'elles. C'est,

1. *Education of the colored men, Report of the Commissioner of Education.* Washington, 1890-91, t. II, p. 961.

dans une large avenue, un grand bâtiment de briques de bonne apparence. Il y a environ douze cents élèves, garçons et filles. Le Principal, un métis de mise soignée et de physionomie intelligente, me fait voir toutes les salles, depuis le *Kindergarten* où des négrillons en tablier rose, à mine éveillée, apprennent à lire avec une quarteronne, jusqu'au cours supérieur où des négresses de dix-huit ans, sérieuses et déjà femmes, étudient la pédagogie sous la direction d'une jeune mulâtresse. Tous ces professeurs vous reçoivent dans leurs classes d'un air affable, mais avec une politesse qui n'est point exempte de familiarité; l'un me demande ma carte pour venir me voir à Paris l'an prochain, l'autre me charge de lui envoyer, au retour, plusieurs livres d'étude. Mais tous sont aimables, comme heureux de montrer leurs élèves et avec un désir de plaire auquel les enfants répondent. Les grands nous parlent du rôle de La Fayette et des Français dans la Guerre de l'Indépendance; les plus jeunes, d'une voix claire et bien timbrée, nous chantent leurs plus jolis couplets; un négrillon à qui l'on a dit que j'arrive de Paris pour les voir, s'écrie d'un air triomphant qu'il sait où est cette ville : « En France, sur la Seine! — Ne savez-vous pas quelque chose de plus? demande le Principal. — Oui, Monsieur, Paris est la plus belle ville du monde. » — On admire ces amabilités et tant de bon vouloir, et cependant toute cette éducation paraît

factice. Devant ces nègres aux corps souples de félins, alignés à des pupitres, emprisonnés dans nos paletots et nos vêtements étroits de civilisés, leurs cheveux crêpelés tondus ou serrés en nattes, leurs yeux mobiles retenus sur la grammaire de la langue anglaise ou l'histoire du Gouvernement civil de l'Amérique, on a le sentiment d'une anomalie; elles sont faites pour une vie tout autre ces créatures de liberté, une existence plus simple et plus voisine de la nature, pour les longs farnientes aux soleils d'Afrique, et les efforts pour leur imposer la culture et la civilisation américaines doivent rester infructueux. — Et pourtant, à les bien examiner, ils ne paraissent pas subir de contrainte; ils semblent faciles à la discipline, avides de s'instruire; leurs réponses sont vives et justes, leurs physionomies intelligentes; je recueille quelques-unes de leurs compositions, au hasard : elles dénotent un niveau intellectuel qui n'est pas inférieur à celui des autres écoliers. Sans doute, l'impression première n'était pas juste, faussée par des idées préconçues. — Mais, comme je songeais, en parcourant ces rangs d'enfants de couleur, que, les préjugés s'effaçant devant l'égalité de l'intelligence, ils seraient bientôt américanisés, la vue d'une élève aux cheveux blonds et soyeux, au profil européen et au teint blanc très pur, « rejetée parmi les noirs, me dit le Principal, parce qu'elle a dans les veines quelques gouttes de sang nègre »,

m'a fait sentir toute la profondeur du préjugé qui sépare encore les deux races....

*
* *

Disparaîtra-t-il un jour? « Oui, si les nègres montraient des capacités égales à celles du blanc, disent quelques Américains; mais jusqu'ici, malgré leurs nombreuses écoles, malgré leurs cent sept Académies, Universités et Collèges, il en est bien peu qui parviennent à s'élever au-dessus des fonctions subalternes. En réalité, il n'y a rien à attendre d'eux. Tout jeunes, il est vrai, ils donnent quelques espérances; ils ont de la vivacité, de la souplesse; on les voit prompts à l'assimilation, attentifs, dociles, et l'on s'imagine les avoir transformés; mais avec les années, l'incapacité et les vices de l'esclave reparaissent; leur esprit se montre rebelle à l'abstraction et à tout ce qui dépasse l'instruction élémentaire; ils deviennent dissimulés, désobéissants, paresseux, et en même temps leur tempérament d'Africain, un moment endormi, se réveille avec des déchaînements d'instincts parfois féroces, voisins de la brute. Jamais on ne pourra les civiliser. — Il est douteux d'ailleurs qu'ils réussissent à vivre aux États-Unis; ni au point de vue physiologique, ni au point de vue intellectuel, ils ne semblent faits pour supporter nos climats et nos luttes.

S'ils ont pu jadis y résister trois siècles, c'est que leurs maîtres les fortifiaient de nouvelles recrues d'Afrique, les maintenaient dans la vie agricole, et ne permettaient le mariage qu'aux plus vigoureux; mais aujourd'hui, émancipés, livrés à eux-mêmes dans le tourbillon de la vie américaine, appauvris par des mariages sans discernement, leur race végète et s'étiole. C'est le devoir du blanc, qui leur a créé cette situation, d'y porter remède et de l'adoucir, mais il ne pourra que reculer leur fin. » — Selon d'autres, au contraire, ce pessimisme n'a point de fondement. Le nègre n'est point condamné à disparaître : il se transformera et sera assimilé par la race américaine, comme le sont aujourd'hui l'Allemand ou le Suédois. Déjà, il se montre plus attaché aux États-Unis que la plupart des immigrants; dans le Sud, sa position s'améliore, et s'il est vrai que ses progrès intellectuels et sociaux sont moins rapides que ses émancipateurs ne l'avaient espéré, il ne faut pas oublier que l'affranchissement ne date que d'hier, que les blancs le chassent des manufactures, du commerce, ne lui laissant que les métiers infimes, que la plupart n'ont avec lui que des rapports de maître à employé et le maintiennent avec un soin jaloux dans son isolement. Qu'au lieu de l'abandonner à lui-même, sous prétexte qu'ayant été élevé à la dignité de citoyen américain c'est à lui de *work out his own political and social salvation*, ils lui tendent la main, et il sera bientôt américanisé.

*
* *

J'assiste à un congrès de gens de couleur. C'est le soir, dans une Église baptiste; des centaines de nègres et de négresses de tout type et de toutes nuances, depuis le profil si débarrassé du masque d'Afrique qu'il est presque européen et d'un jaune si pâli qu'on le prendrait pour un hâle léger, jusqu'au visage d'ébène, au nez élargi et aux lèvres bestiales, sont entassés dans la nef et les tribunes. Pas un blanc. — Tous ces gentlemen et ladies noires, d'une mise élégante, mais où l'on sent le goût du clinquant, s'agitent, causent, rient, s'éventent, et aux lueurs indécises de gaz, dans l'atmosphère surchauffée, lourde de l'odeur nègre, ces multitudes de têtes crépues aux dents blanches et aux yeux mobiles, se détachant sur un fond de gilets clairs, de robes éclatantes et de capotes de fleurs, donnent à l'assemblée un aspect fantastique. La séance commence. On chante d'abord des hymnes; les voix sont agréables, avec des intonations harmonieuses et passionnées; les orateurs, tous des pasteurs nègres, font ensuite des discours; quelques-uns ont la parole facile, de l'éloquence même et adressent aux noirs des vérités pénibles, qu'eux seuls peuvent leur dire. Un révérend du Kentucky, entre autres, s'élève avec indignation contre leur condition présente, humiliante et basse. « Vous ne

savez être que coiffeurs et cireurs de bottes! » s'écrie-t-il; et ce n'est pas seulement la faute du blanc, des *Trades-Unions* qui défendent d'employer les nègres dans les usines, c'est aussi la leur, car ils n'ont pas su entrer dans la vie industrielle de l'Amérique : « Au point de vue mécanique, leur dit-il en substance, vous en êtes encore au temps de l'émancipation; vos Écoles ne songent qu'à la culture intellectuelle et jamais au travail des mains; aussi, au lieu de former des ouvriers et des ingénieurs habiles, elles ne font que des domestiques instruits. Réagissez, ayez des connaissances industrielles, faites-vous votre place dans cette civilisation, et le blanc vous traitera en égal, en libre citoyen des États-Unis! » — Et les nègres d'applaudir, leurs yeux animés d'enthousiasme, comme s'ils voyaient déjà briller l'aurore de cette égalité.

Le jour en paraît loin. A la sortie du congrès, je les regarde se disperser dans la foule; avec leurs traits mobiles, leur physionomie expansive, ils semblent incapables de soutenir contre la forte énergie de l'Américain le *fight for place* auquel leurs pasteurs les encouragent; auprès de lui, ils ont l'air de grands enfants. Toutefois on aime à les voir : leurs mouvements souples, leurs faces luisantes, leur large sourire, font un heureux contraste avec les gestes d'acier et la gravité de l'Américain et mettent une note d'exotisme dans cette société déjà trop européenne.

II

29 septembre.

Quantité de visites. On rentre dans la vie civilisée. Peu à peu, d'ailleurs, cette première impression si pénible de ressemblance avec l'Europe s'atténue et ce monde, dont les dehors tranquilles surprennent au sortir de l'exubérance de Chicago et s'exagèrent par contraste au point de sembler conventionnels, apparaît bientôt sous un autre aspect, très différent du nôtre.

Nous causons. Les hommes ont ici plus de loisirs, on peut les entretenir sans scrupule, sans les voir obsédés d'une pensée d'affaires. En se balançant sur des fauteuils mobiles, dans ces salons confortables, ornés de tentures de soie aux teintes adoucies, de photographies, d'étagères, de potiches, de ces mille fantaisies d'Europe et d'Orient qui donnent à certains *parlors* américains un aspect de musée, pendant que les femmes parlent science ou philanthropie et que les jeunes filles flirtent avec les jeunes hommes, nous causons d'elles. Dans l'Ouest, en effet, où la civilisation s'organise, bien que les Américaines se fassent remarquer çà et là par leur énergie et leur indépendance, ce qui frappe surtout, c'est la nouveauté des scènes, la lutte contre les forces élémentaires, le caractère

de l'homme; mais ici, dans une nature plus voisine de l'Europe, un monde déjà ancien où la vie sociale a plus de développement, ce sont elles au contraire, leurs allures et leur rôle, qui forcent la curiosité. — Certes, pour beaucoup, ce n'est pas un des moindres désagréments d'un séjour en Amérique que cette diversité des sujets qui s'imposent et cette sorte d'envahissement des problème squi concernent la femme; mais en un pays neuf, où toutes les races se mêlent, toutes les questions s'agitent, la diversité est inévitable, et, quelque esprit d'opposition qu'on se sente contre l'émancipation des femmes, si persuadé qu'on soit que leur dignité est d'être inconnues, que leur place est au foyer et que de celles qui s'en écartent mieux vaut taire l'exemple, elles ont ici un rôle si important qu'on n'aurait qu'une idée incomplète de la société américaine si on ne leur accordait une certaine attention.

Voici trois jeunes femmes : l'une a fondé un club littéraire et étudie le bouddhisme; l'autre s'est donnée au relèvement de la race nègre; la troisième visite des prisons. — Dans ce groupe de jeunes filles qui flirtent, il en est une sortant de la High School, jolie, de famille riche, qui cherche un travail, une œuvre à laquelle elle puisse se dévouer. « A quoi bon? lui demande une Européenne souriant à ses dix-neuf ans et à son charme, bientôt sans doute vous serez mariée. » Le mot provoque une indi-

gnation générale : il paraît que nulle injure n'est plus offensante pour les Américaines que de supposer qu'elles pourraient songer au mariage avant d'avoir trouvé un gentleman qui leur plaise et demande leur main. — Celle-ci n'a qu'un désir, utiliser sa vie : *I want to do something in life*, dit-elle. Les autres flirtent-elles également sans arrière-pensée de mariage? Je ne sais, mais toutes ont des habitudes qui s'éloignent des nôtres : l'une va voyager en Europe, seule; l'autre est membre d'une Société athlétique et travaille à l'éducation des enfants abandonnés; celle-ci a passé les vacances dans les Catskill avec des amis, campant dans la montagne, dormant sous les étoiles; celle-là va partir dans quelques jours à Wellesley College, dans le Massachusetts, étudier le grec, le latin, l'économie politique; dans l'Ouest d'ailleurs, n'en ai-je pas vu quitter leurs familles, louer une maison dans un bas quartier et vivre avec les pauvres, sortir seules avec des jeunes hommes et les recevoir en tête-à-tête, présider des congrès, prononcer des discours sur le crime et ses causes, le suffrage universel et le régime des prisons, et agir en toutes choses avec une indépendance qu'en nos pays on tolérerait à peine à une femme mariée? A quelle conception se rattachent ces habitudes d'affranchissement dans la vie domestique et sociale? — A l'exception des libertés du flirt, dont ils ne parlent qu'avec réticences, jugeant

le caractère français trop frivole pour en apprécier le sérieux, les Américains qui, en général, sont fiers de la haute situation qu'occupe chez eux la femme, me l'expliquent volontiers et avec maints détails. On ne peut que résumer ici leurs conversations.

Aux États-Unis, la femme est considérée comme l'égale de l'homme au sens absolu du terme. Comment cette conception, si contraire aux idées de l'Europe, a-t-elle pu se former, ce n'est qu'après avoir parcouru l'Ouest et le Far-West qui, avec leurs caractères énergiques, leur demi-civilisation et leurs terres incultes, rappellent exactement l'ancien monde du settler, que l'on peut le comprendre. — Qu'on se représente, en effet, d'après eux, cette contrée sauvage qu'était l'Amérique d'autrefois, ce pays immense et presque inhabité où l'homme, vivant loin de tout pouvoir central, sentait grandir en lui l'amour de l'indépendance et de l'égalité où il inclinait déjà grâce à ses origines anglo-saxonnes; ce milieu primitif où la femme, énergique comme tous les êtres de sa race, intellectuellement émancipée par une religion individuelle, qui l'invitait comme l'homme au libre examen, isolée dans une log-house au milieu des sauvages, protectrice du foyer en l'absence du père ou du mari occupés à la guerre ou au défrichement des forêts, institutrice des enfants et souvent seule gardienne des traditions de goût impor-

tées de l'Europe, car elle seule en son existence sédentaire avait quelques loisirs pour les choses de l'esprit, et l'on concevra que les principes qui avaient réglé jusque-là les rapports sociaux de l'homme et de la femme et maintenu celle-ci en une condition inférieure ne pouvaient subsister. Développant en elle des qualités d'énergie et d'initiative qui, en Europe, s'étaient atrophiées faute d'emploi, faisant œuvre virile, la femme prit peu à peu dans la société nouvelle une place proportionnée à l'importance de son rôle, et aujourd'hui, partout, l'homme aux États-Unis voit en elle une égale. — C'est là un fait qu'il ne faut jamais perdre de vue lorsque l'on veut comprendre l'Américaine, car lui seul éclaire tout ce qui, pour l'étranger, est une énigme obscure dans sa situation sociale et domestique.

Comment la famille et le monde agissent-ils en effet avec le jeune homme? Ils respectent sa personnalité, ne s'immiscent point dans ses affaires, le laissent choisir à son gré ses amis, sa profession, la femme qu'il associera à son existence — La jeune fille, en vertu des idées égalitaires, jouit de la même liberté dans les limites où sa dignité n'en saurait être atteinte, limites larges en un pays où elle est sauvegardée par la loi, les mœurs et le respect de tous et qui, en beaucoup de milieux, sous l'influence d'une éducation virile, vont grandissant encore. Elle est donc indépendante, presque

autant qu'un jeune homme. Non seulement ses parents — qui, ne lui donnant pas de dot, n'ont pas à intervenir dans son mariage, comme ceux qui se dépouillent d'une part de leur fortune pour un gendre inconnu — la laissent libre dans le choix d'un mari, mais dans sa vie journalière, ses goûts et ses plaisirs. Elle a ses occupations de toutes sortes, ses sociétés, ses clubs, ses amis. Dans beaucoup de familles, rien ne s'oppose à ce qu'elle les reçoive en tête-à-tête et se fasse accompagner par eux aux bals, aux théâtres et aux parties de campagne, quelquefois en partageant les dépenses ou même en les payant entièrement. C'est à ces relations amicales, où entre naturellement quelque coquetterie, mais toujours innocente, que se réduit le flirt; un jeune homme qui s'en autoriserait pour sortir de la discrétion serait aussitôt éconduit et même, en certains cas, poursuivi par les lois. La dignité féminine y est si peu compromise qu'un Américain est fier d'obtenir la main d'une jeune fille à qui vingt gentlemen ont ainsi fait la cour et que celle-ci, les rencontrant plus tard dans le monde, aimera les présenter elle-même à son mari. — Épouse, la femme ne perd rien de son indépendance, car l'Américain est persuadé « qu'un des fondements les plus sûrs du bonheur domestique et d'une collaboration affectueuse est le respect mutuel de la personnalité et l'absence, ou du moins la répression continuelle, de toute velléité d'envahir ou de pénétrer

l'intimité du moi [1] ». Elle conserve ses amis, sa vie personnelle. Légalement, elle est libre ; affranchie de toutes les incapacités dont la femme mariée est frappée d'ordinaire ; elle peut vendre, hériter, gérer ses biens, disposer du produit de son travail, faire des opérations de bourse sans l'autorisation du mari, et, en plusieurs États, à la mort de l'époux, la tutelle des enfants lui revient de plein droit. Après comme avant le mariage, elle reste, ainsi que l'homme, un être indépendant.

Certains faits, il faut le reconnaître, ne semblent pas toujours justifier ces coutumes. Chez quelques jeunes filles, le goût du plaisir et du luxe se développe jusqu'à la passion, et, enivrées d'hommages et d'indépendance, plusieurs préfèrent aux devoirs du mariage les succès du flirt chers à la vanité. Mariées, il en est qui gardent le besoin du monde et de ses excitations, une individualité égoïste, une vie séparée de celle de leur mari ; enfin, dans ces projets d'union formés par les jeunes gens eux-mêmes et auxquels la famille donne plutôt son assentiment que son contrôle, il entre parfois moins d'amour réel que d'engouement juvénile et après quelques années, ou seulement quelques mois, certains mariages — moins d'ailleurs qu'on ne l'imagine en Europe, car si la loi facilite le divorce, les frais excessifs de la procédure en res-

1. *The Ideal American Lady and other Essais.* Siegvolk, Putnam's Sons, New York.

treignent le nombre — aboutissent à la mésintelligence et aux ruptures. Mais ce sont là des faits d'exception qui se produisent dans tous les pays, quelles qu'en soient les coutumes, et qui, aux yeux des Américains, n'infirment nullement la valeur du principe d'égalité. Beaucoup d'entre eux, à qui de longs séjours en Europe permettent des comparaisons de mœurs, m'assurent qu'il a en effet d'immenses avantages. — N'étant ni immobilisée en une sujétion irritante, ni contrainte jusqu'au jour du mariage, où sa personnalité surgira soudain avec les lacunes et les surprises des natures trop longtemps comprimées, pouvant voyager, travailler selon ses goûts, donner un libre cours à son énergie, la jeune fille américaine se développe sainement, sans que son imagination la ramène avec une persistance morbide à l'espoir du mariage, unique remède ailleurs au désœuvrement et à l'ennui des filles. Elle s'épanouit, jouit de sa jeunesse, est pleinement heureuse. Son indépendance lui autorisant les sorties et les occupations de toute nature, art, littérature, philanthropie, éducation des enfants, soin des malades et des pauvres, au lieu de traîner jusqu'au mariage une jeunesse inutile, elle peut se créer une vie active dont la société profite et, par sa présence habituelle dans les réunions du monde qui ajoute aux relations sociales un charme inconnu en Europe, préserver les jeunes hommes des entraînements de leur âge,

adoucir les mœurs et les épurer. — Ce n'est pas tout encore : libre, courtisée, vraiment reine et sachant que mariée il lui faudra abdiquer une part de son empire, car on recherche moins l'épouse que la jeune fille, pour que l'Américaine consente au mariage il faut, en général, que l'homme qui demande sa main lui inspire une réelle affection, et dans ces unions où la dot est inconnue, où le seul mobile est un attrait mutuel longuement éprouvé en ces tête-à-tête que l'usage autorise et où le masque des conventions tombe, n'y a-t-il pas plus d'apparences que les époux soient heureux qu'en ces mariages hâtifs où les fiancés se connaissent à peine, où l'homme épouse une dot et un intérieur, et où la femme, ayant moins égard au mari qu'à l'affranchissement du mariage, ne s'attache qu'à demi à l'époux que lui ont donné le hasard et la spéculation, et réserve à la maternité le meilleur de son amour? — Épousant le mari de son choix, l'Américaine ne le laisse pas supplanter dans son cœur par ses enfants, et bien qu'elle ne laisse jamais à une étrangère le soin de les nourrir et remplisse fidèlement ses devoirs envers eux, elle reste toujours épouse avant d'être mère; ayant goûté le monde lorsqu'elle était jeune fille, elle trouve naturel d'y renoncer en partie quand, maîtresse de maison, elle a plus de responsabilités, du moins s'en détache-t-elle plus aisément que les jeunes femmes qui ont toujours été sevrées et

n'ont recherché le mariage que pour en jouir; gardant son indépendance dans la vie conjugale, elle ne se laisse pas absorber dans les petitesses et les riens domestiques, sait protéger son individualité contre les routines du ménage, conserver au dehors une activité sociale, le plus souvent philanthropique, — activité nécessaire en un pays neuf et libre où l'on ne souffre pas que l'État accapare toutes les œuvres d'intérêt public et où l'homme ne peut suffire seul à toutes les tâches; — et ainsi le mariage, au lieu d'être l'annulation de la femme ou, comme quelques-uns l'ont défini en Europe, « un égoïsme à plusieurs », est l'union de deux personnalités qui se complètent mutuellement et collaborent à l'œuvre générale.

— Telle est la théorie américaine sur l'égalité de l'homme et de la femme dans la famille et la société. C'est dans l'Ouest surtout qu'on l'applique entièrement. Là, les jeunes filles ont une indépendance presque masculine; il y a quelques années, on y a même vu une femme, d'une haute intelligence d'ailleurs, Mrs Lucy Stone, attendre pour épouser son fiancé, M. Blackwell, de trouver un clergyman qui consentît à supprimer de la bénédiction nuptiale la formule liturgique sur l'obéissance de l'épouse, et refuser de porter le nom de son mari afin de protester contre cette « diminution » de la personnalité féminine. — Dans l'Est, les idées d'Europe et les traditions puritaines, encore

vivaces chez beaucoup de familles, tempèrent ce que ces théories égalitaires ont parfois d'excessif en leurs applications. Mais, modérées ou non, elles seront toujours inacceptables à l'homme de race latine. Bien que plusieurs contrées de l'Europe, la Suède, le Danemark, la Russie, l'Angleterre, lui aient donné depuis longtemps l'exemple d'un commencement d'émancipation féminine, il ne peut s'y accoutumer. En vain les Américains l'assurent qu'en leur pays de mœurs sévères et de femmes énergiques, l'émancipation n'a aucun des inconvénients qu'elle pourrait entraîner ailleurs, il demeure incrédule et ne peut approuver, car c'est cette énergie même, avec tout ce qu'elle implique de raison et d'expérience du monde, qui froisse l'idéal qu'il s'est fait de la femme. Il lui paraît que la jeune fille qui peut se passer de protecteur, qui n'est ni réservée, ni timide, ni ignorante de la vie, a perdu les plus aimables qualités de son sexe. — « Ce ne sont pas des femmes! » répond-il lorsqu'on tente de lui faire admirer cet être composite fait de grâce fine et d'énergie virile qu'est l'Américaine. Voulant à la jeune fille une candeur que pas même un hommage n'ait effleurée, ses libres sorties loin des surveillances maternelles l'inquiètent, ses flirts le scandalisent et ses amitiés masculines, toutes délicates qu'elles puissent être, troublent le rêve de pureté dont il l'enveloppe; reconnu maître de la famille, accoutumé à ce que l'épouse

ne puisse agir légalement ni disposer de son salaire sans l'autorisation maritale, jouissant pour sa conduite des immunités du Code et de l'opinion, la liberté de l'épouse américaine et l'égalité complète du mari et de la femme devant le monde et la loi le choquent directement dans ses privilèges et ses habitudes de pensée. Il ne saurait concevoir le mariage comme l'union de deux personnes indépendantes. Il lui paraît que l'individualité de l'épouse ne peut aboutir qu'à l'annulation du mari et volontiers il prodiguerait aux Américains les conseils de son expérience sur la nécessité de ramener la femme à une soumission d'où ils n'auraient point dû la laisser s'écarter. — Les Américains, de leur côté, ne sont pas moins étonnés de nos mœurs. La morale mondaine qui interdit le *flirt* avec une jeune fille et autorise à courtiser une femme mariée leur semble contradictoire : « Le *flirt* vous scandalise, me disait une Américaine, et vous l'approuvez quand il n'a plus le mariage pour excuse et pour but! » La garde vigilante dont nous entourons nos filles, leur paraît offensante autant pour la dignité féminine que pour l'honneur masculin; elle enlève, selon eux, un grand attrait aux relations sociales, et, en faisant envisager aux jeunes filles le mariage comme une entrée dans la vie, un commencement, alors que pour l'homme il est une fin, elle prépare pour l'avenir des motifs de dissensions funestes au bon-

heur domestique; enfin, l'usage de la dot qui, favorisant le mariage des jeunes filles riches et parfois sans attraits aux dépens des autres, s'oppose à la sélection naturelle, leur paraît être pour les familles et les races une cause fatale de dégénérescence.

Mais de part et d'autre les critiques sont vaines puisqu'il n'a point dépendu de la volonté des deux peuples d'avoir des mœurs différentes. Dans nos civilisations vieillies où les débouchés manquent, où l'énergie s'use, où l'obligation du service militaire retarde l'avancement, les fortunes sont lentes et les mariages tardifs; — de là la nécessité de doter les jeunes filles et de les entourer d'une étroite surveillance. De plus, chez nous, héritiers des Romains, d'une nation où la femme était toujours mineure, où la loi l'obligeait à passer de la tutelle du père à celle du mari qui la tenait « sous sa main », suivant la forte expression latine, non seulement la femme est si peu préparée à la liberté que l'indépendance américaine lui serait un péril, mais le sentiment de sa faiblesse est si enraciné au plus profond de l'instinct, qu'alors même nos mœurs rendraient son émancipation possible, on ne saurait s'y résigner complètement. L'Américain, au contraire, habitant une contrée jeune et opulente où la fortune est rapide, descendant d'une race où le respect des femmes était traditionnel, où celles-ci, naturellement fermes et maîtresses d'elles-mêmes, ont pu, au milieu des dangers de

la colonisation et des besoins d'une civilisation nouvelle où leur initiative était indispensable, se fortifier dans l'énergie et la liberté, peut épouser les jeunes filles sans dot et les laisser indépendantes. Obéissant à leur insu à la logique des origines et du milieu, Latins et Anglo-Saxons ont ainsi adopté sur les femmes des mœurs et des idées différentes : les uns, ce que Stuart Mill appelait avec exagération *the Subjection of Women*, les autres, leur émancipation. — Chacun des deux peuples a les conceptions qui lui conviennent le mieux. Il faut essayer de les comprendre, il serait puéril de les critiquer.

CHAPITRE IX

PHILADELPHIE

I

6 octobre.

On dit la ville jolie, aristocratique, et elle-même, comme une cité de l'Ouest, vante ses monuments, ses avenues et ses parcs. Je l'ai mal vue sans doute, car après une semaine il ne me reste qu'une impression de manufactures, de bâtiments d'affaires et d'interminables files de maisons d'ouvriers, petites et pareilles, pressées comme les cellules d'une ruche.

Au sortir de Washington élégamment assoupie dans ses verdures et son fonctionnarisme, cette grande ville avec ses 22 500 établissements industriels et ses 122 000 employées me paraît être la cité du travail. Les Américains se plaisent à m'y montrer l'émancipation des femmes dans l'ordre éco-

nomique, conséquence naturelle de leur égalité domestique et sociale.

Plusieurs visites. J'en note brièvement quelques-unes. — Au Drexel Institute. C'est une sorte d'école professionnelle aménagée avec un luxe de confort et d'espace que nous imaginerions difficilement en Europe. Elle a été fondée par un banquier de Philadelphie, J.-A. Drexel, afin d'assurer aux jeunes gens, aux jeunes filles surtout, une culture artistique ou industrielle suffisante pour subvenir à leurs besoins. J'y vois des jeunes filles étudier non seulement l'économie domestique et des métiers féminins, dans des cuisines qui semblent des laboratoires et des ateliers de modes, mais encore la lithographie, la peinture, la sculpture sur bois, la mécanique; j'en vois même deux qui, debout à de hauts pupitres à côté des jeunes hommes, dessinent des épures et relèvent des plans; ce sont de futures architectes, et l'Américaine qui me sert de cicerone me rappelle avec orgueil que c'est une jeune fille qui a construit le Women's Palace de Chicago et que, durant la maladie de l'ingénieur Robling, c'est sa femme qui a dirigé les travaux du pont de Brooklyn, à New York. — A Bryn Mawr College, aux environs de Philadelphie; on y enseigne, entre autres sciences, la biologie et l'économie sociale, l'exégèse et les langues sémitiques : c'est un établissement exclusivement féminin. Le *dean* ou doyen, qui veut bien m'ex-

poser quelques instants les avantages de l'émancipation des jeunes filles, est une femme, docteur en philosophie. — Au Bureau d'éducation; plusieurs femmes y sont employées. Pendant que nous causons, entre une jeune miss, vingt ans tout au plus, élégante, un air de distinction, avec un petit sac d'étoffe noire où l'on devine des papiers; familièrement, elle distribue des poignées de mains à l'inspecteur et à quelques gentlemen, puis, s'adressant au directeur d'une High School, lui annonce qu'elle ira chez lui le samedi suivant prendre *a lot of informations.* — « Très bien », répond le directeur ouvrant son portefeuille, « inscrivons : *Miss B... will be ravenous on Saturday* ». Elle rit sans embarras et, m'abordant, après quelques mots de présentation, me dit qu'elle voudrait causer de l'éducation française et me demande un rendez-vous à mon hôtel. C'est une jeune fille reporter. — Hier, à l'heure convenue, elle arrive au *parlor*, toujours élégante, s'installe dans un rocking, et, après avoir prévenu toute curiosité par quelques détails brefs sur ses occupations — un métier très agréable pour les jeunes filles, on ne les envoie que chez les personnes « honorables » et elles ne traitent que les questions féminines, modes, éducation, charité, — elle tire de son sac papiers et crayons et me fait subir pendant une heure un interrogatoire précis, écrivant rapidement, sans s'interrompre, avec çà et là, à certaines réponses, des exclamations de

surprise amusée et un joli air de commisération pour les jeunes Françaises qui ne peuvent sortir seules ni être reporters. En partant, elle me serre cordialement la main et promet de m'envoyer son article. — Au Woman's Hospital. Le directeur est une femme, le Docteur Anna F.... Une servante, toute blanche sous son bonnet et son tablier de mousseline, m'introduit dans un parloir très simple où j'attends la « doctoresse » qui achève une opération. Bientôt elle arrive et nous visitons l'hôpital, d'abord le collège de médecine qui y est annexé et où j'aperçois, au cours d'anatomie, une soixantaine de jeunes filles, l'air réservé et sérieux, qui se préparent au doctorat; puis les salles de dissection, les réfectoires, les appartements tranquilles où les incurables sommeillent dans leurs fauteuils, la *nursery* aux tables basses où les enfants prennent leur lunch, les chambres claires où les jeunes femmes endorment leurs bébés, tout cela, salles, galeries, ameublement, d'une simplicité extrême, relevée de cette propreté luisante qui est presque un luxe. Mais, ce qui me frappe plus encore que la bonne tenue de la maison, c'est son air de quiétude et la sympathie que Mrs F... témoigne à ses malades; pour tous, elle a une marque d'intérêt, un compliment aux mères sur leur nouveau-né, une caresse aux enfants, un conseil, un sourire; aussi, quand elle traverse les salles, tous les visages s'éclairent; il semble qu'une atmosphère

de paix se répande autour d'elle; sous la femme médecin il y a ici une sœur de charité....

Après quelques-unes de ces visites accompagnées de conversations, de documents et de ces statistiques dont la précision américaine est toujours prodigue, on mesure le progrès qu'a fait en ces dernières années l'émancipation de la femme aux États-Unis. — Quand Henriette Martineau visita l'Amérique, il y a soixante ans, elle constata que sept carrières seulement étaient ouvertes aux femmes; aujourd'hui, non seulement elles peuvent être médecins, reporters, architectes, mais encore chimistes, pharmaciens, comptables, secrétaires, ingénieurs, pasteurs, avocats, gardiennes de détenues, *matrons* ou surveillantes de police aux postes où l'on conduit les prisonnières, dans le Massachusetts, l'État de New York, l'Illinois et Rhode Island; professeurs de mathématiques, de philosophie, d'histoire, etc., dans les Universités de l'Ouest; juges de paix dans le Kansas, le Wyoming, le Missouri et la Colombia; notaires et greffiers dans l'Ohio et le Wisconsin, et procureurs généraux dans le Montana. — L'accès de ces carrières, me disent les Américaines, n'a pas été obtenu sans luttes; bien qu'acceptant l'égalité dans les relations sociales et domestiques, l'Américain, surtout dans les États de l'Est, partageait jadis sur les métiers féminins la plupart des idées européennes, entretenues d'ailleurs par l'immigration, et ne pou-

vait admettre l'émancipation de la femme dans l'ordre économique. Aussi, lorsque, il y a quelque cinquante ans, les Américaines réclamèrent le droit de pénétrer dans les carrières jusque-là réservées aux hommes, il leur fut répondu qu'elles y seraient déplacées. Vainement elles objectèrent, comme le fit plus tard Stuart Mill [1], qu'il appartenait à elles seules de savoir quelles professions convenaient à leur sexe et à leurs aptitudes et qu'on ne pourrait savoir ce dont elles étaient capables qu'après les avoir vues agir, les barrières ne s'ouvrirent pas et il fallut les forcer. La lutte fut pénible. Pour obtenir l'accès de la plupart des professions masculines, il fallait d'abord pénétrer dans les Universités, et celles-ci se fermaient avec obstination. Lorsque, en 1848 environ, une femme se présenta pour la première fois au cours de médecine de Harvard, on l'écarta ; deux ans plus tard, quelques membres de la Faculté votèrent en sa faveur « sous la réserve des statuts » ; n'ayant pu découvrir dans la Constitution aucun article qui s'opposât à sa demande, ils allaient l'accepter, mais, ayant admis en même temps deux ou trois élèves nègres, les étudiants se soulevèrent, protestant contre « ce mélange des sexes et des races, » et elle fut renvoyée. — Partout, à côté des établissements universitaires, les femmes furent obligées de fonder des

1. Cf. *The Subjection of Women.*

annexes, des écoles spéciales, parfois déconsidérées par l'opinion publique; à peine leur Collège de médecine était-il ouvert à Philadelphie, que la Société médicale de la ville lançait l'anathème « contre les médecins qui y professeraient, les femmes qui y prendraient leurs grades, et les personnes qui iraient les consulter ». — Mêmes luttes pour l'accès du barreau. Il y a une dizaine d'années, lorsque Mrs Kilgore demanda à exercer les fonctions d'homme de loi au tribunal de Philadelphie, bien que dès 1869 Mrs Arabella Mansfield eût déjà obtenu le droit de plaider dans l'Iowa, trois cours le lui refusèrent, et ce ne fut qu'après plusieurs appels qu'on fit droit à sa requête. Mais devant l'hostilité de l'opinion et les difficultés de toute nature, l'énergie des femmes américaines ne faiblit pas. Elles subirent les privations, la misère, les critiques, soutinrent vaillamment la lutte, et enfin l'emportèrent. Aujourd'hui on compte dans l'Union plus de 150 femmes avocats, et la loi fédérale du 15 février 1879 déclare que toute femme membre du barreau pendant trois ans à la Cour suprême d'un État ou d'un Territoire peut exercer devant la Cour suprême des États-Unis; en 1849 il n'y avait qu'une femme médecin : on en compte actuellement plus de 4 555, dont 70 sont médecins des hôpitaux ou chefs de clinique et 95 professeurs dans les Écoles de médecine; il y a une vingtaine d'années, les femmes n'étaient qu'en

petit nombre dans les fonctions masculines et libérales : maintenant il y a plus de 200 femmes pasteurs, et quelques-unes sont attachées comme aumôniers aux Cours législatives des différents États, 900 journalistes, 2800 femmes de lettres, 10000 peintres ou sculpteurs, 35000 musiciennes, 59000 planteurs ou ranchers, 93000 comptables, secrétaires, expéditionnaires, employées dans les administrations privées ou les offices du gouvernement, aux Contributions, au Trésor, etc., — à Washington seul, en 1891, sur 17000 fonctionnaires publics, il y avait plus de 6000 femmes, — 145000 chefs de commerce, enfin 252822 professeurs. Par contre, on les écarte des carrières pénibles qui exigent la force physique. Récemment, dans les montagnes Rocheuses, deux jeunes filles sans travail avaient revêtu des habits masculins pour s'enrôler dans une équipe de mineurs; après quelques semaines la fraude fut découverte et, malgré leurs supplications, on les renvoya. Le spectacle d'une femme occupée à de rudes besognes, travaillant la terre ou portant des fardeaux, est intolérable à l'Américain. Mais, sauf les métiers de manœuvre, la plupart des professions sont accessibles à la femme aux États-Unis, et le juge Thayer, exprimant à ce sujet l'opinion d'un grand nombre, disait déjà il y a quelques années en accordant à Mrs Kilgore le droit d'exercer les fonctions d'avocat : « Si cette chose que des philo-

sophes et des essayistes arriérés avaient coutume d'appeler la « sphère » de la femme existe encore, ce doit être une sphère d'un rayon infini et indéterminable.... Il ne serait pas judicieux de retourner la roue du temps et de prétendre de nos jours qu'on ne doit pas accorder à la femme le droit de suivre la vocation qui convient à ses goûts et à laquelle ses études l'ont préparée [1]. »

Quelques barrières toutefois lui résistent encore; les Universités de l'Est lui refusent des chaires; 23 États seulement l'autorisent à plaider, et dans plusieurs on ne lui permet ni de nommer les membres des comités scolaires, ni d'y être éligible; enfin, ses salaires sont généralement inférieurs à ceux de l'homme. Dans les Offices du gouvernement, à Washington, des femmes faisant exactement le même travail que les autres employés ne reçoivent que les deux tiers des salaires masculins; dans le Massachusetts, le traitement moyen d'un homme professeur s'élève à 590 francs par mois, et celui d'une femme à 240 [2]; il est vrai que sur 10965 professeurs il y a 9973 femmes et 992 hommes : la différence de traitement est due ici à la nécessité d'attirer l'Américain dans une carrière qu'il déserte d'ordinaire pour des métiers

1. Cité par F. Carey. *Women of the XXth Century. A prophecy from History. Princeton Review*, novembre 1884.

2. Plus exactement, 590 fr. 35 et 240 fr. 45. Dans les autres États, la différence est moins sensible. Cf. *the Report of the Commissioner of Education*, Washington, 1891-1892.

plus lucratifs; mais ailleurs l'inégalité des salaires s'explique par des raisons moins hautes; un sénateur à qui une lady demandait récemment pourquoi le Gouvernement payait moins le travail des femmes que celui des hommes, répondait: « Madame, si nous leur donnions les mêmes salaires, elles seraient bientôt exclues de tous les bureaux, car les électeurs assiègent les places de telle sorte que ce n'est qu'en alléguant une raison d'économie que nous pouvons conserver quelques femmes employées [1]. » — Quant aux droits de vote, quelques États les avaient autrefois accordés à la femme, mais ils les ont supprimés presque aussitôt, et bien que beaucoup pensent, avec les fondateurs de l'Université de Leland Stanford Junior, que « les droits d'un sexe, politiques ou sociaux, sont les mêmes que ceux de l'autre et que cette égalité doit être entièrement reconnue [2] », sauf le Kansas et le Wyoming, où la femme a le droit de suffrage municipal, aucun État ou Territoire ne lui reconnaît de droits politiques. — L'émancipation, on le voit, n'est pas encore entière et j'entends quelques Américaines, moins sensibles aux libertés acquises qu'à celles qui leur manquent encore, parler de « l'esclavage » où l'on maintient la femme....

1. *Factors in American Civilization*, p. 208. New York, 1893.
2. *The Leland Stanford Junior University*, Circulaires 1 et 2. Palo Alto.

II

Faut-il souhaiter que les inégalités dernières qui protègent les droits masculins contre les réclamations féminines disparaissent ou que, s'en tenant aux faits accomplis, on cherche au contraire à en restreindre la portée? Sur ce problème autour duquel nous aimons faire le silence, mais dont la solution nous importe autant qu'aux Américains eux-mêmes, car l'émancipation complète de la femme aux États-Unis aurait un contre-coup en Europe, les discussions sont vives. En ce pays de libre controverse, où tous s'intéressent aux problèmes sociaux, où nul ne craint de remettre les principes en question, les pamphlets, les articles, les discours sur les avantages et les dangers de l'émancipation des femmes se comptent par milliers. Il suffira sans doute d'en indiquer la substance et l'esprit.

Leur ton est différent de celui de l'Europe; soit que l'indépendance de la femme dans les relations sociales et domestiques les ait préparés à toutes les autres, soit que leur esthétique moins délicate ne souffre pas à la vue d'une jeune fille procureur ou greffier, soit plutôt qu'en dépit de ses travaux masculins celle-ci retienne toujours quelque grâce

et que sous l'architecte et l'avocate ils respectent toujours la femme, les Américains — sauf parfois dans les journaux comiques qui, obligés au badinage, feront allusion à « l'agréable surprise du mari quand il découvre qu'au lieu d'une épouse, il presse sur son cœur un avocat, un ingénieur ou une doctoresse » — s'abstiennent des plaisanteries faciles que le spectacle des femmes hommes de loi ou pasteurs provoquerait chez nous, et c'est en un langage sérieux et réservé qu'ils discutent le problème de l'émancipation.

— Accorder le droit de suffrage aux femmes, disent quelques-uns, ce serait jeter dans la vie conjugale un ferment de dicsorde, et les entraîner en des milieux vulgaires où leur dignité et leur santé peut-être se trouveraient compromises; de plus, le droit de nommer les représentants du pays, droit qui entraîne inévitablement l'éligibilité aux fonctions de l'État, n'appartient en principe qu'à ceux qui peuvent le défendre par les armes, créent la civilisation et y sont préparés par toute leur vie publique; le reconnaître aux femmes, qui pour la plupart ne sauraient en user, ce serait ajouter de nouveaux embarras à tous ceux que suscite déjà le suffrage universel et leur donner un privilège dangereux pour la société et pour elles-mêmes inutile. — D'autres, et ils sont nombreux, affirment au contraire qu'aussitôt que la femme, au lieu d'être réduite à discuter ses

opinions chez elle, pourra les émettre publiquement et les exprimer par un vote, toute dissension politique sera bannie du foyer; il leur paraît que la crainte d'exposer sa santé et sa grâce dans la rudesse des mœurs électorales, que sa présence adoucirait sans doute, est un scrupule illogique, alors qu'en bien des cas on ne la juge ni déplacée dans les hôpitaux, les prisons, les asiles où elle va coudoyer le vice et la misère, ni trop faible pour soutenir seule la lutte de l'existence. « D'ailleurs, ajoutent-ils, a-t-on jamais vu qu'une santé délicate entraînât pour l'homme la déchéance des droits politiques? — Quant au service militaire, il est si peu nécessaire à l'exercice de ces droits, que dans tous les pays, des milliers d'électeurs en sont dispensés et qu'en plusieurs, tels que la Grande-Bretagne où il n'est pas obligatoire, la plupart de ceux qui votent n'ont jamais été soldats. On ne doit pas oublier, du reste, que si les femmes ne sont pas appelées à exposer leur vie dans les batailles, elles le font en soignant les hommes blessés pour la patrie, et en donnant le jour à ceux qui la défendent. De même, si elles ne participent pas directement au progrès, ne construisent pas les chemins de fer et les villes, ce sont elles qui élèvent l'homme qui bâtit les cités : parce que celui-ci, ayant des muscles plus forts, peut soulever des pierres et laisser une marque tangible de son œuvre, est-il juste d'en conclure que lui seul édifie la civi-

lisation? La main la plus active reste ici invisible[1]. — On prétend que la majorité des femmes n'a nullement besoin des droits politiques et ne saurait les exercer. Qui le prouve? En tous les temps, depuis les Sémiramis jusqu'aux Élisabeth et aux Catherine de Russie, n'a-t-on pas vu les femmes aptes au Gouvernement? Et pour ne parler que des devoirs d'électeur, pourquoi ne sauraient-elles les remplir, alors qu'elles sont capables de tenir une école, un asile, une maison de commerce, et en quoi diriger un *home* et élever des enfants préparerait-il moins aux fonctions civiques que construire un chemin de fer ou vendre de la bougie sur un comptoir? D'ailleurs, si pour accorder le droit de suffrage aux hommes on avait attendu la certitude qu'ils en useraient tous avec discernement, jamais ils ne l'auraient obtenu. N'est-il pas étrange aussi, pour ne pas dire davantage, qu'on le refuse aux femmes américaines quand on l'a accordé aux nègres! Et comment affirmer qu'il serait inutile? Un instinct plus logique que nos raisonnements pousse les êtres à la recherche des moyens d'action nécessaires à leurs fins; lorsque, malgré les arguments qu'on leur oppose, on voit un grand nombre de femmes persister à réclamer des droits politiques, soutenir qu'ils leur sont indispensables, non

1. Voir le développement de ces arguments dans *The social and political Status of Women* et *The Economic Position of Women. Factors in American Civilization, op. cit.*

pour satisfaire à de vaines ambitions, mais pour lutter contre l'intempérance, mettre un terme aux corruptions administratives, améliorer le régime des prisons, s'occuper de l'éducation et des questions vitales qui influent sur la société tout entière et d'où dépendent leur avenir et celui de leurs filles, a-t-on vraiment le droit de leur répondre que la solution de ces problèmes ne les intéresse pas au même titre que l'homme et que leur collaboration serait inefficace? — Quoi qu'il en soit, parmi les Américaines distinguées il en est peu qui réclament les droits électoraux, et, malgré le nombre de ceux qui travaillent à les leur faire obtenir, il est probable que ce sont les Anglaises, dont les progrès sont à cet égard plus rapides, qui devanceront la femme américaine dans la voie de l'émancipation politique.

Sur le terrain de l'économie sociale, les discussions se renouvellent, moins ardentes peut-être, car la cause est presque gagnée, mais très vives encore. Beaucoup d'Américains soutiennent que l'intrusion des femmes dans les carrières de l'homme, et surtout dans les fonctions libérales, est un progrès funeste, nuisible à leur santé, car les travaux masculins exigent une activité physique et cérébrale au-dessus de leurs forces; nuisible à l'avenir de la famille, car, en admettant qu'après avoir exercé les fonctions d'homme de loi ou de chirurgien elles soient assez robustes pour supporter les

devoirs de la maternité, il y a peu d'apparences qu'une jeune fille médecin ou avocat, ayant dépensé dix ou quinze ans de sa vie à se créer une situation agréable et pécuniairement indépendante, consente aux sujétions du mariage et du *home*, et comme ce sont les mieux douées qui travailleront ainsi, il en résulte que les fonctions de la maternité seront laissées aux moins intelligentes et que les races dégénéreront[1]. — Supposons toutefois qu'une telle jeune fille se marie : ou elle conservera sa profession, ou elle y renoncera; dans le premier cas, c'est l'abandon du foyer: dans le second, n'est-il pas certain que les souvenirs, et peut-être le regret de ses occupations libérales, la détourneront des humbles occupations du ménage auxquelles rien jusqu'ici ne l'avait préparée! — Préjudiciable au bonheur domestique, cet empiètement de la femme sur les métiers masculins ne l'est pas moins aux intérêts sociaux, car, vivant à moins de frais, désireuse de s'insinuer dans toutes les carrières et de s'y faire agréer, acceptant des rétributions infimes, elle fait renvoyer les hommes,

1 « If the ablest women go into business or professional life, — and it is this class only who can win success there — it follows that the best women will not become the mothers of families; the maternal function will be left to a lower order of women. The best women will thus be prevented from transmitting their superior qualities to their offspring and the race will deteriorate. » Professor Merwin, *Discussion on the Economic Position of Women. Factors in American Civilization, op. cit.*

baisser les salaires, et crée ainsi au monde des travailleurs des dommages incalculables. L'intérêt général comme l'intérêt privé exigerait donc que, renonçant à des ambitions déplacées et des compétitions fâcheuses, la femme se contentât des métiers féminins.

Mais qu'est-ce qu'un métier « féminin »? demandent à leur tour les partisans de l'émancipation. Une occupation qui n'oblige point à quitter le foyer? En cet âge où le travail de la machine a presque entièrement remplacé celui des mains, il n'en existe aucune; nulle femme ne peut vivre chez elle du travail de ses doigts. Serait-ce un métier qui demande peu de force? En certains pays, on voit la femme occupée dans les mines et les champs, et ce sont les hommes qui ont le monopole des fonctions sédentaires dans les administrations et les bureaux. — Le partage des métiers en « féminins » et « masculins » fait, jusqu'ici par l'intérêt de l'homme, est purement arbitraire. En réalité, toute profession que la femme est capable d'exercer est une profession féminine; qu'on laisse son choix libre, et la concurrence suffira à l'écarter des emplois contraires à sa santé ou à ses aptitudes. — On craint, dit-on, que les femmes, lorsqu'elles pourront se créer une position indépendante, ne veuillent plus consentir au mariage; objection sans valeur et qui se retourne contre ceux qui l'avancent : « Soutenir que les femmes

refuseront de se marier lorsqu'elles auront une situation indépendante, c'est dire que le mariage est une condition haïssable et qu'il faut leur mettre le couteau de la misère à la gorge pour les obliger à l'accepter. *Ergo*, la race humaine ne peut se perpétuer sur la terre sans l'immolation d'un sexe entier. Question : ceci admis, combien de temps est-il désirable que la race humaine se perpétue? On ne pourrait le souhaiter, si la condition première de son existence était la nécessité dégradante de forcer la femme au mariage par la misère; mais cette opinion n'est partagée que par les hommes qui sentent qu'*eux* ne voudraient pas se marier s'ils étaient femmes, à moins d'y être forcés... Mais ces craintes sont chimériques : les femmes continueront à se marier aussi longtemps qu'elles trouveront des hommes dignes de leur confiance [1]. » — On dit encore que les professions masculines ne les prépareront pas à leur rôle domestique et épuiseront leur santé. Erreur profonde; ce qui compromet la santé des femmes, c'est la lutte contre les obstacles de toute nature qu'on leur suscite pour les écarter des travaux masculins, et non ces travaux mêmes : l'expérience a en effet établi que parmi les carrières de l'homme il en est beaucoup qui n'exigent aucun surmenage;

1. D'après M. Ellen E. Kenyon. *Discussion on the Economic Position of Women. Factors in American Civilization*, p. 218. New York. *Op. cit.*

un secrétaire, un receveur d'enregistrement, un employé de ministère, ont moins de fatigue qu'une ouvrière qui supporte tous les jours huit ou dix heures de travail dans un atelier de couture ou de modes, et l'on ne voit pas que le métier de fleuriste ou de brodeuse, métier essentiellement féminin, prépare mieux aux choses du ménage et à l'éducation des enfants que celui de médecin, de chimiste ou de professeur. La science des travaux domestiques n'est pas d'ailleurs si ardue qu'elle exige une longue culture, et toute femme qui a acquis dans l'exercice de sa profession des habitudes de labeur et d'endurance est plus apte qu'une autre à s'y accoutumer promptement; de plus, il lui est toujours loisible, grâce à son travail, d'apporter au budget commun un surcroît de ressources qui la dispenseront des besognes trop rudes. — « Savez-vous faire la cuisine? demandait ironiquement un Européen à une jeune Américaine docteur en mathématiques qui lui annonçait son mariage. — Non, répondit celle-ci, mais j'ai sur d'autres femmes l'avantage d'être assez accoutumée au travail pour l'apprendre facilement et de gagner assez d'argent pour avoir des serviteurs. »

L'émancipation de la femme dans l'ordre économique ne compromet pas plus les intérêts sociaux que ceux de la famille. Tout d'abord, il est vrai, son entrée dans les professions masculines provoque une baisse des salaires et le renvoi

d'un certain nombre de travailleurs; mais ce n'est là qu'un de ces dommages momentanés que toute réforme entraîne inévitablement avec soi, dommage réparable et compensé d'ailleurs par un profit plus grand. En effet, le travail dont la société dispose n'est pas, comme d'aucuns semblent le croire, en quantité invariable et fixée à jamais, de telle sorte que, de nouveaux ouvriers survenant, il n'y en ait plus pour tous. Il augmente, au contraire, d'une manière illimitée avec les besoins de la civilisation, et les hommes exclus de certains métiers par l'intrusion de la femme trouveront, dans la suite, des occupations nouvelles. — Il y a plus : en prenant la place des hommes dans les bibliothèques, les comptoirs, les bureaux, les ministères, la femme les renvoie peu à peu aux grandes entreprises, aux métiers pénibles, voire même périlleux, pour lesquels leur vigueur les désigne et où ils se développent au lieu de se féminiser dans des occupations sédentaires. Enfin, il est bon qu'un élément féminin s'introduise dans toutes les professions; douée d'une conscience plus scrupuleuse, apportant à l'exercice de ses fonctions un plus vif souci des détails, la femme en perçoit mieux les défauts, tolère moins les abus et est plus apte que l'homme à les corriger. En veut-on des exemples? Jadis, dans les prisons de Chicago, les directeurs avaient négligé les précautions nécessaires pour séparer complètement les enfants et les jeunes filles des

autres prisonniers : aussitôt entrées dans la police, les *matrons* firent cesser le scandale; au County Insane Asylum, dans l'Illinois, les gardes administraient de l'opium aux malades pour s'épargner les embarras de la surveillance : dès qu'une femme médecin, Miss Florence H..., y fut envoyée, les désordres prirent fin [1]; dans le Wyoming, à peine les droits politiques leur ont-ils été accordés, qu'elles ont fait fermer les *saloons* lieu de boisson et de corruptions électorales, observer les lois sur le jeu et l'ivresse et, en quelques semaines, obtenu la suppression d'excès que les hommes avaient été jusque-là impuissants à réprimer [2]. — Dans toutes les carrières où elle pénètre, la femme signale sa présence par d'utiles réformes, aussi partout est-elle indispensable : l'Église ne saurait se passer de la douceur de son ministère; le barreau, de son éloquence persuasive pour défendre les intérêts de son sexe opprimé; l'architecture, de ses conseils, car celle qui fait le *home* s'entend mieux que tout autre sinon à l'édifier, du moins à en régler la distribution intérieure; la mécanique, de son esprit ingénieux qui lui a fait inventer par milliers non seulement des objets utiles aux travaux domestiques, mais des perfectionnements dans les machines, les

1. Cf. Julian Ralph, *Our Great West*, ch. II, New York.
2. Voir le Rapport de M. John Kingman, conseiller à la Cour suprême des États-Unis.

wagons, les locomotives[1]; la médecine, de son concours dévoué pour soigner les femmes et les enfants; les lettres et les arts, de cette influence purifiante, de cet esprit moral qui se dégage des œuvres des Alcott, des Margaret Fuller, des Beecher-Stowe, des Frances Barnett, des Helen Jackson, des Elisabeth Phelph, qui toutes n'ont mis leur talent qu'au service des idées justes et nobles. Comme le disait un orateur au Congrès de Chicago, « la société tout entière a besoin de son esprit d'ardeur, de sa main habile, de sa vive intuition, de sa conscience plus délicate, de son infatigable dévouement, et empêcher ses énergies

1. De 1830 à 1860, 45 000 femmes ont pris des brevets d'invention; de 1860 à nos jours, le nombre des « inventrices » a encore augmenté. « Le trait le plus frappant, dit Miss Ellen Kenyon, est la variété des articles inventés par les femmes. Beaucoup se rapportent surtout aux choses féminines, aux enfants, aux affaires domestiques : — des chariots d'enfants, des agrafes de têtières, des berceaux de poupées, des rocking-chairs, des ustensiles de cuisine, des cages d'oiseaux, etc. Ces articles sont nombreux, mais nombreuses aussi sont les inventions propres à l'industrie masculine : une machine à scier les jantes des roues, une plieuse-coupeuse, une faucheuse, une étrille, même un haut fourneau et un nouveau modèle de vaisseau de guerre, un procédé pour monter les lentilles fluides, une lampe et un télescope sous-marins, une sonnerie d'incendie, un thermomètre, des axes sans puissance calorifique, des chauffeurs de sûreté pour wagons, des fumivores de locomotives, des propulseurs à hélice, des écrans à étincelles, des couchettes de wagons-lits, des rails de tramways, des sarcloirs, des pelles, des brouettes, des cages à poulets, des wagons, des attaches pour les balles de coton et des patins à roulettes. » *The Economic Position of Women. Factors in American Civilization, op. cit.*

de se manifester, ce n'est pas seulement la dépouiller de son droit, c'est priver le monde d'une activité bienfaisante et laisser perdre des dons divins ».

Quels que soient d'ailleurs les avis sur les avantages de son émancipation dans l'ordre économique, il faut bien reconnaître qu'elle est aujourd'hui nécessaire. Peut-être l'égalité des sexes dans le travail et leur libre concurrence ne sont-elles qu'une transition vers un régime supérieur, mais, en l'attendant, le nombre des femmes obligées de subvenir elles-mêmes à leurs besoins étant immense, — on en comptait, en 1890, 3 500 000 en Autriche-Hongrie, 3 750 000 en France, 4 000 000 en Angleterre, 5 500 000 en Allemagne, et aux États-Unis seuls 2 700 000 [1], chiffres qui augmentent tous les ans avec les difficultés croissantes de la vie civilisée — et, les carrières féminines étant encombrées depuis longtemps, ne pas ouvrir les autres, c'est condamner la femme à la misère et à ses tentations, abaisser le niveau moral de la famille et de la nation tout entière. Au point de vue domestique comme au point de vue social, il est donc indispensable que les professions masculines soient accessibles aux femmes.

C'est là l'opinion d'un grand nombre d'Américains, et des plus distingués, écrivains, pasteurs,

1. *The American Cultivator*. Cité dans *Factors in American Civilization*, p. 257, *op. cit.*

philosophes. Sans doute, la nécessité la fera prévaloir; les emplois encore interdits s'ouvriront à mesure que le besoin s'en fera sentir et que les femmes se montreront aptes à les exercer, et toutes ces discussions prendront fin. « Il est inutile de parler pour ou contre sur les lois sociales à l'égard du droit des femmes », prononçait déjà il y a une dizaine d'années le secrétaire Folger, en cassant la décision d'un tribunal qui interdisait à Mrs Miller le droit de diriger un vaisseau sur le Mississipi : « Mrs Miller désire gagner son pain comme capitaine de steamer; c'est une profession honnête, et *si elle est capable de la remplir, elle a le droit d'y entrer* ». Phrase caractéristique et que je souligne, car elle résume l'esprit que l'Américain apporte à la question « féministe ». Il n'ignore pas que l'émancipation complète dans l'ordre industriel et politique même est la conséquence logique du principe d'égalité, et, un principe admis, il ne recule jamais devant les conséquences, quelque désagréables qu'elles puissent être à ses sentiments; mais, d'un esprit pratique, ennemi des réformes soudaines conçues dans l'abstraction, il ne les accepte que peu à peu, dans la mesure où la logique des faits a contrôlé la sienne. Certes on peut ne point aimer les libertés où il aboutit; — il est même naturel qu'elles soient antipathiques, car le

1. *Princeton Review*, novembre 1884.

spectacle d'une femme pasteur ou magistrat blesse profondément nos idées et nos mœurs — mais, que l'émancipation soit un bien ou un mal, on ne saurait trop approuver la sagesse avec laquelle il prévient les dangers d'une évolution trop rapide en la retardant jusqu'à ce que les femmes prouvent qu'elles y sont préparées. Elisabeth Browning, raillant les tentatives puériles de la femme pour s'affranchir, avait dit : « Elle tient à prouver ce qu'elle peut faire avant de l'accomplir, à discourir des droits de la femme, de la mission de la femme et de la fonction de la femme jusqu'à ce que les hommes s'écrient : « La fonction de la femme est « évidemment de bavarder... » — Silence! ma sœur, ajoutait-elle. Pas un mot! En discourant, nous prouvons seulement que nous pouvons parler, et l'homme n'en a jamais douté. Ce dont il doute, c'est que nous puissions accomplir avec une grâce modeste le travail que nous n'avions point fait jusqu'ici. Fais-le, et l'Univers témoignera pour toi et dira : Celle qui a fait cette tâche était née pour la faire; accordez-lui en le droit, et qu'il en soit de même pour toutes les autres œuvres. Quiconque guérit la plaie, quoique deux fois femme, doit être appelé médecin[1]. » — Malgré le respect qu'il professe pour les femmes, ce n'est que lorsqu'elles ont suivi ces conseils, qu'au lieu de se borner à de

1. *Aurora Leigh.*

vains discours elles ont agi et se sont montrées capables d'entrer dans les carrières masculines, que l'Américain leur a accordé peu à peu le droit d'y pénétrer. Ce sont là des faits qu'on aimerait rappeler, et aux femmes d'Europe qui sont parfois tentées d'envier la situation des Américaines et de les imiter dans leur indépendance, et aux théoriciens complaisants qui voudraient leur accorder soudain toutes les libertés.

CHAPITRE X

BOSTON

I

8 octobre.

C'est la terre classique des États-Unis, la patrie des Poe, des Lowell et des Emerson; un coin d'études silencieuses et presque d'antiquité. La cité, vieille de plus de deux siècles, est étendue tranquille au bord de la rivière Charles et de la mer dont les nappes d'eau l'isolent et la pénètrent de leur calme, et mille restes d'autrefois, les Commons, le Fort-Warren, la maison de Franklin, les rues aux murs noircis qui se croisent tortueuses, la State-House avec son ancienne coupole d'or, la « Old South Church », hantée de souvenirs d'il y a cent ans, donnent au voyageur l'impression d'un autre âge. La population elle-même, moins mêlée de races étrangères et moins libre

d'allures que dans les autres villes américaines, est d'un air moins jeune et paraît avoir des pensées différentes; on ne rencontre que des visages creusés d'un pli intellectuel; des femmes, des jeunes filles portant sous les bras des livres, des journaux qu'elles parcourent en tramway, et le soir, à la Bibliothèque publique, on voit toujours les tables entourées de lecteurs. Boston ne vit que pour la science...

Au delà, c'est la Old Colony, une campagne paisible, des cottages aux verdures centenaires, des villages aux vieux noms anglais, Salem, Dudley, Oak Grave, Concord au cimetière moussu où reposent les colons du dix-septième siècle et, sous les ombrages du Sleepy Hollow, Alcott, Thoreau, Hawthorne, Emerson, les poètes et les philosophes qui vécurent en ces retraites et les animèrent de leurs méditations. Et à s'enfoncer en ces solitudes peu·plées de nobles souvenirs on a de plus en plus la sensation de pénétrer dans une Amérique qu'on ne soupçonnait pas, une Amérique pensive, tournée vers le passé, avec je ne sais quelle expression d'intellectualisme austère, comme si l'esprit des puritains qui, à peine débarqués sur ces rivages, y fondaient des écoles, « afin que les lumières de leurs pères ne s'éteignissent pas avec eux dans les tombeaux et que le Tentateur ne les induisît pas au péché d'ignorance », planait encore sur la Vieille Colonie avec le calme des anciens jours....

*
* *

27 octobre.

Le Massachusetts est un des États les moins étendus de l'Union, et l'on y compte 7336 écoles publiques; à Boston seul, il y en a 600, sans parler des écoles littéraires où l'on commente Shakespeare, Irving et Longfellow; des écoles privées et paroissiales, des instituts, des universités, des collèges. Tous ces établissements sont d'un accès facile ; les Principaux introduisent volontiers l'étranger dans les classes; les professeurs l'invitent à leur table avec les élèves, disant leur vie, leurs études, citant des documents, des chiffres, des détails. — J'en visite un grand nombre durant ces trois semaines, Primary et Grammar Schools, Kindergarten, Instituts, Écoles secondaires, l'Université de Harvard, les Collèges de Vassar, de Smith, de Wellesley; je les compare à ceux que j'ai vus dans l'Ouest, et même à Philadelphie, Washington et New York : tous me paraissent infiniment supérieurs. « *We set an exemple for the other States* », me disait hier un vieil inspecteur du Bureau d'éducation. Ce sont en effet des écoles modèles; c'est bien ici qu'il faut venir si l'on veut voir fonctionner le système d'éducation des Américains et en saisir l'esprit; et il est indispensable de le faire, car tout ce qu'on a pu observer de leurs

mœurs, de leur caractère et de l'émancipation des femmes, resterait en partie inintelligible si on ne savait comment on les élève et surtout comment on développe en eux cette énergie souveraine qui leur permet impunément toutes les indépendances.

II

Lorsqu'on cherche à dégager l'idée initiale de cette éducation qui frappe tout d'abord par son caractère de virilité, indiquer ce qui en fait la force et la différencie de l'éducation latine, un mot aussitôt s'impose : « Former des hommes », tel est, dit-on, son but ; mot commode assurément et tant de fois répété qu'il a pris pour beaucoup la valeur d'un axiome. Mais, à l'examen, il ne paraît que vague, trop imprécis du moins pour déterminer avec exactitude l'orientation de la pédagogie américaine. — Depuis les anciens, pour qui « former des hommes », c'était façonner des corps habiles aux exercices de la palestre et des esprits subtils experts en beaux discours, ou, comme les Romains, des êtres robustes, d'intelligence pratique et rompue aux affaires, jusqu'à certains peuples modernes qui n'entendent par là qu'encombrer la mémoire de toute la science accumulée par les siècles et réduire la volonté, la formule s'est prêtée

en effet à tant d'interprétations différentes! C'est que, bien qu'en théorie tous reconnaissent que « former des hommes » c'est développer les facultés en une correspondance harmonieuse, dans la pratique, chaque société, obéissant à des lois peut-être inéluctables, abaisse l'idéal à son niveau, et, adaptant le principe aux circonstances, tourne l'être tout entier vers l'intellectualisme ou la force physique, la contemplation ou l'action, l'acceptation passive ou l'énergie, selon les exigences de son propre milieu.

Or dans un monde tel que le monde américain, obligé à tous les labeurs d'une civilisation qui s'organise et envahi par un flot d'immigrants qui menacent d'effacer son caractère primitif, deux besoins s'imposent avec la force des nécessités vitales : il faut, d'une part, que ces fils d'étrangers sans attache avec leur patrie nouvelle soient transformés en Américains, liés de cœur aux États-Unis, et d'autre part qu'ils puissent collaborer à l'œuvre de la civilisation commençante, qu'ils soient préparés à toutes les formes de l'action : faire des citoyens et des hommes propres à la vie pratique, tel est donc le principe de l'éducation américaine.

Ce principe n'implique nullement, il importe de le remarquer, que l'éducation doive verser en un plat utilitarisme, bannir l'idéal, ne permettre à l'enfant que le savoir des faits. Pour cette race d'intelligence ouverte et ambitieuse qui s'installe

en un pays jeune avec l'expérience des peuples anciens et aspire non seulement à se maintenir au rang de la société européenne, mais encore à la surpasser; des hommes d'esprit étroit n'aspirant qu'au fini, capables seulement de besognes matérielles, défrichement de plaines, destruction de forêts, construction de villes et de chemins de fer, ne sauraient suffire. Il faut au monde américain des êtres plus complets [1]. « Ce dont nous avons besoin, écrivait J. Mac Alister, le directeur du Drexel Institut, ce ne sont ni d'athlètes, ni de prodiges intellectuels au corps faible et maladif, ni d'ascètes qui regardent avec un même dédain le développement harmonieux du corps et la culture de l'esprit; ce que ce grand monde vivant, remuant, où nous devons agir demande, ce sont des hommes au corps ferme, aux muscles et aux nerfs vigoureux, d'intelligence active, libres dans l'exercice de la volonté souveraine, des hommes capables de pensée, d'action et d'endurance au milieu des devoirs et des charges de la vie [1]. » — Culture physique, culture morale, culture intellectuelle, tout est donc impliqué dans le principe de l'éducation américaine et peut y rentrer largement, mais non en une mesure égale. Il est évident que ce qui doit importer ici, c'est moins la profondeur

1. *Physical Training in Education*, Discours à la Philadelphian Turngeineinde, octobre 1886.

et l'étendue des connaissances que l'aptitude à les acquérir rapidement et à les utiliser, moins la science elle-même que la droiture, les qualités civiques et morales, surtout l'énergie de la volonté, sans qui les plus beaux dons et le savoir lui-même resteraient inutiles. Qu'on étudie les œuvres des maîtres, qu'on assiste à des conférences de pédagogie, qu'on parcoure les rapports des inspecteurs, les comptes rendus scolaires, partout on trouvera ces principes exprimés sous mille formes : « La force du caractère prime celle de l'intelligence », dit Emerson, et ce philosophe, le plus transcendental cependant des idéalistes, tout imprégné d'Hegel et de bouddhisme hindou, et en apparence le plus dédaigneux de la réalité, ne cesse d'exalter au-dessus de toutes les vertus l'énergie, car, dit-il, « la vie n'est pas affaire d'intellectualisme ni de critique, mais d'action [1] ». — « Que le professeur n'oublie jamais, disent les circulaires, que chaque élève est un citoyen américain et que dans tous les enseignements, et en particulier dans celui de la géographie et de l'histoire, c'est la question du patriotisme qui doit dominer, afin d'inspirer à l'enfant une admiration presque sans bornes pour la grande nation qu'il doit appeler sienne [2]. » — « Nous prenons pour accordé, disait au congrès d'éducation

1. *Essays.* (*Experience.*)
2. *Fifty-sixth Annual Report of the Board of Education*, Massachusetts, Boston, 1893.

un inspecteur de l'Ohio, que la formation du caractère est le but suprême de l'école et par conséquent que la culture morale est son premier devoir, et nous pensons aussi que le développement de l'énergie droite est l'élément essentiel de la culture morale[1]. » — Ce que de tels principes entraînent dans la pratique, ce qu'ils mettent de différence entre l'éducation américaine et l'éducation latine, il est possible maintenant de le déterminer. Au lieu de se méfier de la volonté individuelle et de dompter l'esprit d'initiative, on les développe; au lieu d'envisager l'instruction comme chose ayant sa fin en soi, fin souvent tenue suspecte et qui s'oppose d'une manière aiguë à l'éducation, on la subordonne à la culture du caractère et on la confond si intimement avec elle, qu'il n'existe pas même de terme spécial pour la désigner; les divers comités dont les fonctions correspondent à celles de notre ministère de l'instruction publique sont appelés des « Bureaux d'éducation »; les comptes rendus scolaires, des « Educational Reports », et pour désigner une personne sans instruction on dit, non qu'elle est ignorante, mais *uneducated*; au lieu de dresser une barrière entre l'enfant et le monde, de faire de l'école et du collège un milieu factice fermé à la vie du dehors, qui n'y pénètre que clandestine et par

1. E. E. White of Columbus, *Religion in School*, Discours au Congrès international d'éducation, Chicago, 1893.

conséquent faussée, et de laisser à l'inexpérience des vingt ans le soin de former le jeune homme à la vie — au prix de quelles déceptions et souvent de quelles chutes, on le sait, — on pense ici que l'éducation tout entière doit être une préparation à l'existence. « Rappelez-vous, disait à ses professeurs le fondateur de l'Université de Leland Stanford Junior, exprimant à ce sujet l'opinion générale, que les jeunes gens que vous préparez aux grades universitaires ne doivent pas être seulement des savants, mais qu'ils doivent avoir avec une volonté ferme *the knowledge oflife*, la connaissance de la vie [1]. »

Mais, sans anticiper davantage sur les conséquences de ces principes, suivons l'enfant et le jeune homme à travers la famille, l'école et le collège.

III

Tout jeune et au foyer même, l'enfant américain est traité comme un être libre et responsable. Point de ces tendresses toujours alarmées, de ces surveillances étroites et presque jalouses qui préviennent l'esprit de décision et répriment comme une faute toute velléité d'initiative. Aimant eux-

1. *The Leland Stanford Junior University* (Circulars).

mêmes la liberté et persuadés qu'on ne saurait y être accoutumé trop tôt, ayant d'ailleurs trop d'occupations et d'individualisme pour absorber leur vie dans celle de l'enfant, les parents lui laissent de bonne heure toute l'indépendance compatible avec sa sécurité. Il va seul à l'école, traverse seul la ville en tramway ou en chemin de fer, choisit ses camarades, les invite et les voit librement. — Un Français marié à une Américaine, et qui ne peut s'accoutumer à ces mœurs, me racontait que ses enfants, dont l'aîné a treize ans à peine, allaient sans permission jouer à la campagne ou chez des amis du voisinage. « J'ai voulu m'y opposer, me disait-il, exiger qu'on demandât une autorisation, mais j'ai dû y renoncer : leur mère et sa famille jugeaient que c'était là une prétention tyrannique. » — Ce respect de la volonté de l'enfant est parfois si absolu qu'une étrangère souleva l'autre jour une vive indignation en conseillant à des amis d'obliger leur fille, âgée de sept ans, à je ne sais quel acte d'obéissance, et au besoin de l'y forcer. Le mot fit un scandale : aux yeux de beaucoup, le bien momentané obtenu par contrainte est nul en comparaison du mal irréparable d'une volonté brisée. Ce n'est pas que les parents ne se fassent obéir; mais aux ordres, aux commandements impératifs, la plupart substituent des avis, des conseils; si l'enfant se refuse à les suivre, il supporte les conséquences de son obstination.

Hier dans le train, malgré les observations de sa mère, un boy se penchait à la fenêtre; soudain un coup de vent emporte son chapeau; le voilà consterné, les larmes aux yeux. « Ne pleurez pas, Charley, dit sa mère avec calme : ce n'est qu'un dollar de moins dans votre bourse. » — C'est la méthode de punition par les « réactions naturelles » que voulaient Rousseau et Herbert Spencer, méthode souvent défectueuse, mais qui en de telles occurrences corrige plus sûrement qu'aucune autre. — Grâce à ces habitudes de *self-government* qui lui permettent un contact direct avec la vie et l'obligent à supporter les conséquences de ses actes, l'enfant américain acquiert très jeune une expérience des êtres et des choses qui, avec les sentiments que la famille lui inculque — l'horreur du mensonge, méprisé comme une faiblesse, le goût du travail, l'ambition non seulement d'avoir une position, ambition nécessaire dans une société démocratique où nul ne peut compter sur l'héritage paternel, mais encore d'y parvenir jeune, le respect des choses morales et religieuses, — façonne son caractère et le trempe fortement. Ainsi élevé et avant même d'avoir subi la salutaire influence de l'école et de l'éducation en commun, quoique très enfant, car rien n'a entravé son développement normal, le petit Américain a en lui quelque chose de sérieux et de ferme. J'observe Johnny, le fils d'un ami qui souvent vient causer avec moi; il a

huit ans : bien campé sur ses jarrets solides, les membres découplés, la figure ouverte, les yeux clairs qui regardent en face, il a dans toute sa personne un air de décision et de force; aux questions qu'on lui pose, il répond nettement, sans embarras; il me fait sur Paris et la France des questions exactes, s'enquérant de certains détails de notre vie avec une précision toute américaine; il est capable d'affaires, il sait prendre un billet à la station, enregistrer des bagages, régler un compte, vous guider dans la ville; par l'esprit de décision et l'intelligence pratique, c'est déjà un homme. — Or Johnny est un enfant ordinaire. Ils sont des millions comme lui aux États-Unis.

*
* *

L'enfant va à l'école, aux Primary et Grammar Schools, et celles-ci continuent l'action de la famille. Ici, en effet, l'éducation publique n'est pas tout entière aux mains de l'État; point de pouvoir central, d'administration lointaine qui lui impose sa volonté propre; le *General Board of Education* de Washington lui-même, où les divers courants pédagogiques des États-Unis aboutissent, n'a d'autre autorité qu'une influence morale. Chaque État, chaque ville, a ses bureaux d'éducation, ses comités scolaires; le simple citoyen, le père de famille, et

souvent les femmes même, participent à la nomination de leurs membres et y sont éligibles — liberté heureuse à beaucoup d'égards, car elle provoque les générosités communales [1], permet d'organiser les écoles d'après les besoins locaux, suscite entre elles pour l'aménagement, le confort, le progrès des études une émulation féconde et facilite la tâche du maître en fortifiant le respect. « Les élèves américains sont étranges, remarquait un Français, professeur dans une High School : ils semblent toujours placer leurs maîtres sur un piédestal. » — C'était trop dire, sans doute, mais, les parents pouvant concourir à la direction de l'enseignement public, et n'ayant point sujet d'entretenir contre lui cet esprit de suspicion et d'hostilité dont l'enfant s'autorise dans ses indisciplines, le maître cesse d'être regardé comme « l'ennemi », suivant le mot fameux et si français; son autorité est acceptée franchement. Œuvre de l'État et de la famille, l'école n'est que le foyer élargi et comme le prolongement de la vie domestique.

Voyez-la, en effet.

Quoique vaste, car elle doit contenir des centaines d'élèves, parfois un ou deux mille, elle n'a rien d'une caserne, et avec ses bâtiments d'architecture souvent un peu massive, mais toujours ori-

1. Chicago, par exemple, a dépensé en ces cinq dernières années plus de dix-sept millions de dollars pour ses Ecoles publiques.

ginale et variée — ici c'est un manoir, là une sorte de temple, ailleurs un palais de granit rose ou une maison rustique de briques et de pierres rouges, — elle a un aspect agréable; à l'intérieur, c'est une recherche de confort toute américaine; voici de larges escaliers, des halls ventilés et chauffés par d'ingénieux appareils, des classes où souvent chaque élève a sa table pour lui seul, avec un siège mobile s'élevant et s'abaissant à volonté; les murs sont revêtus de tableaux à hauteur de la main où il peut écrire et dessiner librement; la chaire est parfois ornée de fleurs. Rien qui rappelle la triste uniformité administrative, la vie en troupeau étroite et factice. Le régime de l'internat est inconnu; les enfants arrivent le matin à huit ou neuf heures, et vers trois heures, souvent plus tôt, ils rentrent dans leurs familles; filles et garçons travaillent généralement ensemble; presque toujours les professeurs sont des femmes [1] jeunes et souvent élégantes; à San Francisco, je les voyais faire la classe avec des tabliers de mousseline blanche et, au corsage, des touffes de chrysanthèmes et de roses. — Dans ces écoles où il vient étudier quelques heures par jour avec des fillettes comme ses sœurs, et sous la direction d'une jeune femme qui pourrait être sa mère, l'enfant peut se croire encore

1. Dans beaucoup d'États les professeurs femmes forment une majorité de 88 à 91 pour 100.

à son foyer; il n'y a pas de brusque opposition entre les deux milieux; l'atmosphère est la même, comme aussi les principes et le but. Enseignement, méthode, discipline, tout y semble calculé en effet pour développer la force du vouloir. — Peu de punitions; les pensums, les retenues, l'exclusion temporaire ou définitive, tous nos procédés de répression et même les peines corporelles, legs fâcheux de la pédagogie anglaise, ont été conservés en principe, mais on n'en use guère, car on pense que le châtiment affaiblit l'énergie plus qu'il ne la développe. Même sobriété dans l'emploi des récompenses, des moyens d'émulation ambitieuse par où l'on cherche d'ordinaire à exciter l'effort et tenir l'énergie en haleine : les notes sont peu fréquentes, les examens rares, les distributions de prix inconnues. En revanche, beaucoup de conseils, d'avertissements en particulier, un enseignement continuel, par le précepte et l'exemple, de l'empire sur soi-même; une interdiction absolue de cette discipline étroite et soupçonneuse qui, en supposant toujours le mal, le suggère; un respect de la dignité de l'enfant, une confiance en sa droiture, qui le grandit à ses propres yeux et fortifie en lui le sentiment de la responsabilité; enfin des méthodes d'instruction qui ne permettent pas de se reposer sur le maître et obligent chacun au travail personnel. Avec son esprit éminemment pratique, l'Américain a compris que pour développer

l'énergie, au lieu d'épargner l'effort et de recourir à des mobiles étrangers au vouloir — appât des récompenses ou crainte des punitions, — il fallait en appeler à la volonté seule.

Même règle dans l'enseignement moral; point de considérations abstraites sur le devoir, qui n'atteignent pas le caractère parce qu'elles ne s'adressent qu'à l'intelligence : mais, d'une part, une application constante à former chez l'enfant des habitudes d'ordre, de véracité, d'exactitude, de bonne camaraderie, de tenue soignée et correcte, qu'on juge très importante, moins sans doute pour elle-même que pour l'effort de volonté, la puissance de *self-control* qu'elle implique — on ne tolère pas qu'il arrive en classe avec des vêtements déchirés ou salis : aussi, jusque dans les écoles des quartiers les plus pauvres des grandes villes comme Chicago, Philadelphie, New York, est-on frappé de la bonne tenue des élèves et de leur air de dignité — et, d'autre part, à l'occasion d'une lecture, d'une leçon d'histoire, d'un incident de la vie journalière, des conseils pratiques; — comment on peut se rendre utile à ses parents; de l'emploi des soirées; des manières au dehors et dans les tramways; des dangers de la rue; — conseils efficaces, car ils sont mesurés à l'âge de l'enfant, appropriés à sa vie, animés de ces poésies et de ces contes aimables dont la littérature anglo-américaine, qui seule a vraiment des livres pour l'enfance, est si riche,

toujours liés au réel, vivifiés par les faits[1]. — Mêmes procédés encore dans l'enseignement du patriotisme. Pour inspirer à l'enfant l'amour des États-Unis, le pénétrer d'admiration pour leur gouvernement, leur fortune, leur grandeur, on les lui rend visibles et en quelque sorte palpables par l'histoire, qui peint leurs succès; le *Civil Government*, qui enseigne le libéralisme de leur Constitution; la statistique, qui les compare aux autres peuples et fait ressortir leur supériorité par des chiffres; la géographie, qui montre leurs vastes territoires, leurs mines, leurs forêts, leurs richesses matérielles; la biographie des grands hommes — les poètes Whittier, Longfellow, les inventeurs Franklin, Fulton, Whitney, Morse, Edison, les politiciens Washington, Jefferson, Lincoln, Grant, Garfield, — qui met en lumière les gloires américaines incarnées en des réalités vivantes; la poésie et la musique, qui, en des hymnes et des chœurs, personnifient les États-Unis et les exaltent. Par là, l'idée de patriotisme s'enfonce dans l'âme de l'enfant avec les sentiments américains et la transforme. « *No, I am not a Frenchman*, je ne suis pas Français », me répondait hier un garçon d'une dizaine d'années, Parisien d'origine, mais élevé à Boston; et il ajoutait fièrement, avec un pur accent

1. Voir notamment la série des *Appleton School readers*, par W. T. Harris, Rickoff et Bailey, American Book Company.

yankee : *I am an American!* — Un Canadien que cette puissance d'assimilation irrite quelque peu me disait : « Les États-Unis sont une ardente fournaise; quelque dur et résistant que soit le métal européen, à peine y est-il jeté qu'il fond et ne sort que coulé dans le moule yankee. » Si l'image est vraie de la société américaine, elle l'est encore plus de l'école; c'est là, dans cette atmosphère de patriotisme intense, que les sentiments des enfants étrangers se dissolvent et qu'ils sont façonnés en fidèles citoyens de la libre Amérique. — Ajoutons, pour marquer d'un dernier trait le caractère de l'école, qu'elle est chrétienne, souvent de fait, car, grâce à une interprétation quelque peu équivoque de l'article de la Constitution qui lui ordonne d'être *unsectarian*, on a conservé dans beaucoup de classes l'ancien usage de commencer les leçons par la prière, le chant d'une hymne, la lecture de la Bible, et toujours d'esprit, car là même où les efforts des catholiques et des libres penseurs, d'accord sur ce point pour des raisons différentes [1],

1. De tous les problèmes de la pédagogie américaine, il n'en est pas de plus controversé que celui des rapports de l'École et de l'Église. Pensant que le premier devoir de l'école est de former des hommes honnêtes et que sans religion il n'est point d'honnêteté véritable, les uns soutiennent que certaines pratiques — lecture de la Bible, chants, prières — doivent être maintenues dans la classe et que d'ailleurs elles ne violent nullement l'esprit de la loi qui, en ordonnant à l'école d'être *unsectarian*, a entendu lui imposer la neutralité, mais non l'irréligion. Lesautres, au

ont réussi à faire supprimer ces pratiques, par l'histoire, la littérature américaine chrétienne d'inspiration, les professeurs familiers avec l'Évangile, l'enseignement reste religieux et ce christianisme ambiant qui pénètre l'éducation et la vivifie, achève de faire de l'école un véritable milieu moral.

La culture physique y est plus négligée. On fait beaucoup de bruit autour d'elle aux États-Unis; on fonde çà et là de grands gymnases modèles, comme l'Institut Nill Posse à Boston, on discute savamment les différents systèmes, allemand, suédois, éclectique, les méthodes Sargent et Delsarte, mais, en réalité, dans la plupart des classes elle est à peu près nulle : quatre-vingt-trois villes seulement ont dans leurs écoles un enseignement régulier de la gymnastique avec des professeurs spéciaux; partout ailleurs on l'abandonne au hasard

contraire, affirment qu'il n'appartient qu'à la famille et à l'Église d'enseigner ces pratiques et que si jadis, au temps où le Protestantisme régnait seul aux États-Unis, il suffisait aux écoles de ne se rattacher à aucune Confession pour être *unsectarian*, prétendre qu'il en est de même aujourd'hui que l'Amérique est peuplée d'hommes de toutes les religions, c'est fausser le sens des mots. — De leur côté, les Catholiques qui paient, ainsi que tous les citoyens, une taxe scolaire pour l'entretien des écoles publiques, se plaignent, non sans raison, du maintien de pratiques religieuses dont l'esprit est contraire à leur foi et les oblige à envoyer leurs enfants dans des écoles privées. De là des conflits et même des procès. — Voir notamment le procès d'Edgerton où deux instituteurs, accusés par les Catholiques de lire tous les jours quelques versets de la Bible avant la leçon, furent traduits devant les tribunaux et tour à tour acquittés et condamnés.

de la capacité des maîtres qui, le plus souvent, se bornent à faire exécuter simultanément aux élèves quelques mouvements de *Callisthénie*; entre deux cours, les « partitions » ou parois mobiles qui séparent les salles glissent sur leurs rainures, une maîtresse frappe au piano une marche quelconque, les centaines d'enfants sans quitter leurs places remuent bras et jambes pendant trois ou quatre minutes, puis les « partitions » se referment et la leçon recommence : tels sont ces exercices callisthéniques, insignifiants malgré leur nom pompeux et dont la seule utilité est de faire diversion au travail de la classe.

Quant aux études, elles sont très sommaires et par les programmes aussi bien que la méthode et l'esprit, exclusivement pratiques. — Point de connaissances d'agrément ou de luxe : la lecture, l'écriture, le calcul, l'histoire et la géographie des États-Unis, la grammaire anglaise qui, dans ces classes où la majorité des élèves est d'origine étrangère, tient une place considérable, quelques notions d'hygiène, de dessin, de solfège, parfois encore de modelage et de travail manuel, bref les connaissances strictement indispensables. — Point de cours, mais des « récitations » ou séances d'interrogation qui obligent l'élève au travail personnel; point de vues élevées ni d'abstraction, mais un souci continu de la précision et du détail exact. Entrez dans la classe pendant la récitation de grammaire;

vous entendrez, en chaque partie du discours, des subdivisions minutieuses avec ordres et sous-ordres, vous verrez faire d'innombrables exercices de *spelling*, dictées d'une liste de quarante, cinquante, soixante mots difficiles, de *parsing* et de *diagraming*, analyses régulièrement disposées entre des lignes horizontales et perpendiculaires, véritables constructions géométriques; assistez aux leçons de lecture : vous entendrez le même paragraphe, le même mot, répété dix, quinze fois, jusqu'à ce que la prononciation ou l'intonation soient correctes, et des questions toutes précises : « Deux hommes voyageaient par la grand'route, lit l'élève, lorsque l'un d'eux aperçut tout à coup un sac d'argent dans l'herbe, sur le bord du chemin. » — « Combien y avait-il d'hommes? demande la maîtresse. Que faisaient-ils? Où voyageaient-ils? Où était le sac d'argent? » etc.

De la culture du goût, de la délicatesse, nulle préoccupation. De toutes les facultés intellectuelles, ce qu'on cherche à développer, c'est moins l'esprit de finesse que le jugement, l'aptitude aux idées générales que la puissance d'observation, le sens du réel. On en commence la culture dès le Kindergarten ou école maternelle; tout en faisant jouer les enfants avec des laines et des boules rouges, bleues, vertes, on les exerce à discerner les nuances, à juger des distances, des grandeurs : « Quelle est la longueur de ce ruban, de cette

ligne? » demande la maîtresse en déroulant un lacet ou en traçant une raie au tableau noir. — Un mètre! deux! un mètre et demi! — On mesure, et celui dont la réponse est le plus exacte est récompensé d'une approbation. Dans les Primary et Grammar Schools, on continue cette culture par un enseignement tout concret. Enseigne-t-on l'hygiène, non seulement on en apprend à l'enfant les règles pratiques, mais on exige de lui des observations précises, tangibles. « Chaque élève devra connaître la hauteur de sa taille, dit la circulaire du Bureau d'Éducation du Massachusetts, mesurez-la sur un tableau noir ou sur une porte, inscrivez la date et le poids en regard. Reprenez les mesures à des intervalles réguliers; engagez les élèves à comparer entre eux les progrès de leur croissance; faites de même en ce qui concerne le poids[1]. » — Donne-t-on une leçon de dessin : au lieu de faire reproduire à l'enfant une gravure, un plâtre, souvent on lui met sous les yeux des feuilles naturelles, des fruits fraîchement cueillis, le modèle réel, vivant. — Jamais on ne parle d'un animal, d'une plante, sans en tracer la figure au tableau. L'idée ne pénètre dans l'esprit de l'enfant américain que par l'image. Lui-même, lorsqu'il décrit un objet, essaie généralement d'en reproduire les formes;

1. *Fifty-sixth Annual Report of the Board of Education. Mass.*, 1893. *Op. cit.*, p. 166.

j'ai sous les yeux une centaine de copies d'élèves de huit à douze ans; presque toutes sont illustrées de gravures marginales qui rendent la pensée visible. Si la pédagogie européenne n'avait créé l'enseignement par les choses, les Américains l'auraient certainement inventé.

Et tout porte ici la marque de ce besoin de réalité et de l'esprit pratique. On ne se borne pas à apprendre à l'enfant à calculer, à écrire; on l'accoutume à exprimer sa pensée promptement, soit de vive voix, soit en de brèves compositions rédigées en vingt minutes et portant toujours sur des questions de fait; j'en relève quelques-unes au hasard, dans les cahiers de classe : « Lettre de recommandation pour un employé; — une promenade en tramway; — une pompe; — notre horloge; — un voyage de Poughkeepsie à New York par l'Hudson; — réponse à une invitation à dîner; — un reçu; — un billet à ordre; — réponse à une offre de travail lue dans le journal. » On l'exerce au calcul mental, mécanique : « Boys, disait un Principal en me faisant visiter une classe, combien font 6 fois 14? 8 fois 16? 15 fois 20? » et plus les réponses étaient rapides, plus il semblait satisfait. On fait de nombreux exercices, de ponctuation, d'alinéas, de *Capitalisation* ou emploi des majuscules; on attache une importance extrême au soin des copies et aux détails extérieurs, place de la date, largeur des marges, titre, signature, etc.

« L'élève, dit une circulaire, doit être si bien instruit de tous les détails de la composition matérielle, que l'imprimeur ou le correcteur n'aient qu'à reproduire son manuscrit sans avoir à corriger les majuscules, la ponctuation, l'orthographe, la construction des phrases, ou la disposition des paragraphes [1]. » — On veut qu'au sortir de l'école primaire, l'enfant soit non seulement habitué à observer et à réfléchir, mais capable de devenir copiste ou comptable, de rédiger des billets, des lettres d'affaires, bref qu'il puisse entrer directement dans la vie pratique.

Si, à quatorze ans, il ne s'engage pas, comme la plupart des Américains, dans quelque *business*, il va à la High School, école secondaire dont les diverses « courses » ou sections, scientifiques, littéraires, classiques, commerciales, préparent à l'Université ou aux écoles professionnelles. Alors commence pour lui la spécialisation; s'il vise à l'enseignement supérieur, il s'enferme dans la section classique, et là, en trois ou quatre années de culture exclusive, il greffe sur ses connaissances primaires assez de grec, de latin, de langues vivantes, d'histoire, de littérature et de mathématiques, pour traduire quelques pages d'Homère ou de Virgile, quelques lignes d'allemand ou de français, écrire une dissertation d'his-

1. *Annual Report of the Public Schools of Kansas City*, 1893.

toire ou de littérature anglo-américaine, résoudre des problèmes du cinquième livre d'Euclide et des équations du second degré avec une ou plusieurs inconnues, et après avoir subi un examen, ou en certains cas produit seulement un certificat d'études secondaires, il entre au Collège ou à l'Université.

*
* *

Chez nous les collèges et l'Université, ou plutôt les Facultés qui remplacent les Universités locales, sont des institutions d'État, créées, dirigées et subventionnées par le gouvernement. Il n'en est pas de même en Amérique et leur physionomie est si originale, si différente de celle que nous leur connaissons d'ordinaire que, bien qu'on l'ait déjà entrevue à l'institution de Leland Stanford Junior, quelques explications sont ici nécessaires pour la préciser.

Universités et collèges — termes à peu près synonymes au point de vue général où nous nous plaçons, car le collège, noyau de l'Université, en forme souvent une petite à lui seul, et l'Université est une corporation d'écoles ou de collèges — sont ici des fondations libres, dues à l'initiative privée, tels le collège d'Oberlin, fondé par le pasteur John Shipherd, l'Université d'Ann Arbor par Horace Mann, la John Hopkins University par M. Hopkins.

— Toutes ont un régime entièrement autonome. Ainsi l'Université de Harvard, qu'à beaucoup d'égards on peut prendre comme spécimen, car, fondée en 1636, elle est la plus ancienne des États-Unis et a servi de modèle aux autres, s'administre elle-même avec un président, chef des Facultés, qui exerce un contrôle général, et deux conseils dont il fait partie : le bureau des *Overseers*, comprenant trente membres nommés par les Maîtres ès arts, les dignitaires et les sociétaires de l'Alumni et renouvelable tous les ans par sixième, et la *Corporation*, comité inamovible composé de cinq *fellows* de Harvard College et du trésorier qui gère les biens de l'Université et fait toutes les opérations financières. — Universités et collèges ont chacun leur fortune propre, qui s'accroît par la générosité privée, à laquelle on ne craint pas de faire appel. « Notre chapelle déborde, écrit un collège en un rapport destiné au public; notre gymnase est trop étroit et une partie seulement des sept cents élèves peuvent y faire leurs exercices; pour la plupart des enseignements, et en particulier celui des sciences, nous manquons de matériel et d'espace. » Suit le chiffre des sommes qui manquent au collège : environ cinq millions de francs. Beaucoup même joignent à leurs programmes une formule de donation : « Je lègue au Collège de... la somme de... mille dollars pour être appliquée aux besoins

de ladite institution sous la direction des Curateurs. » Mais le plus souvent il n'est pas besoin de provoquer les libéralités : l'Américain est persuadé que le devoir de propager l'instruction appartient moins à l'État qu'aux particuliers, et ce principe est si généralement répandu que partout les donations abondent. Parcourez les collèges, feuilletez leurs catalogues, vous n'y verrez que noms de bienfaiteurs; ici ce sont les élèves d'une ancienne promotion qui ont fait aménager le laboratoire; là une Américaine, s'intéressant à l'éducation physique, qui a fait construire le gymnase; ailleurs un ancien ouvrier, enrichi dans les blés ou les huiles, qui dote le collège d'un musée et d'une bibliothèque. Spontanément et de leur vivant même, beaucoup de grands industriels donnent aux Universités une part de leur fortune, 50 000, 100 000 dollars, et parfois davantage; aussi quelques-unes ont-elles d'immenses richesses. Harvard peut dépenser environ 5 millions de francs par an, et l'année dernière ses recettes ont excédé ses frais de 500 000 francs [1]; elle distribue annuellement 445 000 francs en bourses et en prix pour les meilleurs travaux scientifiques et littéraires; elle s'est fait bâtir une école de méde-

1. Recettes de 1892 : 1 047 382,84 dollars; dépenses, 981 182,95. Excédent de recettes sur les dépenses, 98 027,50 dollars. (*Harvard University*, by Frank Bolles, Secretary of Harvard University, p. 98-99, Cambridge, 1893.)

cine de 1 200 000 francs, un *Memorial Hall*, galerie où sont les portraits de ses grands hommes, de 2 110 000, un museum de 3 000 000; elle a 60 bâtiments, 700 acres de terres et, bien que n'ayant jamais reçu de l'État que 1 800 000 francs, elle en possède aujourd'hui près de 40 millions.

Des institutions si opulentes ne peuvent s'installer à l'étroit dans les villes; pour satisfaire à leur importance, comme aussi à ce goût du plein air et de l'espace si fort chez l'Anglo-Saxon, il leur faut la campagne et les horizons libres. — Harvard est située à deux ou trois milles de Boston, dans le faubourg de Cambridge, tranquille au bord de la rivière Charles, en un cadre rustique. Son aspect est enchanteur, et si elle n'a pas l'antique beauté des vieux collèges anglais de Canterbury, de Winchester, et surtout d'Oxford avec ses collèges de Magdalen, d'Oriel et de Balliol aux portails gothiques, aux tours du moyen âge où les pierres noircies, les mousses séculaires ajoutent aux monuments le charme du passé, du moins avec ses cottages, ses perspectives ombreuses, ses halls de pierres et de briques rouges espacés dans les gazons et demi-voilés de lianes et de verdures grimpantes, elle a un attrait de fraîcheur et de tranquillité. C'est, dans cette vie américaine toujours agitée et fiévreuse, une sorte d'oasis ménagée au repos intelligent, à la pensée sereine. — Et avec le calme favorable à l'étude on y trouve réunis tous les élé-

ments de travail, les plus abondantes ressources intellectuelles; à proximité, c'est la ville avec ses musées, ses galeries d'art, son Atheneum, ses clubs littéraires et scientifiques; à l'Université même, ce sont des cours de toute espèce, des professeurs d'hébreu, de sanscrit, de philologie romane, d'archéologie, d'ethnologie, d'histoire politique; des musées de biologie, de paléontologie, de botanique, des collections de cristaux et de pierres précieuses, de médailles, de bas-reliefs et de statues antiques, des bibliothèques, des salles de lecture, des laboratoires, tous immenses et superbement aménagés; le Bolyston Hall a 250 tables pour les manipulations; le laboratoire de physique, long de 250 pieds, a une salle construite sans fer pour les expériences magnétiques, des tables de pierre et une tour avec des fondations spéciales pour les travaux qui exigent l'emploi d'instruments de précision; la bibliothèque, scientifiquement classée de manière à abréger les recherches, contient 300 000 brochures et 400 000 volumes. — Tout n'est pas donné cependant à la science; à côté des bibliothèques et des salles d'études, voici une chapelle, un théâtre, une galerie de fêtes et de concerts, des gymnases, des halls avec des appartements confortables; et à visiter ces collèges aux laboratoires entourés de parcs, aux classes enfouies dans les verdures avec des échappées de vue sur la campagne, aux chambres d'étudiants élégantes, ouvrant sur une

sitting-room qui, avec son secrétaire à tablette mince, souvent fermée, ses tapis, ses divans, ses rocking-chairs, ses mille riens luxueux, ressemble moins à un cabinet de travail qu'à un salon, on sent vivement que la culture intellectuelle n'est pas ici le but unique, on a l'impression d'une vie large faite pour développer l'être tout entier, fortifier le caractère et les habitudes d'indépendance.

Voyez en effet la vie de l'étudiant. Dès le premier jour, aussitôt qu'il a fait enregistrer son nom, choisi ses cours et réglé ses comptes avec le *Bursar* ou économe, il est libre. Nul ne lui demande compte de l'emploi de son temps; il peut entreprendre au dehors des travaux manuels — usage assez fréquent, car, bien que les collèges aient des fonds pour venir en aide aux élèves intelligents et pauvres et qu'ayant, dans une pensée démocratique, réduit au minimum le prix de leur pension, leur vie soit moins dispendieuse qu'en Angleterre [1] (à Harvard un élève économe ne dépense en moyenne que deux ou trois mille francs par an, quinze cents à Oberlin), l'étudiant américain n'a pas toujours l'argent nécessaire pour subvenir aux frais de ses études; il y pourvoit par des travaux de toutes sortes, se faisant répétiteur, copiste, sténographe, correspondant de journaux, entretenant des jardins, coupant

1. A Harrow, l'étudiant ne peut dépenser moins de 5000 fr. par an et à Oxford 8 000 fr.

du bois chez des particuliers; les collèges encouragent ces occupations, lui indiquent souvent eux-mêmes celles qu'il pourra trouver dans le voisinage et, en tout cas, lui laissent à cet égard comme à tous les autres une entière liberté. — Il étudie où il veut, à la bibliothèque ou au parc, dans sa *sitting-room* ou chez un camarade. Il reçoit des amis, accepte des invitations, sort et rentre quand il lui plaît, « à toute heure du jour et de la nuit, la porte n'étant jamais fermée [1] ». Il se loge à son gré, soit, selon la coutume anglaise et allemande, chez une famille du voisinage, soit, selon le *villa-system*, adopté surtout dans l'Ouest, en un cottage où il s'installe avec d'autres étudiants qui vivent en commun, réglant leurs dépenses eux-mêmes, soit enfin à l'Université où il loue un appartement qu'il meuble à sa guise et partage avec un ou deux camarades de son choix. Mais au collège comme en ville, son *home* lui appartient. « Il est maître et seigneur dans son chez lui; sa chambre est pour ainsi dire inviolable, sauf en quelques cas très rares, pour cause de tapage ou autre grave infraction au règlement ou plutôt au bon ordre, car il n'y a plus guère, au point de vue disciplinaire, qu'un fantôme de règlement, et l'expérience des dernières années autorise à dire que l'absence d'un code plus ou moins draconien de discipline est la meilleure dis-

1. *L'Université de Harvard*, par Jacquinot, p. 78.

cipline [1]. » Qu'on ne croie pas toutefois que l'étudiant soit ici, comme chez nous, affranchi de toute règle au sortir de l'école et de la famille et livré sans frein ni joug à ses dix-huit ans et à leurs tentations. L'Américain a trop l'amour de la liberté pour la compromettre dans la licence, trop l'expérience de l'énergie pour ignorer que l'absence de discipline use la volonté plus qu'elle ne la développe. Cette forte indépendance subit donc un contrôle; on permet à l'étudiant de choisir lui-même les cours qu'il suivra, mais il doit en soumettre la liste à l'approbation d'un maître de la Faculté; on le laisse travailler à sa guise; mais comme « le Collège ne désire pas la présence de paresseux et d'étourdis et n'offre le bienfait de son éducation qu'à ceux qui veulent se donner entièrement au travail [2] », s'il n'étudie pas, après l'avoir averti plusieurs fois et privé de quelques honneurs ou privilèges, on le renvoie; on lui permet de sortir, de recevoir des amis, de loger en ville, mais on l'oblige à ne prendre pension que chez une famille honorable, connue du Principal, et on ne lui tolère point la légèreté des mœurs. L'Université, qui, à son arrivée, exige de lui un certificat de *good moral character* délivré soit par le directeur de son école, soit par un clergyman ou une personne

1. *L'Université de Harvard*, par Jacquinot, p. 78.
2. *Catalogue of Oberlin College*, 1893, p. 14.

dont la bonne réputation est établie, et déclare hautement que « si un étudiant ne peut prouver que dans son école et sa famille on avait confiance en lui il est inutile qu'il se présente, et que tout essai pour introduire une personne d'une moralité douteuse mérite la plus forte condamnation [1] », montre une grande sévérité en tout ce qui regarde les mœurs; elle les fait surveiller par les *Proctors* ou procureurs, et toute infraction à l'ordre ou à la tenue morale du collège entraîne de vives réprimandes et parfois l'exclusion. Aussi le jeu, l'inconduite, l'ivresse, ce vice national des sociétés anglo-saxonnes, sont à l'Université des faits exceptionnels; beaucoup d'étudiants sont *teatotallers*, s'abstenant totalement de boissons alcooliques, et leurs mœurs sont généralement pures. Un Français qui vit parmi eux depuis vingt ans, et qui ne les aime pas, leur rendait devant moi cet hommage que, malgré leur air viril, ils conservaient très tard une sorte de candeur. — Qu'on ajoute à cette discipline morale l'influence du christianisme, dont le culte est généralement pratiqué alors même que, comme à Harvard, on en a supprimé le caractère obligatoire — la plupart des étudiants assistent tous les jours à la prière dans la Chapelle de l'Université et le dimanche à un ou deux services, soit au collège même, soit à leur

1. *Harvard University*, by Frank Bolles, *op. cit.*, p. 52.

propre Église — et l'action des professeurs, qui, vivant près des élèves dans cette petite ville que forme l'Université, entretiennent avec eux des relations familiales, et l'on comprendra qu'en un tel milieu le jeune homme puisse se développer sainement et faire, sans danger pour ses mœurs, l'apprentissage de la vie et de l'indépendance.

Cette liberté, cet individualisme, quoique contenus par une forte discipline, pourraient toutefois devenir excessifs s'ils n'étaient contrebalancés par d'autres tendances, l'esprit de corps et les instincts sociaux. Les collèges s'efforcent de les cultiver. Tous engagent l'étudiant à créer des associations nouvelles ou à entrer dans celles qui existent déjà, et souvent en grand nombre : à Harvard voici des sociétés d'un caractère pratique, la *Dining Association*, qui fournit les repas à onze cents élèves ou membres du personnel; le *Foxcroft Club*, qui pourvoit aux besoins des externes ; la *Cooperative Society* et la *Loan Furniture Association*, qui procurent des meubles, des vêtements, des livres ; — des sociétés pour la publication des journaux que publient les étudiants : la *Law-Review*, le *Harvard Monthly*, l'*Avocat*, le *Lampoon*, revue illustrée qui paraît toutes les quinzaines, et le *Daily Crimson* ; — des associations musicales, scientifiques, philanthropiques, littéraires, aux noms parfois étrangement fantaisistes, le Club du *Hasty Pudding*, la *Pieirian Sodality*, le *Camera Club*, le *Deutscher Verein*

la *Conférence française*, le *Club philosophique*, la *Harvard Branch du Y. M. C. A.* [1]; l'*Union*, où l'on discute les questions sociales et politiques d'un intérêt national — associations excellentes qui non seulement accoutument l'étudiant à l'art de la parole et de la discussion, mais développent en lui le sentiment de la solidarité, l'obligent à sortir de sa pensée personnelle et de son moi pour s'intéresser au monde. Celui-ci d'ailleurs, et par les prédicateurs qui prennent volontiers pour texte de leurs sermons des questions d'intérêt public, et par les professeurs qui, à l'exemple des maîtres anglais, vont répandre l'enseignement dans les villes voisines [2], et par les journaux, les revues étrangères, pénètre largement dans l'Université : qu'il le veuille ou non, l'étudiant est entouré et comme pénétré de la vie du dehors.

Pendant qu'en ce milieu libre et ouvert sur le monde, le jeune homme se prépare à l'existence pratique, ces années de plein air, à la campagne, loin des grandes villes et de leurs tentations malsaines, le fortifient. A la différence des écoles publiques, les collèges attachent d'ailleurs une haute importance aux exercices corporels. A l'arrivée de l'étudiant, et plusieurs fois pendant son

1. *Young Men Christian Association.*
2. En 1892, l'*University Extension* a donné 2 543 conférences. (Cf. *the Report of the Commissionner of Education*, Washington, 1891-92, tome II, p. 743.)

séjour, tous le font examiner par des médecins qui enregistrent sa force musculaire, sa hauteur, la largeur de sa taille et de sa poitrine, les comparent à un tableau anthropométrique dressé d'après les mesures de plusieurs centaines d'élèves, et s'ils constatent en lui quelques faiblesses ou des disproportions, ils lui prescrivent un régime et des exercices spéciaux; tous ont des gymnases, des terrains de courses. A Harvard, les quatre champs de jeux couvrent un espace de 44 acres; la *Weld Boat House* contient des bateaux pour 300 personnes; le *Hemenway Gymnasium* est organisé pour deux ou trois mille élèves, et le *Carey Athletic Building*, salle de 7 848 pieds carrés, est aménagé avec un bassin où l'eau circule autour d'un bateau fixe, pour s'exercer au canotage, et des galeries pour le polo, le cricket, le base-ball, sports qui passionnent d'autant plus les étudiants que tous les ans ils concourent avec les autres Collèges; leurs grands *matches* de foot-ball en automne, de gymnastique en hiver, de base-ball au printemps et de canotage en été sont de véritables fêtes; le public y assiste, les journaux en parlent, donnant les noms, les portraits des vainqueurs. — On prise ici la force physique et l'on veut que l'étudiant devienne, suivant un mot d'Emerson repris par Spencer, « un bon animal [1] ».

1. « In a good Lord, there must first be a good animal ». *Essays* (*Manners.*)

La culture intellectuelle, en ces journées remplies par le sport, la vie sociale et des travaux de toute espèce, n'occupe qu'un temps relativement restreint, six à huit heures au maximum ; l'étudiant de première année, le *freshman*, a seize heures de cours ou de « recitations » par semaine ; dans les trois années qui suivent, *sophomore*, *junior*, *senior*, il n'en a que douze. — La plupart des cours sont électifs ; à Harvard, des dix-huit « courses » exigés pour le baccalauréat ès arts, deux seulement sont obligatoires. — L'enseignement est très direct, vivant ; peu de « lectures » ou conférences où l'élève prend des notes, docile et passif, mais des commentaires à livre ouvert, des causeries, des débats. Le maître est moins une autorité dont on accepte la parole sans discussion, qu'un guide qui dirige le travail. — Au bout de trois ou quatre ans, l'étudiant reçoit, non à la suite d'un examen factice devant des juges étrangers, mais après une série d'épreuves subies au collège même, différant peu des revisions ordinaires, et où il est tenu compte du travail antérieur, le diplôme de bachelier ès arts. Les autres grades, maître ès arts, docteur, sont conférés également sans examen spécial ; pour les obtenir, il suffit en général d'avoir suivi pendant plusieurs années un certain nombre de cours et fait preuve de travail intelligent : on ne vise pas à former des esprits munis d'un grand nombre de connaissances, mais habitués à penser par eux-

mêmes et capables, suivant un mot cher à la pédagogie américaine, *of individual work*, de travail personnel. — Les Universités sont donc moins des établissements d'instruction au sens où nous l'entendons d'ordinaire, que des milieux intellectuels et moraux où le jeune homme, vers dix-huit ou vingt ans, vient passer quelques années pour faire l'apprentissage de l'indépendance, de la pensée, de la vie. Si l'on ne craignait d'employer un mot trop aristocratique pour cette société essentiellement républicaine, il faudrait, pour les caractériser, dire d'elles, comme des Universités anglaises, qu'elles font moins de savants que de « gentlemen ».

IV

Les jeunes filles font les mêmes études que les jeunes hommes. En général, on l'a vu, elles sont élevées avec eux dans les Primary et Grammar Schools jusqu'à douze ou quatorze ans; souvent même la coéducation se prolonge au delà : dans les écoles secondaires et les collèges il n'est pas rare de voir des jeunes filles de dix-huit à vingt ans suivre les mêmes cours que les hommes, travailler dans les mêmes classes et les traiter en camarades. — Les conditions particulières de la formation de l'École, qui ne fut tout d'abord qu'une étroite

loghouse de settler où les fils et les filles des pionniers étaient instruits en commun, explique l'origine de ce système si peu répandu en Europe et si contraire à nos principes, et la sévère liberté des mœurs américaines en autorise en partie le maintien. Dans les villes de l'Est toutefois, il rencontre encore de vives objections, et beaucoup d'Américains, sans parler de ceux qui ne peuvent admettre que la femme reçoive la même culture que l'homme, le désapprouvent fortement. Selon eux, la coéducation primitivement imposée par les circonstances n'a plus de raison d'être, et si dans les classes de village où l'instruction était rudimentaire et la conduite des enfants sauvegardée par les rapports de parenté ou de voisinage de leurs familles, elle n'avait jadis aucun inconvénient, aujourd'hui, transportée dans tous les ordres de l'enseignement, la promiscuité des grandes villes et les nouvelles conditions de la vie moderne, elle devient dangereuse. — Reprenant le réquisitoire du docteur E. Clarke, exposé en un livre qui eut autrefois un grand retentissement [1], ils accusent l'enseignement mixte, non seulement de ruiner la santé des jeunes filles, qui, moins robustes que les garçons et ambitieuses, voulant les égaler et les dépasser même, s'épuisent en des rivalités morbides, mais encore de nuire au développement intellectuel des élèves qui, n'ayant pas

1. *Sex in Education*, Boston.

la même nature, souffrent d'être dirigés de la même manière, en particulier le jeune homme, dont l'esprit moins propre à l'assimilation, moins souple tout d'abord que celui des jeunes filles, ne peut les suivre et se décourage, et, plus tard, les surpassant en profondeur et en force, est ralenti dans ses progrès par leur infériorité. « Les garçons doivent travailler en garçons et les filles en filles, disent-ils avec Clarke; Mary peut posséder Virgile ou Euclide aussi bien que Georges, mais tous deux seraient amoindris et ne pourraient atteindre leur développement normal s'ils étaient condamnés aux mêmes méthodes [1]. » — De plus, ajoutent-ils, sans prétendre, avec certains adversaires de la coéducation, qu'elle est une école de laisser-aller et de *flirt*, il faut bien reconnaître ce qu'elle a d'inquiétant et pour les manières des jeunes filles, qui au contact de garçons perdent leur grâce et se masculinisent, et pour la délicatesse et la fraîcheur de l'âme, car en ces relations quotidiennes entre jeunes gens, comment les préserver du romanesque, de ces attachements prématurés qui, pour être innocents, n'en créent pas moins des préoccupations troublantes funestes aux études comme à l'hygiène morale?

Ces objections paraissent judicieuses : cependant, en aucune des écoles mixtes que j'ai visitées, une

1. *Sex in Education, op. cit.*

douzaine environ, il ne m'a semblé que le travail, la santé ou la tenue souffrissent de l'éducation en commun ; la discipline même m'a paru supérieure à celle des autres écoles, et, bien que j'y aie apporté, comme la plupart des Européens, un esprit prévenu en faveur des critiques, je n'ai rien découvert qui les justifiât. La majorité des professeurs les jugent d'ailleurs sans fondement. « On pourrait, me disaient-ils, les retourner en partie contre les écoles « séparées », car, leurs programmes ne différant pas de ceux de l'école mixte, le surmenage y est le même — et peut-être plus intense, les compétitions étant d'autant plus âpres que les esprits, grâce à une séparation factice, sont moins sûrement équilibrés. Quant à la prétention de faire travailler les garçons « en garçons » et les filles « en filles », c'est une chimère. De même que, suivant un mot célèbre, « il n'y a pas de chemin royal en mathématiques », pour apprendre le latin, le grec et l'algèbre, il n'est pas de méthodes « féminine » ou « masculine ». L'esprit n'a pas de sexe. — Admettons toutefois qu'il existe entre l'intelligence de l'homme et celle de la femme des différences radicales; loin d'en tirer un argument en faveur de l'éducation séparée, il faudrait bien plutôt conclure à la nécessité de la coéducation, car plus ils diffèrent l'un de l'autre, plus il leur est utile d'être élevés en commun pour se perfectionner mutuellement, acquérir certaines qualités qu'ils n'auront jamais si chacun reste

fermé en sa propre nature. — Restent les dangers moraux. M. Harris, l'éminent secrétaire du Bureau d'éducation de Washington, qui veut bien les discuter avec moi, et dont l'expérience fait autorité, m'assure que, jamais au cours de ses nombreuses inspections dans les écoles mixtes de Saint-Louis, il n'en a eu d'exemple, et qu'il a toujours remarqué, au contraire, que non seulement la coéducation augmentait la réserve et la dignité de la jeune fille, affinait les manières et les sentiments du jeune homme et fortifiait en lui le respect de la femme, mais qu'en permettant aux jeunes gens de se fréquenter, en leur apprenant à se connaître, elle les tenait en garde contre le romanesque et était un meilleur préservatif contre les attachements irréfléchis qu'une éducation séparée. « Mes observations, écrivait-il à ce sujet, en un de ses rapports, m'ont conduit à ratifier le principe de J.-P. Richter. Pour assurer la modestie, je conseillerai d'élever les jeunes gens des deux sexes ensemble, car deux garçons préserveront l'innocence de douze jeunes filles, et deux jeunes filles de douze garçons au milieu des coups d'œil, des plaisanteries, des mots déplacés, simplement par ce sens instinctif qui est le précurseur de la modestie naturelle; mais je ne garantirai rien dans une école où il n'y a que des filles, encore moins dans une école où il n'y a que des garçons. — J'ai remarqué, ajoutait-il, que l'atmosphère des écoles mixtes était pour ainsi dire

« désexualisée » tandis que les écoles séparées semblent avoir une tendance à développer la *sexual tension*. De plus, quelle que soit la tendance au manque de réserve qui puisse se manifester, elle est beaucoup plus aisément réprimée dans les écoles mixtes en raison de la vigilante observation des enfants d'un sexe par ceux de l'autre, observation qui rend les intrigues plus difficiles à tenir secrètes; les frères protégeant les sœurs, les parents et les autres connaissances intimes de l'élève fréquentant la même école, le garçon prenant part aux conversations des filles et les filles à celles des garçons, chaque acte est examiné à deux points de vue, et, les barrières tombant dans le cercle de la famille, les parents ne peuvent manquer d'avoir sur la conduite de leurs enfants un compte rendu plus fidèle que lorsqu'ils vont séparément à des écoles différentes. Enfin, le fait que la principale association entre les jeunes gens des deux sexes a lieu, dans les écoles mixtes, sous les yeux du maître et durant la leçon, où le contact est purement intellectuel et où la manifestation de la pure « féminité » — douceur et sentimentalisme — ferait perdre à la jeune fille son rang d'élève, et où la pure « masculinité » — rudesse et obstination — serait un spectacle peu attrayant, conduit à penser que la tendance de la coéducation est d'élever l'admiration des charmes extérieurs de la personne à ses attraits intellectuels et aux qualités qui sont le fond de

son caractère [1] ». — Ajoutons qu'aux yeux des Américains la coéducation a encore le mérite d'être conforme aux traditions des États-Unis, à la méthode de la nature et de la société, où l'on ne voit pas de séparation factice entre les êtres, et de contribuer à l'union de la vie domestique, où la principale cause de mésintelligence est d'ordinaire la différence de goûts et d'opinions que creuse entre les deux époux une éducation séparée. Par là s'explique, en dépit de quelques oppositions, son progrès continu : elle a conquis l'Ouest et gagne l'Est lui-même. D'après les dernières statistiques, les deux tiers des écoles privées l'ont admise en leurs cours; sur 628 villes, 586 la pratiquent dans les écoles publiques, et depuis qu'Oberlin College en a donné l'exemple, bien que certaines institutions, comme l'Université de Harvard et le Collège Columbia à New York, lui résistent et maintiennent pour les femmes une annexe spéciale [2], elle se répand dans l'enseignement supérieur : sur 415 Universités ou collèges, 256 ont adopté l'enseignement mixte.

1. *XIXth Annual Report of the Board of Directors of the Saint Louis Public Schools*, 1873. — Cf. *Coeducation of the sexes in tho United States. Report of the Commissioner of Education*, Washington, 1891-92, p. 782-862.

2. A Harvard, le *Radcliffe College*, et, à New York, *Barnard College*.

*
* *

Que les écoles d'ailleurs soient « séparées » ou non, l'éducation des jeunes filles est la même que celle des jeunes hommes. Non seulement dans la plupart des familles on leur donne, comme nous l'avons vu, les mêmes principes, les mêmes habitudes de *self-government* et d'indépendance, à peine tempérées çà et là par un reste de puritanisme ou de traditions européennes, mais dans leurs classes elles suivent les mêmes programmes, elles ont les mêmes cours de géométrie, d'algèbre, de grec, de latin, et font souvent les mêmes travaux manuels; si à la *Workingman's School* de New York on m'a fait voir des ouvrages d'aiguille, ourlets, coutures, boutonnières, exécutés par des garçons, en revanche, dans nombre d'écoles de filles on m'a montré des travaux de menuiserie, caisses, tablettes, bois découpés ou sculptés, faits par les élèves, et à la Clark County Normal School, dans l'Illinois, j'ai vu les étudiantes, debout à l'établi, sciant des planches et maniant le rabot. — Quant aux collèges féminins, Bryn-Mawr, par exemple, fondé par le docteur Taylor aux environs de Philadelphie; Smith, par Miss Sophia Smith dans la tranquille cité de Northampton; Vassar, par Matthew Vassar, près de Poughkeepsie, non loin de l'Hudson; Wellesley, par M. et Mme Durand dans un village près de

Boston au bord du lac Waban, dans un nid de verdures, ils sont pour la plupart dirigés par des hommes et ne diffèrent en rien des collèges de garçons. — Voici, comme chez eux, un pavillon central aux formes de château, grandioses ou simplement gracieuses, entouré de halls et de cottages que séparent des gazons; des laboratoires de chimie, de biologie, d'histoire naturelle, des galeries de tableaux et de statues, des appartements ouvrant sur un salon, la *sitting-room*, que l'étudiante orne à son goût de tentures et de fleurs, de vastes gymnases, de riches bibliothèques, des salles de lecture aux longues tables chargées de journaux d'Amérique et de revues d'Europe; — tels la *Library* de Bryn-Mawr, qui reçoit 172 revues scientifiques, littéraires et philosophiques, en langues anglaise, italienne et suédoise; la Bibliothèque de Wellesley, qui contient 42 000 volumes, sans parler de plusieurs milliers de brochures et de manuscrits; l'*Alumnæ Gymnasium* de Vassar, large de 45 pieds et long de 100, qui est aménagé avec des agrès de tout genre, échelles, barres parallèles, poids suspendus, cloches sourdes, massues indiennes, appareils pour développer la poitrine, « corriger les défauts physiques héréditaires et développer les muscles avec le moins de dépense possible des forces nerveuses [1] ». — Les occupations des jeunes

1. *Twenty-eighth Annual Catalogue of Vassar College*, 1892-1893.

filles sont les mêmes que celles des *students*; en général, cependant, on les oblige à donner trente ou quarante-cinq minutes par jour à des travaux domestiques, service des ascenseurs, des ventilateurs, du réfectoire, etc., — encore cette mesure, imposée sans doute par la rareté des servantes, et que quelques-uns jugent utile à la formation du caractère [1], n'est-elle pas toujours approuvée. « En prélevant tous les jours une demi-heure sur les loisirs des étudiantes, et cela pour des besognes qui les fatiguent et qui, comme la plupart des travaux qu'on peut faire au collège, ne les préparent nullement à leur rôle de maîtresses de maison, me disait une Lady Principal, nous violons notre règle première qui commande de donner aux jeunes filles les mêmes *chances* de développement qu'aux jeunes hommes. » — Mais, ce détail excepté, le régime est le même, comme les habitudes d'indépendance. A Vassar, c'est un comité d'élèves qui maintient le règlement sur « l'assistance à la chapelle, les récréations, l'heure des repas et les autres questions d'où dépend le confort de la vie du collège [2] ». Quand une observation est nécessaire, la

1. « The influence of thisservice, rendered heartily, is invaluable in producing during the years of mental training habits of accuracy, self-reliance, unselfishness, and genuine sympathy with all workers. » *Calendar of Wellesley College*, 1892-1893, p. 69.

2. *Twenty-eighth Catalogue of Vassar College*, 1892-1893, p. 75.

Lady Principal se borne à prévenir le comité, et ce sont les étudiantes elles-mêmes qui se chargent de rétablir l'ordre. — Elles logent où elles veulent, au collège ou en ville, peuvent faire des travaux manuels, sortir librement; à Poughkeepsie, j'en voyais, entre deux cours, partir à bicyclette dans la campagne; quelques-unes travaillent au dehors, font des ménages, servent les professeurs, afin de gagner quelques dollars par mois pour payer leur pension, et ce mélange d'étude et de plaisir, de rusticité et d'élégance, de religion et d'athlétisme qui surprend dans les Collèges de garçons, on le retrouve chez elles, avec quelque chose de plus vif encore, sans doute par opposition avec la réserve que l'Américaine garde jusqu'en sa liberté, comme aussi par divergence avec nos principes européens sur la vie uniforme qui convient à la femme. — C'est surtout à Wellesley que le contraste m'a paru frappant. Lorsque, après une longue traversée de campagnes, parmi les cottages et les verdures, j'arrivai au *College Hall*, sorte de château du dix-huitième siècle, entouré de pelouses, c'était jour de congé. Dans le hall de marbre, fleuri de palmiers et de chrysanthèmes, les étudiantes, plusieurs vêtues de mousseline blanche, erraient librement, tandis que quelques-unes, dans le salon de réception aux sièges profonds et aux tapis épais, assises avec des jeunes hommes, causaient à l'écart, souriantes et dignes; dans une galerie supérieure,

d'autres prenaient le thé avec des gentlemen, et d'en bas on voyait circuler les nègres avec des plateaux lourds de fruits et l'on entendait, mêlé à des rires discrets, un murmure confus de voix masculines. — Au dîner, dans le large réfectoire aux tables étincelantes, où elles prennent leurs repas avec les professeurs, toutes descendirent en toilettes légères, de crêpe rose ou bleu pâle, quelques-unes décolletées, avec, au corsage et dans les cheveux, des guirlandes de feuilles cueillies dans le parc, ces feuilles de l'automne américain, rouges et semées d'or, pareilles à des fleurs. En ces robes de soirée, elles-mêmes servirent le repas très simple — des viandes et des légumes bouillis, des pâtes sèches, des fruits, de l'eau, — mais animé de causeries; au dessert, une d'entre elles, enfant de dix-sept ans qui avait voulu ménager une « surprise », arriva de l'office déguisée en négresse, la tête coiffée d'un madras jaune, aux oreilles de larges anneaux d'or, les dents blanches brillant dans sa figure noirçie : ce fut une gaîté, et le repas finit en de frais éclats de rire.... Ensuite nous montâmes à la chapelle, où il y avait concert; sur l'estrade, qui, dans la plupart des Églises américaines, remplace l'autel et le chœur, étaient déjà groupés des musiciens venus de Boston, et dans l'hémicycle nombre de gentlemen invités par les étudiantes; les artistes exécutèrent des marches, des airs d'opéra; jeunes hommes et jeunes filles ne

se séparèrent que vers onze heures, non sans s'être attardés dans le hall ou sur le perron à échanger des adieux dans la nuit et des poignées de mains. — Le lendemain on travaillait. Dès sept heures et demie, les étudiantes circulaient dans le collège; les unes, simplement vêtues d'une jupe de lainage foncé et d'un corsage de toile serré d'une ceinture de cuir, transportaient des seaux, époussetaient, balayaient les galeries, droites, avec des allures de reines; les autres, en toge noire et bonnet carré, costume dont leur grâce atténue le pédantisme, la toge se drapant en plis souples et le bonnet mêlant sur leur front son gland de soie légère aux boucles de cheveux, traversaient le hall, toutes affairées, ne s'arrêtant que quelques secondes pour lire les nouvelles d'Amérique et d'Europe que l'administration du collège fait chaque jour inscrire sur un tableau à l'entrée des galeries afin que celles-là mêmes qui n'ont pas le loisir de lire les journaux ne restent pas fermées à la vie du dehors, ou pour choisir, dans les corbeilles de fleurs des marchands ambulants groupés sous les palmiers, des touffes de violettes, d'anémones et de roses. — A huit heures, réunion à la chapelle; silencieusement, au chant des orgues, les sept cents étudiantes défilent et prennent place dans les stalles; sur la plate-forme couverte d'un tapis rouge, la Lady Principal, debout au milieu des professeurs, devant la Bible ouverte, lit un psaume de David et les prières; les

élèves à genoux les redisent à voix basse, et la lumière du matin, la jeune lumière d'Amérique, fait rayonner les versets gravés sur les murs en caractères du moyen âge. « Le Seigneur dit encore : « Qui enverrai-je et qui voudra marcher pour nous? — Et je répondis : Me voici, Seigneur, envoie-moi », et, tombant dorée d'un vitrail où se détache la figure du Christ, éclaire étrangement tous ces fronts penchés de jeunes filles, inclinées, recueillies sous leur toge de docteur. — Le service religieux terminé, je les suis aux cours. Je les vois au laboratoire disséquer des lapins qu'elles ont empoisonnés la veille pour une expérience; j'assiste à une dissertation sur Shakespeare et le drame au seizième siècle; une conférence sur les phènomènes inconscients dans l'état normal et hypnotique, avec discussion des psychologues français, Janet, Binet, Ribot; une leçon sur la théorie de la connaissance d'après Platon, accompagnée d'un commentaire du Protagoras, dans le texte. — Les cours finis, pendant qu'au *Horsford Parlor*, salon avec tables chargées de brochures, rocking-chairs, colonnades, statues, pièce d'un goût disparate, à la fois musée et salle de travail, un professeur me dit la vie des étudiantes, leur forte culture biblique, leurs sociétés de philanthropie, le bien qu'elles font au sortir du collège, et que j'essaie d'ordonner ces images confuses de jeunes filles faisant le ménage et expliquant du grec, priant à la chapelle et offrant des

tête-à-tête aux jeunes hommes, portant la robe de bal et la toge de docteur, par la baie du parloir ouverte sur le lac Waban j'aperçois, comme pour accentuer plus fortement ces contrastes, un groupe d'étudiantes descendre par un taillis jusqu'au bord de l'eau bleue, détacher les barques amarrées à la rive et, en quelques coups d'aviron adroits et fermes, disparaître rapides vers les lointains du lac....

— Inutile d'ajouter qu'à Wellesley et dans tous les collèges les jeunes filles ont des associations philosophiques et littéraires, des clubs athlétiques où elles se font photographier en costume de canotier ou de gymnaste, la rame ou l'épée à la main, en des poses masculines; qu'elles publient des journaux et des revues, qu'elles discutent dans leurs *Debating Societies* des questions politiques et sociales, que leurs examens d'admission sont aussi difficiles que ceux des jeunes hommes et parfois davantage — à Bryn-Mawr on exige d'elles la trigonométrie plane et quatre langues, latin, grec, français, allemand, — et que dans leurs classes de *freshman*, *sophomor*, *junior* et *senior*, elles font les mêmes études. — A Smith, je les entendais discuter des problèmes d'esthétique et de rhétorique savante; à Vassar, les relations de l'État et de l'industrie, la question du monopole et l'organisation des chemins de fer. — J'ai sous les yeux leurs différents programmes; j'y relève quelques sujets de cours; mieux que tout ce qu'on pourrait

dire, ils donnent une idée exacte de ce que sont ici les études féminines : « Problèmes du travail; origines et essais de solution; progrès et condition actuelle des classes ouvrières; législation des fabriques; problèmes sociaux; famille, divorce, paupérisme, charité, folie, crime, système pénitentiaire moderne, immigration[1]; — Histoire et progrès des idées religieuses du peuple Israélite; les inscriptions cunéiformes et l'Ancien Testament; patristique grecque, avec lettres de Clément de Rome, Ignace, Polycarpe, etc.; discussion des problèmes de critique que soulèvent ces œuvres[2]; — Théorie de Hegel sur le Beau; — la doctrine de l'évolution appliquée à l'explication des modes de conduite individuelle; système de Wundt; discussion de l'influence de Saint-Simon et des utopies sociales de Cabot, Fourier et Owen; étude du socialisme scientifique de Karl Max et des révolutions industrielles organisées par Louis Blanc et Lassalle[3]; — théorie des équations; — botanique médicale; — zoologie philosophique; étude de la conformation et des mœurs des insectes; lecture et discussion de Darwin, Spencer, Wallace, Weisman », etc. Hébreu, sanscrit, chimie, mécanique, calcul intégral et différentiel, sciences politiques, astronomie, embryologie, il n'est pas une partie des travaux

1. *Twenty-eighth Catalogue of Vassar College*, 1893, p. 53-55.
2. *Program of Bryn Mawr College*, 1893, p. 67-68.
3. *Calendar of Wellesley College*, 1893, p. 39-51.

masculins que les jeunes filles ne puissent aborder. — A la fin de leurs études, beaucoup soutiennent des thèses. A Wellesley, l'an dernier, une d'elles a traité *de l'influence de la Commune sur la Révolution française*; une autre, *des révolutions politiques de l'Espagne au XIXe siècle*; une autre encore, *du principe fondamental de l'Esthétique*. A la suite de ces soutenances, les Facultés peuvent leur conférer les grades de bachelier, maître ès arts ou docteur. — Pensant que les femmes ont les mêmes droits intellectuels que les hommes, on a voulu que le collège fît pour elles, selon le vœu de Mathew Wassar, « tout ce qu'il fait pour eux[1] ». L'égalité est même si entière que dans plusieurs Universités de l'Ouest, sous prétexte que la meilleure gardienne de l'innocence, c'est la science et que pour remplir entièrement son rôle, lutter contre le mal et tout ce qui contribue à la dégradation de son sexe, la femme ne doit rien ignorer de ce que pourront savoir son mari et ses fils, on n'hésite pas à faire de certains sujets de mœurs et de biologie que chez nous on n'oserait à peine traiter devant des

1. « It occured to me that woman, having received from her Creator the same intellectual constitution as man, has the same right as man to intellectual culture and development. It is my hope to be the instrument in the hand of Providence of founding an institution which shall accomplish for young women what our Colleges are accomplishing for young men. » MATTHEW VASSAR, *Twenty-eighth Annual Catalogue of Vassar College*, 1893.

jeunes hommes, l'objet d'un enseignement régulier aux jeunes filles, et qu'à Vassar même, en cette contrée de l'Est où l'émancipation féminine a fait moins de progrès, les étudiantes doivent compléter leurs travaux d'économie sociale par la visite des maisons de correction [1]. — Pour elles, comme pour l'homme, l'éducation est réellement une préparation à la vie pratique.

V

Pour juger d'un système d'éducation si différent du nôtre, et discerner avec impartialité le bien et le mal qu'il renferme, il faut se défaire momentanément de ses idées d'Europe et essayer d'entrer dans les habitudes de pensée des Américains; or, tout en se plaçant à leur point de vue, cette éducation, en dépit de la largeur qu'elle prend dans les collèges, avec son caractère exclusivement pratique, ses High Schools où l'on fait hâtivement des études secondaires, ses Écoles primaires où l'on n'enseigne que les connaissances strictement indispensables, offre en plusieurs parties des sujets de critique, et par ses lacunes viole son principe même, qui comportait, ainsi qu'on l'a vu tout d'abord, une part d'idéal et de libéralisme.

1. *Twenty-eighth Catalogue of Vassar College*, 1893, p. 55.

Certes la culture morale y est très haute, et, bien qu'on puisse, au nom de la liberté de conscience, blâmer avec les catholiques le caractère obligatoire que les pratiques religieuses ont conservé dans la plupart des collèges et des écoles, et craindre que le développement de la volonté n'y soit parfois trop grand et propre à favoriser ces exagérations d'individualisme si fréquentes aux États-Unis, on peut avec raison la juger excellente; c'est là qu'est la force de l'éducation américaine et sa véritable supériorité. — On n'en saurait dire autant des autres enseignements. Que penser, par exemple, de ces exercices corporels qui, tenant dans les Universités et les collèges une place si importante que leur gymnase semble souvent transformé en établissement d'athlétisme et d'orthopédie, sont absents des Écoles publiques? Il y a là, d'une part une lacune infiniment regrettable, car il serait nécessaire, surtout dans les grandes villes, de réparer la race qui s'use en une fièvre de *business*, et d'autre part un excès qui entretient chez les classes dirigeantes la passion du sport et des plaisirs violents, passion d'autant plus outrée qu'elle n'est point affinée ni contenue par la culture de l'art. Excepté dans les Instituts, les Académies et quelques écoles spéciales, l'enseignement esthétique en effet, réduit à des notions élémentaires de dessin enseignées sans principe ni méthode par des maîtres inexpérimentés — n'en ai-je

pas vu demander à des enfants qui savaient à peine tenir un crayon de travailler d'après nature et se refuser à indiquer les fautes, sous prétexte que l'élève doit les trouver lui-même, — est extrêmement faible et plus propre à habituer aux erreurs de proportion et de perspective qu'à développer le goût. — Chose plus grave, les études manquent d'esprit de suite, de coordination. De même que chaque ville, chaque État, cantonné dans ses besoins locaux, s'inspire pour diriger ses écoles moins d'un système d'idées générales que de ses vues particulières, chacun des trois enseignements primaire, secondaire, supérieur, enfermé dans ses programmes, se développe isolément sans se préoccuper de se relier aux autres. Nul passage entre eux. L'instruction primaire, qui, dans cette société républicaine où l'on pense, avec l'auteur de la *Politique*, « que, l'État tout entier n'ayant qu'un seul et même but, l'éducation doit être nécessairement identique pour tous ses membres [1] », n'est cependant pas comme chez nous une instruction spéciale, organisée pour les enfants du peuple et sans issue vers les classes supérieures, mais un enseignement qui s'adresse à tous et doit aboutir aux écoles secondaires, n'y prépare nullement, et l'enseignement secondaire, de son côté, en dépit des protestations des collèges, persiste à soutenir que, la ma-

1. Aristote, *Politique*, VIII.

jorité des élèves n'allant pas au delà de la High School, son rôle est de les préparer à la vie et non point à l'Université : séparation déplorable qui permet aux écoles primaires de s'immobiliser dans leurs étroitesses, oblige l'enseignement secondaire à s'abaisser à leur niveau — la High School, avec ses rudiments d'études classiques, n'étant qu'une école primaire plus avancée — et affaiblit l'Enseignement supérieur en le forçant à accepter des candidats qui, n'ayant appris jusqu'à quatorze ans que le calcul, la grammaire et l'histoire, et de quatorze à dix-huit des éléments de science, de grec et de latin, n'ont qu'un savoir hâtif et sans racines. — Il y a plus : pour arriver à ces divers enseignements qui se superposent sans se pénétrer et suivre avec quelque profit des cours auxquels rien ne l'avait préparé jusqu'alors, l'élève est obligé de s'interdire toutes vues générales et de se borner aux études strictement nécessaires. De là cette spécialisation prématurée et excessive qui commence dès la High School, où chacun, enfermé dans sa section, ne travaille que trois ou quatre sujets dans la mesure où ils lui sont indispensables, et les abandonne ensuite pour n'y plus revenir[1], et qui, grâce au système des cours électifs, dont les conseils des maîtres tempèrent mal le défaut, se prolonge jusque dans les collèges et les Universités. — De

1. Dans la High School de ***, aux environs de New York, on n'étudie durant une année que *quatre* matières, réparties

là encore des connaissances fragmentaires, sans lien avec ce qui précède et ce qui suit, les uns étudiant l'histoire du moyen âge sans avoir appris l'histoire ancienne, les autres l'histoire moderne sans connaître celle du moyen âge; d'autres encore commentant un auteur sans étudier ses origines, son époque et le replacer dans son cadre; bref, une culture sans unité, des débris de connaissances, non la science. — Et la méthode interrogative des « récitations » usitée partout, souvent même dans l'enseignement supérieur, loin d'atténuer ce défaut, l'aggrave encore. Je n'ignore pas que, dans la pensée des maîtres, ces « récitations » devraient se transformer en une sorte de causerie où, par des questions habilement préparées, le professeur aiderait les élèves à élucider leurs connaissances et à les grouper avec ordre; mais l'application d'une telle méthode est délicate; il y faut et des classes peu nombreuses et des maîtres de talent; or les écoles américaines, avec leurs quinze cents ou deux mille élèves, ont toujours des classes de soixante, quatre-vingts étudiants, parfois davantage; — à Harvard, j'en ai vu jusqu'à cent; — et les maîtres, ou plutôt les maîtresses, puisque la majorité se compose de femmes, personnes souvent sans titres,

de la façon suivante : premier semestre, 5 heures de géometrie par semaine, 5 heures de littérature anglaise, 5 heures d'astronomie; — deuxième semestre : 5 heures de géométrie, 5 heures de littérature et 5 heures de gouvernement civil.

nommées sur la recommandation de quelque politicien et ne voyant dans le professorat qu'un métier temporaire, n'ont pas toujours l'expérience indispensable pour saisir l'esprit de la méthode socratique et l'appliquer avec profit. On leur a dit que leur rôle n'était pas de discourir *ex cathedra* et d'enseigner aux élèves des formules toutes faites, mais d'interroger : prenant le conseil à la lettre, s'interdisant d'exprimer une opinion personnelle, renvoyant systématiquement les élèves qui demandent une explication à l'Encyclopédie de Webster, la Bible de la classe américaine, le livre sous les yeux, elles interrogent, et la récitation, au lieu de devenir un principe de coordination, reste ainsi ce qu'elle était autrefois à l'école primaire du village et, comme son nom l'indique, une simple répétition du manuel — fâcheuse méthode qu'on ne justifie pas en alléguant qu'elle simplifie le contrôle du travail, oblige les élèves à l'effort personnel et, en leur donnant fréquemment l'occasion de parler, les accoutume à une élocution facile, car elle fait trop exclusivement appel à la mémoire, morcelle les leçons, leur enlève tout attrait. Rien de plus monotone que ces classes où le maître, se défendant de rien suggérer, interroge sans cesse, répétant la même question dix et quinze fois, faisant critiquer, compléter la réponse jusqu'à ce qu'il obtienne une formule qui le satisfasse! Il faut toute la force d'endurance des enfants améri-

cains — force si grande qu'elle surprend tous les étrangers et que certains croient ne pouvoir l'expliquer que par un phénomène d'atavisme [1].— pour supporter comme eux, immobile et correct, ces récitations grises qui distillent l'ennui. — Et que de temps gaspillé en ces interrogations qui se traînent lentement d'un rang d'élèves à l'autre, au milieu des essais de réponse où tous se répètent, piétinant sur place, sans avancer! Je me rappelle, entre maint exemple, une classe de soixante élèves arrêtée tout entière au milieu d'une lecture par le mot *magnanimity*; aucun enfant n'en pouvait dire le sens, le maître s'obstinait à ne point l'expliquer, on le chercha vingt minutes, et quand la sonnerie électrique annonça la fin de la récitation, la classe se sépara sans avoir rien appris. Le grand principe d'éducation formulé par Guyau : « Faire entrer dans le cerveau la plus grande somme d'idées généreuses et fécondes avec la moindre dépense de force possible [2] », est ici totalement inconnu. C'est évidemment à l'emploi de méthodes si défec-

1. « ... Strange to say, in spite of his inborn activity, the american baby is very quiet. The reason for this seems to be that the first settlers having very little time to spare, the american baby was consequently more left without toys, and is still to day less amused and less talked to, than the european child in the cradle, and this affects its habits in its seemingly passive condition. » (*Prevention of criminal idleness*, by Miss E. Marwedel. Discours au Congrès d'éducation de Chicago, 1893.)

2. *Éducation et hérédité*, p. 118.

tueuses qu'il faut attribuer ce fait peu ordinaire et dont les Américains, si rapides en toutes choses, ne laissent pas eux-mêmes d'être fort surpris, à savoir que pour enseigner quelques notions de grammaire, de géographie, de calcul et d'histoire nationale, les Primary et Grammar Schools n'exigent pas moins de huit années[1].

A la lenteur naturelle des méthodes s'ajoute d'ailleurs un goût excessif du détail, qui les retarde encore. On retient l'attention sur des minuties; on s'attache, comme nous avons essayé de le montrer, à de petits faits : en grammaire, à la ponctuation et aux majuscules; en composition, aux marges ou aux alinéas; en hygiène, à des questions matérielles de grosseur ou de poids; partout à ces détails concrets dont l'exagération fait les intelligences superficielles en les empêchant d'approfondir les choses jusqu'à leur principe. Nous touchons ici au défaut initial de tout cet enseignement, le besoin immodéré de la précision, de l'exactitude, le culte de la réalité, et, pour tout dire, l'abus de l'esprit pratique. C'est lui qui a présidé au développement de l'éducation américaine et qui, dès l'origine, a rétréci l'application de son principe; lui qu'on retrouve partout, et dans la coéducation qui a été adoptée tout d'abord, non en vertu d'un système — il n'a été élaboré que plus tard, — mais parce qu'elle était avantageuse;

1. Chacune comprend quatre « Grades » ou périodes d'un an.

et dans le problème de l'Église et de l'éducation, que l'on tranche d'une manière empirique, supprimant les exercices religieux dans les villes où la majorité l'exige et les conservant ailleurs parce qu'on les juge utiles; et dans l'autonomie exagérée des écoles qui se développent isolément parce qu'elles n'ont été créées que pour répondre à des besoins locaux; et jusqu'en l'absence de coordination et de synthèse dans les études, car il inspire l'amour exclusif des faits, le dédain des idées abstraites et générales : « Les théories et les spéculations philosophiques sont choses artificielles, dit-on; l'objet et le sujet sont un par le fait de leur relation mutuelle; les séparer est arbitraire et irréel. Il n'y a pas de principes hors des êtres humains; aussi, pour les comprendre d'une façon vivante, il faut les étudier non dans l'abstrait, mais dans les êtres humains eux-mêmes [1]. » — Un tel esprit n'empêche pas l'enseignement scientifique d'atteindre à une certaine hauteur — et de fait, l'étude des sciences physiques et naturelles est très développée aux États-Unis, — mais à l'enseignement philosophique et littéraire, il est mortel. Sauf dans les collèges et les Universités, il n'existe pas. Rares sont les High Schools où l'on apprend les rudiments de la psychologie, encore s'attache-t-on presque unique-

1. *American Litterature*, a text-book for the use of the Schools and Colleges, by Julian Hawthorne and L. Lemon, p. 155. Boston, 1892.

ment à l'étude de la perception, et verse-t-on aussitôt dans les recherches psycho-physiologiques. Quant à l'enseignement de la littérature, on l'ignore si absolument qu'on le confond avec celui de la grammaire. « La littérature, pouvait-on lire dans la préface d'un recueil de compositions envoyées de Boston à l'exposition scolaire de Chicago, a pour but d'enseigner aux élèves l'usage de la langue anglaise, c'est-à-dire d'apprendre à parler et à écrire correctement. » — Et ce n'est point là une définition de plume maladroite, une opinion d'exception : dans toutes les écoles, les leçons de littérature ne sont que des leçons de grammaire. Au cours de rhétorique, on n'entend que remarques sur les barbarismes, règles sur l'emploi des figures de mots, la classification, la construction des phrases. Si parfois l'on s'en écarte quelque peu, c'est pour aboutir à un enseignement de formules, avec des demandes et des réponses catéchiques, comme celles-ci que je relève dans les cahiers d'un élève de quinze ans : « *Question* : Quelle est la forme primitive de la littérature? — *Réponse* : La forme primitive de la littérature est la poésie. *Question* : Définissez la poésie. — *Réponse* : La poésie est le produit d'une imagination exaltée dont le premier objet est de plaire et qui s'exprime en vers. *Question*. — Pourquoi doit-on la regarder comme le plus beau des arts? — *Réponse* : On doit regarder la poésie comme le plus beau des arts parce que,

grâce à elle, les idées peuvent être exprimées, tandis que les autres arts ne traduisent que la forme ou les émotions, et aussi parce qu'elle s'adresse à l'intelligence », etc. — De conseils sur la composition, la subordination des parties, le plan qu'on doit se fixer avant d'écrire, aucun : tel professeur engage les élèves à rédiger d'abord tout ce qui leur vient à l'idée, « quitte à changer ensuite l'ordre des phrases »; tel autre, rendant compte de leurs compositions, n'y signale que les barbarismes et les fautes d'orthographe. — Point de compositions littéraires d'ailleurs, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à des notices biographiques, des comptes rendus de cours ou des séries de questions détachées telles que les suivantes, prises au hasard en des compositions d'examen : « A quelle époque le *Sketch-Book* a-t-il été écrit? — Expliquez en quelques lignes (*sic*) l'origine et l'influence de la Renaissance, et nommez deux auteurs anglais qui l'ont fortement subie. — Citez les caractères et les scènes où se manifeste le génie humoristique d'Irving; les passages où son style est noble; ceux où il est pathétique; ceux où il est sublime. — Quel est l'auteur du conte du *Tonneau*? de *Vanity Fair*? de *Ripe Van Winkle*? » Chaque composition comprend huit ou dix questions de ce genre. L'élève y répond en quelques mots par un nom, une date, un fait précis. — Point de commentaires, de réflexions qui fassent sentir la beauté des œuvres. J'assiste à une

lecture de la fantastique légende du *Sleepy Hollow* : pour toute remarque, le maître demande le nom des œuvres d'Irving, les événements historiques de son époque et quel quartier de New York il habitait. — Je viens de relire l'ode de Lowell sur l'anniversaire de la victoire de Concord : —

Who cometh' over the hills,
Her garments with morning sweet,
The dance of a thousand rills
Making music before her feet?
. . . .
Tell me, young men, have you seen
Creature of diviner mien [1]?

« Qui le poète a-t-il voulu personnifier? Quel vêtement portait la déesse? Quel est le rythme? A qui la strophe s'adresse-t-elle? » demande le commentateur qui, sur toutes ces strophes d'une envolée superbe, n'a que des questions sèches et précises. — « Bitzer, dit un personnage fameux de Dickens, définissez le cheval. — Quadrupède, herbivore, quarante dents, à savoir 24 mollaires, 4 œillères et 12 incisives; perd son poil au printemps; dans les régions marécageuses perd aussi ses sabots; sabots

1 Qui s'avance sur la colline,
Les vêtements fraîchis d'aurore,
Le chœur de mille cascatelles
Formant un concert sous ses pas?
. . . .
Dites, jeunes gens, vîtes-vous
Une figure plus divine?...

durs, mais ayant besoin de fers; âge connu par les marques de la bouche. — Maintenant vous savez ce que c'est qu'un cheval », dit avec satisfaction Thomas Gradgrind, l'homme positif dont toute la pédagogie se ramène à l'étude des faits. — Que de fois, en assistant aux leçons américaines, sèches énumérations de noms, de dates et de détails insignifiants, — n'ai-je pas entendu un professeur, qu'on m'avait dit remarquable, demander, dans une leçon sur *Ivanhoe*, quelle était la forme du nez de Walter Scott et l'orientation de son cabinet de travail! — cette scène des *Temps difficiles* m'est revenue en mémoire avec la fameuse apostrophe : « Ce qu'il faut, ce sont des Faits; n'enseignez à ces enfants que des Faits; les Faits seuls sont utiles dans la vie. Vous ne pouvez former l'esprit des enfants que par des Faits.... *Stick to Facts, sir!* » — Dans tout professeur américain il y a un Thomas Gradgrind.

Mais cet esprit pratique, qui sur certains points fait la faiblesse de l'éducation américaine, est à beaucoup d'égards une partie de la force. Ayant créé les écoles non pour satisfaire à des théories abstraites, mais pour répondre aux besoins du présent, il a fait de toutes, depuis la plus humble Primary School de village, jusqu'aux grandes Universités de Harvard et de Yale, non des systèmes dont on ne peut modifier une partie sans ébranler l'ensemble, des institutions immobilisées en des règlements, mais des organismes vivants, plastiques, toujours

prêts à se transformer pour s'adapter à la réalité. De plus, ayant si complètement subordonné l'instruction à la culture du caractère, ayant fait d'elle un auxiliaire si puissant de l'éducation, qu'à l'opposé de ce que l'on constate souvent en Europe, « l'ouvrier instruit, suivant la remarque d'Horace Mann, travaille mieux que les autres et devient un meilleur citoyen », il inspire aux Américains le souci des Écoles, qui, de toutes les œuvres publiques, leur paraît la plus importante, la plus utile, et tient leur intérêt pour les choses de l'éducation constamment en éveil. — Sous l'influence de cet esprit positif, toujours préoccupé de mettre les institutions d'accord avec la vie, partout dans les congrès, les comités scolaires, les revues, les journaux pédagogiques — qui forment ici une littérature abondante, chaque État, chaque ville et parfois chaque école ayant les siens, — on soumet les programmes et les méthodes d'instruction à des critiques sévères, on en signale les défauts, on y cherche des correctifs. Partout on condamme le goût exclusif des détails, l'abus des « récitations » de manuels et de précis, et pour réagir contre eux, on s'efforce de constituer un corps enseignant expérimenté dont le recrutement, soustrait à toute influence politique, ne s'assurerait que par les capacités et les grades; on travaille, tout en laissant aux écoles une part d'autonomie et aux cadres leur flexibilité, à coordonner les divers ordres de l'enseigne-

ment, d'une part en invitant les collèges à exercer, comme plusieurs le font déjà, leur action sur la High School, afin d'élever ses programmes au niveau des leurs; d'autre part en étudiant les moyens d'élargir les Primary et Grammar Schools, d'introduire dans leurs classes — aux dépens des exercices de grammaire, qui y tiennent une place exorbitante que ne justifie pas suffisamment la nécessité d'apprendre la syntaxe de la langue anglaise à des enfants d'immigrants qui en ignorent le génie — les sciences naturelles, les mathématiques, l'algèbre, les langues vivantes et même le latin [1], qui, par une étrange révolution des choses, alors qu'en France il est banni d'une partie des classes secondaires, se trouverait adopté dans les écoles primaires des États-Unis; on s'efforce de généraliser l'enseignement de la gymnastique, de perfectionner l'étude du dessin, de répandre le goût de l'art, et si, parmi les Américains, quelques-uns sont tellement imbus de l'esprit pratique, qu'ils voudraient retrancher de l'éducation tout ce qui n'est pas d'une utilité immédiate, qu'ils reprochent à l'école de n'être pas encore assez positive et, suivant le mot de Wendell Philipps, « de rendre l'enfant à ses parents, à quinze ans, incapable de gagner un

1. Voir le « Report of the Committee on Secondary School studies with the Report of the Conferences arranged by this Committee and held December 1892 »; Washington, Government. Printing Office. 1893.

dollar »[1], et souhaiteraient un enseignement uniquement tourné vers l'agriculture, l'industrie, le commerce, en un mot tout professionnel, si cet esprit est à ce point répandu que le rapporteur du Bureau d'Éducation du Massachusetts, plaidant la cause de l'art dans l'école, croit devoir citer, en soulignant les chiffres, l'histoire d'un menuisier qui, en apprenant la sculpture et le modelage, a en trois années augmenté ses salaires de 75 pour 100, et faire observer avec l'Anglais Walter Smith que la Madone de la Chapelle Sixtine *is worth a great deal of money*[2], il en est aussi, comme Mgr Keane, le recteur de l'Université catholique de Washington, que j'entendais aux Congrès d'Éducation s'élever avec véhémence contre « ces hommes positifs pour lesquels le but de l'école est de préparer les jeunes générations au combat de la vie, et, pour le dire

1. « ... Hundred leave school at fifteen years of age, wholly unable to do anything for which any man would give them a dollar,.. and further, in my judgment, we have no right to take a man's child from him and keep him until he is fifteen, or to induce a man to trust his child with us, and thus hand him back unable and unfit to earn his bread. » Cité par E. Marwedel, *Prevention of Criminal idleness*. Disc. cité.

2. « Lorsque Corot mourut, ajoute-t-il, et que le gouvernement, suivant l'usage, réunit ses œuvres à Paris en une Exposition posthume, leur valeur totale excéda trois millions de dollars. Voilà la contribution d'un homme à la fortune de la France, contribution durable, car, toutes les fois qu'un de ses tableaux passe à l'étranger, il reste à sa place une pile de pièces d'or d'un poids beaucoup plus élevé que celui de ses toiles et qui représente la valeur

nettement à se faire une situation »[1], qui, comprenant que rien n'est plus utile que les études soi-disant inutiles et la culture désintéressée de l'esprit, montrent les dangers d'une vie *one-sided, lop-sided intellectually* et cherchent à pénétrer l'éducation américaine d'un large courant d'idéalisme.

D'ailleurs, malgré ses lacunes et les excès de son esprit pratique, cette éducation, précisément parce qu'elle ne s'écarte jamais de la réalité, a des résultats précieux dont il serait injuste de méconnaître la valeur. — Qu'on regarde le jeune Américain et qu'on

financière de son génie créateur. La dépense des toiles, des pinceaux et des couleurs est une simple bagatelle à côté de ces trois millions. » — Et ce n'est pas là un exemple isolé, « continue le rapporteur en s'excusant, il est vrai, « d'insister sur le côté mercenaire de la question pour répondre à l'esprit commercial du temps : Quelle source de revenus les vieux maîtres sont aujourd'hui pour l'italie! » etc. *Interest of the State in the advancement of art. Fifty sixth Annual Report of the Board of Education*, Mass., 1891-1892, p. 331-336.

1. « The next one would say : Let us be pratical, the end of education is to prepare the young for their part in the struggle of life, or, to speak plainly, to prepare them to make a living, to prepare them to take their place in the great economical and industrial life of the world. Now, our world is so practical, and human life so largely taken up in the struggle for a living, that it is no wonder that many should be inclined to think this is the end and the object of education. And there have been economic writers who have pictured the world as a great industrial machine, and human life as a great economic endeavour. But all over the world to day, we hear the warning that it is not enough. » *The relations between educational methods and educational ends. International Congress of Education*. Chicago, 1893, p. 47.

juge. Certes, si on le compare au jeune homme formé par nos méthodes classiques, il est, à beaucoup d'égards, manifestement inférieur. Il sait moins de choses et ses connaissances sont moins logiquement ordonnées; il n'a ni les vues d'ensemble, ni le goût de la sobriété et de la mesure, ni l'esprit pénétrant et critique, ni le sens des fines émotions littéraires, de la fantaisie aimable; en un concours de lettres, le dernier de nos rhétoriciens l'emporterait sur lui. Mais que de qualités fortes compensent ces lacunes, et par d'autres côtés, combien il se relève! Il écrit moins élégamment, mais il parle mieux; l'improvisation, le discours en public ne l'intimident pas, car sa culture n'a pas été toute graphique; il n'a point un vif sentiment de la beauté plastique du style, mais il n'en a pas non plus la superstition et comme l'idolâtrie; jamais il ne sacrifiera la forme au fond, la pensée au vain son des mots; il a l'esprit moins délicat, moins apte aux spéculations philosophiques, mais il n'a pas le goût des rêveries et des reploiements de la pensée sur elle-même où le moi se défait en des analyses morbides. Si ses généralisations sont courtes, s'il ne voit pas l'enchaînement régulier des idées et n'en apprécie pas, comme l'esprit latin, l'ordonnance classique, du moins il sait s'en servir, et jamais il n'en fait un jeu, car on l'a pénétré de ce précepte d'Emerson que c'est une obligation de réaliser tout ce que l'on connaît et d'honorer toute vérité par

l'usage[1]. S'il a moins de savoir, il ne s'imagine pas que l'éducation finit au sortir du collège, et, avec son intelligence accoutumée au travail personnel, plus souple et plus forte, car elle n'a été ni surchargée par une culture encyclopédique, ni surmenée par les examens et les concours, il se tient toujours ouvert aux idées nouvelles. D'ailleurs, s'il sait moins, ce n'est qu'au point de vue « livresque », comme disait notre Montaigne; ayant l'habitude d'observer, de juger par lui-même, n'ayant jamais été séparé du monde, il a un sens profond du réel, la connaissance de la vie, et qu'il s'agisse de traiter d'une question politique ou sociale, ce jeune homme malhabile à disserter agréablement sur Shakespeare, qui sent mal la finesse de la psychologie de Racine ou l'harmonieuse beauté d'un discours de Bossuet, se montre tout à coup supérieur : j'ai lu, sur l'immigration, le vrai patriote, la question des Chinois, le journal considéré comme moyen d'éducation publique, des dissertations de jeunes gens de seize à dix-huit ans qui dénotaient, avec une rare solidité de jugement, une expérience déjà mûrie. — Comme son intelligence, son caractère, qui n'a jamais été entamé par des règlements étroits, est

1. « The secret of genius is... to realise all what we know; in the high refinement of modern life, in arts, in sciences, in books, in men, to exact good faith, reality and a purpose; and first, last, midst and without end, to honour every truth by use. » (*Representative Men. Goethe or the Writer.*)

plus intact ; sa volonté, dont l'habitude de l'association et la discipline naturelle des êtres et des choses tempéreront les excès, est d'une force sûre ; ses croyances morales que n'ont point ébranlées prématurément un trop grand remuement d'idées, une culture trop intense, sont fermes ; ses mœurs, que tout, depuis la sévérité des lois jusqu'aux habitudes de sport, de vie active, la fréquentation continue des jeunes filles et les fiançailles précoces, concourt à protéger, sont généralement honnêtes, et son moi, que trop d'influences diverses n'ont point compliqué et affaibli — car de la famille à l'école, et de l'école à l'Université et au monde, le milieu moral a été le même, — conserve avec plus de simplicité une unité plus forte. Vigoureux et droit, d'esprit lucide et actif, il est moins lettré, mais par le caractère il est plus homme.

Quant à la jeune fille, déjà douée par la race et les circonstances particulières qui ont présidé au développement de la société américaine d'une nature énergique, elle se fortifie encore en cette éducation, et son esprit y prend des qualités viriles.

Ce qui frappe d'ordinaire chez la femme, c'est une intelligence plus vive que profonde, incapable de longs efforts de réflexion, de raisonnements suivis, de système ; une impuissanee à s'attacher aux principes qui ne s'incarnent pas en un être aimé ; des goûts conservateurs qui s'opposent d'instinct à toute innovation ; une sensibilité extrême,

parfois morbide, une volonté passive et incertaine, toujours esclave de l'impulsion. — Aucun de ces traits ne se remarque ici. Chez l'Américaine, bien qu'elle n'ait rien perdu des grâces féminines, les oppositions psychiques qui caractérisent la femme et la différencient de l'homme s'atténuent et s'effacent. — C'est la même volonté intrépide qui ne connaît aucun danger matériel ou moral; j'en ai vu dans l'Ouest qui n'hésitaient point à fréquenter les prisons et à coudoyer le vice, et dans le Far-West qui ne reculaient pas devant les ascensions des montagnes et les abîmes des cañons. C'est le même esprit de décision et d'initiative, et il se manifeste jusque chez les jeunes filles; récemment une enfant d'une dizaine d'années, allant à l'école en suivant la route du chemin de fer, aperçut tout à coup le pont de bois enflammé : elle court au-devant du train arrivant de New York et, se postant sur la voie au passage de la locomotive, fait des signaux d'alarme, arrête le mécanicien et sauve les voyageurs d'une catastrophe imminente. C'est encore la même puissance de calme et de *self-control*; lorsque je voyageais en Californie, aux environs de San Francisco, notre train, lancé à toute vitesse, entra dans des wagons demeurés sur la voie; ce fut une commotion et, pendant quelques secondes, une volée de poutres et de fers broyés; une vingtaine de ladies étaient dans notre *car* : pas un mouvement de frayeur, pas un cri; la machine arrêtée,

elles descendirent tranquilles et attendirent deux heures la formation d'un autre train, avec calme. — A ces traits de caractère énergique, il faut ajouter une forme d'intelligence presque masculine, un goût du savoir extraordinaire — on voit des femmes qui n'ont pu étudier dans leur jeunesse entrer au collège à quarante ou cinquante ans; des jeunes filles que rien n'oblige au travail, s'enfermer cinq ou six ans dans une Université pour apprendre l'hébreu et les mathématiques, — un esprit positif et novateur, une puissance de dévoûment à l'idée pure, une force de pensée et de raisonnement toute virile; aussi plus d'une fois, en face de l'Américaine, surtout à Vassar, à Wellesley, devant ces jeunes filles maîtres ès arts ou docteurs, lisant Platon, commentant la Bible et discutant les questions sociales, j'ai eu l'impression de me trouver en face de créatures neuves : forte sous sa faiblesse apparente, sûre d'elle-même, d'un esprit actif et ferme, la femme n'est plus ici l'être illogique et impulsif que nous connaissons en Europe; c'est une créature d'une autre espèce et, comme on se plaît déjà à l'appeler, la *New Woman*, la Femme Nouvelle.

Mais est-ce un bien que cette évolution? Hawthorne, ce penseur qui voyait si avant dans la vie et les êtres, faisait dire à l'un de ses personnages que pour résoudre le problème féminin, « c'est-à-dire permettre aux femmes de se créer une situa-

tion agréable et indépendante », il faudrait d'abord modifier l'organisation sociale, puis la nature des hommes, ou du moins de longues habitudes héréditaires qui sont devenues une seconde nature. « Ce n'est pas tout, ajoutait-il; ces difficultés disparues, la femme ne pourra profiter des réformes préliminaires si elle n'a subi elle-même un changement profond où l'essence éthérée de sa véritable nature s'évaporera [1]. » N'est-il pas à craindre que cette prédiction ne se réalise, et pour avoir voulu, au nom d'une égalité justifiable en partie quand elle se traduisait par la liberté du travail et une indépendance sociale et domestique nécessaire en un pays neuf, mais illégitime quand elle aboutit à une identité absolue de culture qui suppose faussement des destinées semblables, donner aux jeunes filles la même éducation qu'aux jeunes hommes, leur apprendre le grec et la philosophie, ne va-t-on pas les pousser toutes vers ces carrières masculines qui, pour elles, ne devraient être que l'exception, leur inspirer une ambition qui les détournera de leur véritable rôle et qui, dans la suite — lorsque les *College-girls*, encore en petit nombre, seront devenus la majorité, — n'étant plus tempérée comme aujourd'hui par un reste de traditions qui leur impose encore une certaine retenue, leur fera perdre cette « essence » féminine qui est et

1. *The Scarlet Letter.*

leur force et leur charme? — Grave question déjà, entrevue à demi dans le domaine de l'émancipation domestique de la femme et de son travail, mais qui dans l'éducation s'impose tout entière et qu'on ne saurait trancher légèrement par un préjugé. — Il faut entendre ici les Américains mêmes.

Plusieurs désapprouvent l'éducation nouvelle et la femme qu'elle forme; et comme en cette terre d'indépendance et de cosmopolitisme, à côté de ménagères tout allemandes, absorbées par le *home* et le soin des enfants, de jeunes filles supérieures qui joignent à une haute culture de l'esprit la réserve innée de l'Anglo-Saxonne et chez qui la science se voile de grâce et de délicatesse, toutes les variétés du type féminin, depuis la *flirt* en quête d'hommages, jusqu'à l'intellectuelle, la nerveuse et la philanthrope qui se croit la mission de tout régénérer, s'épanouissent librement, les exemples ne manquent pas pour justifier les critiques et tracer de la « Femme nouvelle » un portrait à la fois inquiétant et railleur. — Ici, on la représente avec des manières masculines : « Priscilla siffle comme un homme; Dorothée trouve piquant de descendre des tramways lancés à toute vitesse sans les faire arrêter... Si les choses continuent de la sorte, bientôt on verra les jeunes filles insister pour payer les places des hommes en tramways, porter leurs parapluies et accompagner au théâtre ces chères créatures. » — Là, on la montre lisant Kant et Stuart

Mill, Auguste Comte et Karl Max, mais délaissant le ménage et la cuisine, ne voulant pas, suivant l'expression de Bebel, « sacrifier sa jeunesse, sa beauté et son indépendance sur l'autel du pot-au-feu [1] » et exigeant de son mari qu'il prenne soin des enfants : « Le baby est à vous autant qu'à moi, John : pourquoi ne le berceriez-vous pas? » — Ailleurs on la dépeint avec des prétentions outrées, voulant jouir de tous les droits de l'homme sans renoncer à aucun des privilèges de la femme, un appétit d'excitations qui se tourne en fièvre de plaisirs ou en besoin maladif de réformer le monde, et, pareille à cette héroïne de Dickens qui abandonnait ses enfants pour s'occuper des négrillons d'Afrique, négligeant les devoirs prochains pour les œuvres éloignées. — Chose plus grave, on la dit usée par la vie cérébrale et impropre à son rôle de femme; égoïste d'ailleurs, enflée d'orgueil, dédaignant et les hommes, qui généralement moins cultivés qu'elle-même et absorbés par le commerce, lui paraissent vulgaires, et le mariage, qui lui semble une déchéance, et surtout les devoirs de la maternité, qui s'opposent aux productions de son génie. « Si Shakespeare avait eu des babies à soigner, dit-elle, il n'aurait jamais écrit de drames. » — Déclarant qu'elle a toujours été la victime de l'homme, qu'elle l'a aidé à créer la civilisation sans

1. *La Femme dans le passé, le présent et l'avenir.*

profit pour elle-même, elle songe, affirme-t-on, à prendre une revanche du passé. Elle se flatte qu'après les époques de barbarie et de demi-civilisation où, la force corporelle étant seule estimée, l'homme avait la prépondérance, les sociétés entreront dans une période nouvelle où, les qualités de l'intelligence et du caractère ayant seules du prix, c'est à elle, qui arrive dans le monde avec une réserve de forces morales accumulées pendant des siècles, qu'appartiendra la priorité : ce sera l'*ère des femmes*, et pour en hâter l'avènement, elle ne veut travailler qu'à sa propre culture, ne vit que par la tête, et, enivrée de la science et de la liberté auxquelles on l'a laissée goûter imprudemment, se place vis-à-vis de l'homme non plus en égale, ni même en concurrente, mais en antagoniste.

— « Sous ce titre : *Élevez vos filles*, rappelait naguère en un discours Mrs Ruth B. H..., un Magazine imprimé à New York en 1862 contenait un article dont voici le début : Apprenez à vos filles à préparer un repas substantiel, à laver, à repasser, à raccommoder les bas, à recoudre les boutons, confectionner les vêtements; apprenez-leur aussi à faire le marché et à pétrir le pain.... Et voilà ce qu'on appelait alors élever ses filles! » ajoutait dédaigneusement la conférencière [1]. — Certes, si le

1. *The Girl of the Future. The Woman's Tribune.* Washington, janvier 1893.

portrait que quelques-uns tracent de la femme nouvelle était exact, si les collèges féminins d'Amérique, avec leurs hautes études, ne devaient préparer, comme on l'assure, que des générations d'intellectuelles, d'avocates, de philosophes, de docteurs et de révoltées, et si, comme le prédisait M. Clarke, les Américains devaient être obligés quelque jour « d'aller chercher des femmes parmi les sauvages [1] », dût-on être classé parmi ces esprits à vues étroites qui, sans égard pour les préférences, le bonheur et les droits de la jeune fille, ne voudraient faire d'elle « qu'une bonne ménagère, une épouse complaisante, une mère dévouée et une machine à servir [2] », on se prendrait à regretter le temps où la femme n'était que femme, où son esprit n'était ouvert qu'aux choses du ménage et où les Rousseau et les Bernardin de Saint-Pierre réduisaient son éducation à l'art de plaire et d'être aimée. — Mais, dans ces critiques contre la *New Woman*, il faut faire la part du mécontentement qu'excite partout un mouvement nouveau, quel qu'il soit; quand les femmes des premiers colons ont cessé de filer la laine, leurs aïeules n'ont-elles pas prédit la paresse et la ruine du foyer, et en Europe ne s'est-il pas trouvé jadis des esprits inquiets pour dénoncer le danger de faire penser

1. *Sex in education. Op. cit.*
2. *The Girl of the Future. The Woman's Tribune*, art. cité.

les femmes et même de leur apprendre à lire? Les critiques ici sont d'ailleurs en minorité, et ceux-là représentent mieux l'opinion américaine qui revendiquent pour les jeunes filles, comme une nécessité, la même culture que les garçons. — L'ancien principe d'après lequel l'éducation des femmes devait être subordonnée à la famille, c'est-à-dire aux désirs de l'homme, leur esprit cultivé en vue de lui plaire et seulement dans la mesure où quelque talent ajouterait à leurs charmes, suppose, disent-ils, que leur avenir est garanti contre les difficultés de l'existence et que toutes trouveront en l'homme un gardien et un protecteur — théorie séduisante assurément; mais il y a longtemps que les femmes ont découvert que ce n'était là « qu'un mot pour les heures de galanterie », et, à moins que la société ne s'engage à pourvoir à leurs besoins, le retour à l'ancienne éducation est désormais impossible. Comment, en effet, persuader à la jeune fille que la destinée de la femme est uniquement dans le mariage, ne la préparer qu'à la vie domestique et ne l'élever que pour servir et plaire, quand on ne peut lui dissimuler que pour beaucoup il n'y a ni foyer, ni mari, qu'on n'ignore pas que peut-être il lui faudra pourvoir elle-même à ses propres besoins et à ceux de sa famille, et qu'on sait les abîmes de misère et de honte où le manque d'une éducation forte, qui lui aurait permis de subvenir honnêtement aux nécessités de la vie, la fait

parfois tomber[1]? Appelée aux mêmes devoirs que l'homme, ayant les mêmes responsabilités, il faut, dût-elle y perdre de son charme, l'y préparer de la même manière. Mais qu'une éducation solide lui enlève sa grâce et la laisse moins femme, il est permis d'en douter; l'exemple de quelques jeunes filles affectant des allures masculines a pu, il est vrai, le faire craindre, mais ce sont là des faits isolés dont l'exagération que toute innovation provoque à ses débuts est seule responsable et qui disparaîtront à mesure que la femme sera plus libre

1. « The « chance? » which throws so many women upon their own resources, mainly upon the point of a needle or into the wash-tub! does, indeed, render it « more difficult every day for women to make an honorable levelihood ». During ten years', experience in hospital work among women and children, one sees so often the wolfish eyes of want staring the innocent and helpless in the face, that the conventionalities of life which would debar a woman from preparing herself to face the possibilities of her future, seem as cruel a wrong as the barbarous practice in the East of binding a baby-girl's feet to prevent their development. Both cripple forever the activities of a human being with the same right to « life, liberty and happiness » in God's free world, as her brothers, whose « alien tyranny, with its dynastic reason of larger bones, and stronger sinews », crushes her to the ground to die helplessy and hopelessly, or to live by the ruin of her soul, unless an arm be outstretched to save? Earnest women who have heard the bitter cry of suffering « out of the depths », and who have seen the soul-agony of the injured, defenceless and homeless, cannot live for pleasure alone, or devote themselves to the preservation of « charms » potent to the masculine mind. » (*The New Womanhood*, by Anna M. Fullerton, M. D. Physician in Charge of the woman's Hospital in Philadelphia. The Times and Register. July, 9, 1892.)

et son esprit plus cultivé. Ici, en effet, comme le remarquait Beyle, « toutes les premières expériences doivent nécessairement contredire la vérité. Éclairez l'esprit d'une jeune fille, formez son caractère, donnez-lui enfin une bonne éducation dans le vrai sens du mot : s'apercevant tôt ou tard de sa supériorité sur les autres femmes, elle devient pédante, c'est-à-dire l'être le plus désagréable et le plus dégradé qui existe au monde.... Plantez un jeune arbre au milieu d'une épaisse forêt, privé d'air et de soleil par ses voisins, ses feuilles seront étiolées, il prendra une forme élancée et ridicule qui *n'est pas celle de la nature*. Il faut planter à la fois toute la forêt. » — « Les grâces des femmes ne tiennent pas à l'ignorance », disait-il encore avec raison. « Le désir de plaire met à jamais la pudeur, la délicatesse et toutes les grâces féminines hors de l'atteinte de toute éducation quelconque. C'est comme si l'on craignait d'apprendre aux rossignols à ne pas chanter au printemps[1]. »

Tout aussi vaines sont les inquiétudes sur le bonheur et la paix du foyer, compromis, dit-

1. Stendhal, *De l'Amour*, ch. LIV et LV. — Cf. M. Fuller, *Woman in the XIX*th *Century*. « The only reason why women ever assume what is more appropriate to men, is because men prevent them from finding out what is fit for themselves. Were they free, were they wise fully to develop their strength and beauty of woman they would never wish to be men or manlike. » Cité par Frothingham, *Transcendentalism in New England*, p. 179, Putnam, New York).

on, par la *New Woman*. — Ce qui nuit à la vie domestique, ce n'est pas la femme qui a reçu une haute culture intellectuelle, mais la femme frivole qui ne voit dans le mariage qu'une assurance contre l'avenir et qui, incapable de travail, et ignorant par conséquent la valeur de l'argent, importune son mari de ses exigences et l'use à satisfaire ses prodigalités; c'est la femme puérile qui ne peut entrer dans les pensées de l'homme, arrête ses espérances, ses projets les plus hauts par des craintes mesquines et, ne pouvant s'élever jusqu'à lui, l'abaisse graduellement à sa médiocrité; c'est la femme ignorante qui, ne trouvant en soi aucune ressource, s'efforce d'échapper à elle-même, court les distractions et ruine sa santé dans les plaisirs mondains. Lorsque le mari rentre épuisé de travaux, que trouve-t-il avec de telles épouses? « Une demeure où, quelle que soit l'élégance, l'atmosphère même est saturée d'ennui; un paquet de nerfs (sa meilleure moitié) est étendue dans la chambre, gémissant sur les tracas du ménage, se reposant des fatigues d'une journée d'emplettes ou se préparant par un somme à passer la nuit en un bal où il ne pourra l'accompagner. Peut-elle présider au repas du soir, il est régalé d'exemples de la corruption des enfants et des serviteurs; il n'est pas rare qu'il soit obligé de tenir une petite cour judiciaire pour régler les conflits désagréables qui s'élèvent dans le gouvernement de la maison, et quand, l'esprit lassé, il

aspire au repos, les goûts frivoles de sa femme et de ses enfants l'arrachent au sommeil, le forçant à passer de longues heures en conversations insignifiantes avec des indifférents. Est-il surprenant qu'un tel homme se réfugie au Cercle comme en un asile et y trouve quelque distraction à ses ennuis? La femme légère, la femme sans culture, la femme égoïste dont la charité commence et finit au foyer, n'est point celle qui se tiendra près de l'homme comme un « veilleur fidèle.... » — Ce n'est point

1. « The wearied, jaded man of work returns to his home to find, what? No temple with an angel enshrined therein! but a dwelling however elegant, the very atmosphere of which breathes depression; a bundle of nerves (his better half) lies in her bedroom weeping over the petty annoyances afforded by the vicissitudes of household management, or recovering from the effects of a day's shopping, or taking a nap prepatory to spending the small hours of the night in the ball-room, to which he cannot accompany her. Should she be able to preside at the evening meal, he is regaled with accounts of the manner in which total depravity is exemplified in the actions of servants and children. Not infrequently he is obliged to hold a petty court and dispense justice concerning the vexed questions that arise in the family government. His spirit, burdened by the responsabilities of business or professional life, chafes as if stung by gnats; he speaks but not « with the tongue of angels », and gloom settles down like a pall over the household; or, on another occasion, when his soul longs for rest, he is torn from his couch by the butterfly propensities of wife and children, and made to spend long hours in small talk with uncongenial acquaintances. What wonder that such a man flies to a club for refuge and finds solace for his woes in the attractions there afforded? The flippant woman, the untrained woman, the selfish woman, whose charity begins and ends at home, is not the being who will stand by a

elle non plus, il importe de le dire, qui pourra resserrer les liens de la famille universellement relâchés. Partout, en effet, sous l'influence des difficultés croissantes de la civilisation et du conflit d'obligations que crée à la femme moderne la nécessité de sortir du *home* où son activité se concentrait jadis pour subvenir à ses propres besoins, ou pour remplir quelque rôle social — conflit qui commence dès l'école où, tandis que les garçons peuvent se donner entièrement à leurs cours, les jeunes filles doivent concilier l'étude avec les travaux du ménage, et qui se prolonge souvent toute la vie, — les antiques conditions du foyer sont sapées ; moins certains de l'avenir, déjà trop chargés de responsabilités pour accepter volontiers un surcroît de devoirs, l'homme hésite devant le mariage, la femme devant la maternité, et la famille se désagrège au profit de l'individualisme. Sans doute, dans l'âge futur, par un retour à la vie simple, surtout par une évolution économique qui permettra aux femmes — soit en leur donnant le monopole des occupations sédentaires, soit plutôt en transformant les conditions du travail et en ramenant toute activité matérielle à une « énergie directrice [1] » — de se

man's side as « a faithful watcher... » (*The New Womanhood*, A. M. Fullerton. Art. cité.)

1. Voir à ce sujet une étude remarquable de W. T. Harris. Après avoir montré les trois phases de l'évolution du travail — période sauvage, où l'homme, absorbé par la guerre et la chasse, laisse à la femme tous les autres travaux ; — période

décharger des soins de l'intérieur, où elles se consument sans profit, sur des personnes qui en auront le goût et en feront exclusivement leur métier, ou sur des machines, et de devenir « producteurs [1] » comme l'homme, ces conflits prendront fin. Mais, pour que dans la période de transition que nous traversons et celle qui suivra, où la présence continuelle de l'épouse ne sera plus indispensable au foyer, la famille, au lieu de se disperser, évolue dans le sens d'une union plus complète, il faut des femmes d'une large culture, propres aux tâches les plus diverses, assez habituées au travail intel-

sociale, où il s'adonne à l'industrie, lui applique les lois de la division du travail et ne laisse aux femmes que les occupations domestiques; — période mécanique, où, le travail étant exécuté par des machines, n'exige plus qu'un « simple mouvement » de la main, et, de l'ouvrier, fait un inspecteur, — il ajoute : « While in the division of labor, the feminine organization has special adaptations and special unfitness for one sphere or an other, on the contrary, in the world of *directive activity* the special fitness or unfitness arising from sex is a *vanishing element*, and there approaches an ideal wherein a concrete identity of spheres and vocations is to be found. Not that this implies annihilation of nature and sex, but only a complete and thorough subordination of them, *just as now it is quite as feminine as masculine to attend school and learn to read.* Sex will always remain in its narrow sphere; its modifying tones or tinge will extend into several higher spheres; but in science, in religion and art, the effects will be scarcely traceable. » (XIX[th] Report, art. cité.)

1. « Too frequently, the family has only one producer. The wife is the consumer producing only more consumers. Daughters grow up around a man, « like lilies of the field; they toil not, neither do they spin. » *The Girl of the Future*, art. cité.

ligent pour les concilier toutes, et d'âme assez élevée pour reconstituer la vie conjugale sur une base plus haute que celle de l'intimité matérielle — œuvre difficile où la Femme Nouvelle seule réussira. — Certes elle se mariera moins aisément; elle ne cédera pas à la tentation du mariage de convenances, cette « immoralité légale [1] »; elle hésitera plus qu'elle ne le fait aujourd'hui à échanger une situation agréable contre un mari médiocre, *a first class employment against a tenth-rate husband* [2] », mais la difficulté même de la conquérir, en obligeant l'homme à se perfectionner et en créant une sorte de sélection au profit des meilleurs, sera non seulement un progrès pour la race, mais une condition de bonheur pour la vie domestique. — Mariée, elle apportera à son époux, avec une santé plus robuste — il a été prouvé, par la statistique [3], que les jeunes filles qui ont reçu une haute culture, mieux instruites des lois de l'hygiène et plus accoutumées au travail régulier, ont une

1. « The practical knowledge of human nature developed by business or professional life serves them well in the choice of husbands, while their pecuniary independence saves them from grievous temptation to *mariages de convenances*, which, without genuine love and mutual respect, are simply legalized immoralities. » *Factors in American Civilization*, op. cit., p. 217.

2. *Ibidem*, p. 175.

3. Sixteenth Annual Report of the Massachusetts Bureau of statistics of Labor, p. 528-532. — Cf. *Health Statistics of women Students of Oxford and Cambridge*, by Mrs Sidgwick, 1890.

santé plus forte, — des facultés plus développées qui lui permettront de partager ses préoccupations, de le soutenir de ses conseils, de l'aider, en cas de revers, d'une manière plus efficace que la femme sans culture, capable seulement de besognes serviles à peine rétribuées, d'être toujours pour lui un « gardien aimant, un compagnon d'esprit dont la présence salutaire lui rappellera silencieusement la vie plus haute que celle des intérêts matériels, où son travail journalier l'attache [1], » et ainsi, loin de se séparer de son époux, comme on l'a prétendu, la *New Woman*, en développant librement sa nature, se rapprochera de lui, et cette union parfaite de l'homme et de la femme symbolisée dans le mariage, mais jusqu'ici mensongère, sera réalisée [2] ». — Et quelques Américains me

1. *The New Womanhood*, A. M. Fullerton, art. cité.

2. « We are confronting another aspect of the relation betwen man and woman. Under a new impulse, derived from woman herself, man is abdicating his external leadership, his external control over her. She is becoming self-supporting, self-sustaining, self-reliant. She is learning to think and to express her thought, to form opinions and to hold to them; in doing this, she is apparently separating herself from man as in the past he has separated himself from her. Really separating herself, some say, but we need not fear. She is simply doing her part, making herself ready for the new and higher relation with man to which both are divinely summoned. The end to be attained, a perfect relation between man and woman, symbolized by, but as yet imperfectly realized in the divine institution of marriage, involves for its realization equal freedom for both. » *The Divine basis o, Cooperation of men and women.* Discours de

décrivent avec conviction cette vie conjugale de l'avenir où la femme, affranchie du grossier « Evangile physiologique », qui seul a longtemps réglé sa destinée, instruite comme l'homme, occupée comme lui à des travaux qui n'exigeront qu'une surveillance et laisseront le loisir des hautes poursuites intellectuelles [1], au lieu d'attrister les réunions du foyer de sa lassitude des soucis du ménage, l'embellira du charme d'un esprit cultivé, et où tous deux communieront dans l'idéal... Et, dans leur enthousiasme, ils répètent avec Margaret Fuller qu'alors ce sera une époque d'harmonie divine [2]; ils lui appliquent le mot de saint Paul : « Il n'y aura plus ni Juifs, ni Grecs, ni esclave, ni maître, ni homme, ni femme, car tous seront un [3] », et ils

Mrs Lydia Dickinson au Parlement des Religions, 15 septembre 1893.

1. « The ascent from direct manuel labor, through the introduction of machinery is accompanied with such an increase of productivity in labor, as pratically to lift all individual into easy circumstances, having most of their time for higher pulsuits. » W. T. Harris, art. cité.

2. « We would have every arbitrary barrier thrown down. We would have every path open to women as freely as to men. Were this done and a slight temporary fermentation allowed to subside, we believe that the Divine would ascend into nature to a height unknown in the history of past ages, and nature, thus instructed, would regulate the spheres, not only so as to avoid collision, but to bring forth ravishing harmony. » Margaret Fuller, *Woman in the XX*th *Century*, op. cit.

3. « There will be neither Jew, nor Greek, neither bond nor free, neither male nor female, for ye all are one. And the day is not far off. » *The Girl of the Future*, op. cité.

saluent la *New Woman* des vers de Tennyson, « le vrai prohète » :

Then cometh the statelier Eden back to men,
Then reigns the world's great bridals, chaste and calm,
Then springs the crowning race of humand kind [1]....

*
* *

Pour oser dire lesquels ont raison de ces voyants, partisans enthousiastes de la *New Woman*, ou de leurs adversaires, il faudrait que le temps prolongeât l'expérience. Il semble cependant que tous, ceux qui soutiennent la Femme Nouvelle comme ceux qui la combattent, s'égarent dans l'illusion. Souhaiter un retour au passé, prétendre immobiliser la femme en une antique conception de son rôle quand le monde évolue, ou croire la transformer par l'éducation et attendre de cet être nouveau l'entière félicité, n'est-ce pas également espérer des chimères? La jeune Amérique qui, dans sa poursuite impatiente de l'égalité et du bonheur, ne s'inquiète pas des obstacles, paraît trop oublier ici et l'infériorité physique des femmes, et les limites que la nature, moins préoccupée des individus que de la race, en faisant de la maternité non un acci-

1. Voici l'Éden plus beau qui revient aux hommes,
La fête nuptiale arrivant calme et pure,
Et des humanités supérieures se lèvent....
(*The Princess.*)

dent passager, mais une fonction qui absorbe le meilleur de leur existence, assigne à leurs progrès. — La Femme Nouvelle acceptera-t-elle volontiers ces limites? Et si l'instinct maternel, plus fort que toute éducation, subsiste intact, si, malgré les tendances individualistes que les exigences de la vie moderne fortifient en elle, elle reste capable de cette abnégation, de ces sacrifices continus du moi sans lesquels il n'est point de véritable mère, en aura-t-elle la liberté si, comme tout le fait prévoir, les difficultés de demain la forcent à entrer, comme l'homme, dans les luttes de la vie? — Grave problème que toute théorie d'éducation est impuissante à résoudre et gros d'incertitudes... — « A quoi bon le soulever? me disait un Américain : *We need not cross a river till we come unto it neither climb a mountain till we reach it*[1]. » Et il ajoutait avec cette superbe confiance de jeunesse qui les caractérise : « Si des difficultés surgissent plus tard de la nouvelle éducation de la femme, nous y aviserons. Pour le présent, ce qu'il faut avant tout, c'est la préparer comme l'homme aux responsabilités de l'existence. » — Et ils y réussissent. Avec leur forte culture du caractère et de la volonté, leur instruction orientée vers la connaissance du réel et la sagesse pratique, ils font de leurs enfants, des

1. « Il est inutile de passer la rivière avant d'y arriver, ou de gravir la montagne avant de l'atteindre. »

jeunes filles aussi bien que des jeunes hommes, des êtres énergiques qui entrent dans la vie munis de fortes croyances morales, armés pour la lutte, ayant foi dans l'action. Il est des éducations plus libérales, plus capables de former des esprits délicats : il n'en est pas de plus saine, de plus apte à faire des âmes vigoureuses, ni de mieux appropriée aux besoins de la vie américaine.

CHAPITRE XI

NEW YORK

29 octobre.

Retour à New York. — Est-ce un effet du contraste avec le calme des Universités et du monde classique d'où j'arrive, mais, bien que ce soit la troisième fois que j'y séjourne, et que les affiches me semblent moins criardes, les Elevated et les *cars* moins bruyants, l'impression première ne s'efface pàs. Je revois Broadway aux foules pressées, les rues aux interminables files de maisons de briques coupées de blocks gigantesques où s'entassent bureaux et marchandises, je visite l'Art Museum où, très loin, au fond de Central Park, les tableaux des maîtres et les statues antiques exposent leur beauté de couleurs et de formes dans les galeries désertes, et la ville me paraît, comme au premier jour, uniquement préoccupée d'affaires, — et aussi trop cosmopolite, trop peuplée d'étrangers, immigrants fraî-

chement débarqués, fabricants européens venus pour leur commerce, habitués de Hyde-Park ou du Bois de Boulogne promenant leur flânerie dans cette civilisation laborieuse, étonnés de n'y point retrouver les plaisirs du boulevard, artistes et dilettantes en quête de nouvelles sensations, égarés un moment dans ce monde de *business* et qui tous, après une semaine à New York ou à Washington, n'ayant vu de l'Amérique que les boarding-houses et les chemins de fer, aspirent au retour en Europe, et dont, à titre d'étrangers soi-même, il faut subir les plaintes contre une civilisation qui leur paraît trop rude.

Comparée à celle de l'Ouest, cette vie de l'Est est douce cependant, presque paisible. Toutes les aspérités sont ici atténuées. On ne s'y heurte point à un patriotisme intransigeant; à de jeunes Yankees qui soutenaient que les États-Unis sont la première nation du monde, j'entendais ce matin un New-Yorkais répondre que l'Angleterre a un gouvernement plus libre et des hommes plus vigoureux, la Russie et la Chine des territoires plus vastes, les peuples de l'Europe des armées plus nombreuses, et qu'ils n'avaient la priorité qu'à l'endroit du respect dont ils entourent les femmes. On ne craint pas d'avouer à l'étranger les défauts du peuple américain, ses *limitations*, de reconnaître qu'il n'est pas encore à la hauteur de ses destinées et, suivant une comparaison forcément

mercantile, que *the factory as yet, is finer than the cloth, the field richer than the grain* [1]. — Et avec un patriotisme moins susceptible, on trouve aussi des manières plus douces, une politesse plus délicate, un goût plus affiné, et la différence est visible, à ce point qu'aux yeux des Américains même, les hommes de l'Ouest, du Far-West surtout, ne paraissent encore que des enfants incultes. Un Bostonien me parlant de l'Exposition Colombienne me disait : « Il est bon qu'on l'ait faite à Chicago : pour tous ces gens de la Prairie, elle aura été *an education* ». — Mais sous des dehors plus cultivés, le fond du caractère est identique et perce en maints détails. C'est le même amour-propre local; comme Philadelphie, qui publie en son « Guide » la liste des vingt-cinq innovations ou découvertes *wherein she is the first*, chaque ville de l'Est a la prétention d'être la première des États-Unis et de représenter leur civilisation. — C'est le même esprit religieux, avec des formes plus sévères, particulièrement à Boston où le repos dominical est observé avec une rigueur puritaine — magasins, restaurants, tout ferme, et dans quelques hôtels, le soir, après sept heures on refuse le service, — où prendre aux repas de la bière ou du vin est jugé, en beaucoup de familles, comme un acte d'intempérance scanda-

1. « La fabrique est jusqu'ici meilleure que le drap, le champ a plus de valeur que la graine. »

leuse. — Ce sont encore les mêmes traits de caractère anglais, plus fortement marqués que dans l'Ouest. La piété s'y teinte de plus de mysticisme, dans plusieurs chapelles je vois, comme aux réunions de l'Armée du Salut, fidèles et pasteurs, saisis de la *trance* divine, improviser des chants et des sermons en vers. Dimanche dernier, dans le Commons, le Parc de Boston, tandis qu'une lady parlait en plein air en faveur des pauvres, on pouvait voir sous les arbres, comme parfois en certains quartiers de Londres, un jeune ouvrier, un livre de prières à la main, « prêcher Christ », avec cette exaltation froide particulière aux dissidents anglais. — C'est aussi, comme en Angleterre, un contraste entre la richesse et la pauvreté, la haute tenue et la dignité de la vie des uns et le vice des autres, plus sensible que dans l'Ouest, surtout à New York où, dans les rues étroites de la ville basse, les *slums* et les *saloons* fourmillants d'une population d'immigrants misérables, qui se grisent de cocktails et de whisky, s'étalent au pied des avenues correctes, aux hôtels somptueux des riches industriels. — C'est enfin les mêmes goûts, les mêmes tendances et quelque chose de ce caractère positif qui faisait dire à Carlyle en son langage acerbe que l'Amérique n'était qu'une « *new Commercial England* avec le même esprit inextinguible, presque effrayant, d'effort sans repos dirigé vers l'argent ou les biens qu'il procure, à savoir une table

de mieux en mieux servie et une gloire puérile de plus en plus bruyante[1]... ». — Et cela suffit pour déplaire à beaucoup d'étrangers, surtout aux hommes de race latine, que leur éducation, autant par ses qualités que par ses défauts, ne prépare nullement à cette civilisation dure et forte. Ils la considèrent avec son aspect affairé, de l'œil dont un Athénien du temps de Périclès, affiné par une culture subtile et par la beauté grecque, devait envisager, en arrivant à Rome, ce peuple de rudes travailleurs, à qui l'Américain ressemble singulièrement par l'orgueil national, l'amour de la cité et l'âpreté de l'esprit pratique tourné, non plus à la conquête du monde, mais à la domination de la matière.

*
* *

31 octobre.

— « Vous rappelez-vous le *Triumph of Life*? » me disait hier l'un d'eux, comme à quatre heures, au moment où les affaires battaient leur plein, dans

1. « I should rather fancy America mainly a new Commercial England, with a fuller pantry, — little more or little less. The same unquenchable, almost frightfully unresting spirit of endeavour, directed (woe is me!) to the making of money or money's worth, namely food finer and finer, and gigmanic renown higher and higher.... » Carlyle to Emerson, *Correspondence of Thomas Carlyle and Ralph Waldo Emerson*, tome I, page 44, Boston, 1888.

une mêlée de foules, de *cars* et de boys annonçant leurs nouvelles d'un cri aigu, sous la chaleur et la poussière de cette fin de journée d'octobre encore lourde, nous descendions de Broadway vers Brooklyn; « vous souvient-il de cette vision du poète, un chemin où jamais ne fleurissent les roses, où l'homme lassé jamais n'entend le murmure des sources, et ne sent sur son front le souffle des forêts, des lointains de verdure où s'épanouit le rêve; un chemin morne où des cohues humaines roulent tourmentées et sombres, où le visage de la jeunesse elle-même est creusé de soucis? Regardez ce Broadway, avec ses foules fiévreuses et ses rails de fer, et dites si la vision barbare de Shelley n'est pas réalisée?... Quelle civilisation dure que celle de ce monde nouveau! Partout une activité violente, avec je ne sais quoi d'exaspéré et d'inquiet. Quoi d'étonnant d'ailleurs? » continua-t-il, résumant, au bruit des *cars* qui martelaient ses paroles d'un grincement d'acier, tout ce qu'un séjour de quelques semaines avait amassé en lui de plaintes et de critiques; « il n'est pas besoin de longues observations ni d'une grande clairvoyance — la lecture des journaux et quelques conversations suffisent — pour voir qu'entamés au sud par les nègres, à l'ouest par les Chinois, au centre par les Indiens, affaiblis par les politiciens, la vénalité et la corruption inhérentes peut-être aux démocraties, agités par le mouvement féministe qui,

non seulement, en obligeant l'homme, chassé de certains métiers, à s'exiler, crée en certains États, comme en Grande-Bretagne, une majorité effrayante de femmes célibataires, mais, en poussant la femme vers la politique, entraîne vers des embarras inconnus ; troublés encore — car ils n'ont pas trouvé plus que nous le secret de mettre l'ouvrier en relation directe avec le travail et de procéder à une juste distribution des bénéfices sans bouleverser les grandes industries et diminuer la production — par des multitudes d'employés qui ne gagnent pas assez pour vivre et font un contraste pénible avec les milliardaires, des armées de « sans-travail » qui, pendant que les champs du Far-West attendent le défrichement, s'entassent oisifs dans les *slums* des grandes villes ; par l'intempérance, qui fait des ravages tels, que, dans la seule année dernière, on a arrêté cinq cent mille individus pour délits d'ivresse, il n'est pas un des problèmes de l'acoolisme, du paupérisme, de la politique, de l'économie sociale, de l'opposition des races dont nous souffrons en Europe, dont les Américains ne souffrent également. Et à ces dangers communs à toutes les civilisations s'en ajoutent d'autres qui leur sont particuliers. Problème de l'immigration, laquelle ne leur envoie le plus souvent que l'écume des nations européennes, les vaincus de notre vie, qui, à peine arrivés, prennent les défauts de l'Américain, ambition âpre, insouciance de l'épargne,

amour sans frein de la liberté, et les exagèrent encore sans acquérir les fortes qualités qui les compensent, et dont beaucoup d'ailleurs sont des éléments inassimilables, ne constituant pour les États-Unis qu'un ferment de révolte. — Problème de l'hygiène; sous l'influence d'une alimentation défectueuse — repas absorbés trop vite et mal préparés par des servantes incapables, abus des boissons glacées et du thé brûlant, des pains chauds, des pâtisseries et surtout des conserves, qui satisfont si bien aux habitudes pressées de la vie américaine, que dans le Far-West même, au milieu des pâturages et des forêts riches en gibier et en bétail, les fermiers se nourrissent de viandes de Chicago et de lait condensé, — sous l'action du surmenage, d'un besoin morbide de production hâtive, qui fait faire en quelques heures ce qui exigerait des jours, et en quelques jours ce qui voudrait des années, du manque d'exercice physique presque inévitable en des villes où le temps est si précieux et les distances si longues qu'il faut les parcourir en chemin de fer ou en *cars*, dont les trépidations, jointes à celles des ascenseurs aux rapidités vertigineuses, ébranlent le cerveau et les nerfs, les forces de l'Américain s'usent. Plus souvent que chez nous l'homme sombre dans la folie. Il suffit d'ailleurs de lire dans les journaux, les annonces, ces innombrables remèdes contre des maladies étranges et des troubles nerveux inconnus en Europe, de regarder ces femmes

pâles, d'une beauté éphémère, aux cheveux gris prématurément; ces hommes, encore vigoureux sans doute, mais le visage inquiet sous leur calme apparent, les dents réparées d'or, souvent myopes, les yeux affaiblis par les veilles à la lumière électrique, et le regard fébrile, prostrés dans leur rocking-chair, en une détente de la machine nerveuse, obligés parfois d'abandonner tout travail, de vivre pendant des semaines sans communication avec le monde, sans lectures ni pensée, en un besoin absolu de repos, pour comprendre les ravages que cette vie à haute pression exerce sur la santé. — Problèmes du gaspillage qui épuise les richesses naturelles du pays par une exploitation imprévoyante; d'une civilisation trop rapide, d'un besoin orgueilleux de dépasser les autres qui faisait dire à leur président Lincoln : *We are making history very fast*, et qui souvent, dans leur hâte de progrès, leur fait compromettre par des changements trop brusques les biens déjà acquis, et surtout problème du territoire et du manque d'espace: grâce à la prodigalité avec laquelle le gouvernement a partagé les terres de l'Ouest aux nouveaux arrivants, il lui en reste à peine; le *Cherokee Strip*, ouvert ces jours-ci, après une longue attente, à cent mille aventuriers qui s'y sont rués, avec la férocité d'êtres luttant pour la vie même, était le dernier des grands territoires cultivables; le domaine public est distribué presque entièrement, demain il sera

peuplé ; quand ce Far-West, qui est pour les Américains, ce que l'Australie et les Indes sont pour l'Angleterre, une source de richesses en même temps qu'un débouché à leur activité, que deviendront-ils avec cet instinct qui les pousse en avant comme l'Anglo-Saxon sur les mers, l'inconnu qui les hante et les attire vers l'ouest, leur besoin de confort et de vie grande et large?

— Ainsi dans le présent et l'avenir mille sujets d'inquiétude, une société agitée de mille problèmes, les siens propres et tous ceux du Vieux Monde, plus âpres qu'ailleurs, car les rouages de la civilisation sont moins doux et, l'indépendance étant plus forte, le heurt des intérêts s'y fait plus violent, voilà ce monde nouveau dont on se plaît quelquefois à opposer la jeunesse à nos décrépitudes ! — Et nul moyen d'y échapper, comme en Europe, par le rêve ou les joies sociales et domestiques. La famille ? Mais le mariage est ici une association indépendante, sans intimité et souvent sans enfants, et le foyer, transporté de ville en ville, du Massachusetts au Colorado, de l'Indiana en Californie, de boarding-houses en hôtels, n'est qu'un campement pour le repos du soir. La vie sociale? Les hommes, possédés, comme ils l'avouent eux-mêmes, du démon *of unrest*[1],

1. « Repose, without apathy, is almost unknown among us.. There appears... to be a dearth of contentment in the social life of a majority of those who, in easy circumstances, occupy our large cities. Most of these who can choose their hourly.

manquent pour elle de loisirs et de tranquillité; pendant que leurs filles vont au bal ou que leur femme donne un *party*, enfermés dans leur Office ou courant à une nouvelle affaire, ils travaillent avec fièvre; rarement ils consentent à paraître dans les salons; et quelle conversation tenir à des êtres absorbés des prix de revient et de vente, et d'esprit si positif que, selon le reproche qu'un de leurs philosophes adressait aux Anglais et qui peut aussi bien s'appliquer à eux-mêmes, *they kiss the dust before a fact* [1]; si las d'ailleurs, si vides le soir de force et de pensée, qu'ils laissent aux femmes le soin de les distraire? Que dire à ces jeunes filles d'une science inquiétante, aux audaces d'êtres privilégiés, s'offensant du ton, des manières, des regards, des hommes d'Europe, qui jamais ne leur semblent assez respectueux; exigeant d'autant plus d'hommages que les égards outrés qu'on témoigne à la femme leur semblent impersonnels et ne les flattent plus, et auprès de qui il faut toujours être en méfiance, tant il leur est facile à l'aide de la loi d'interpréter quelques marques d'admiration ou de sympathie en engagements formels et de vous attaquer pour *breach of promise*? — Et point de refuge dans l'art ni la nature.

occupations or give themselves up to idleness... are usually amid a turmoil or in a whirl. The demon of unrest dominates them ». Siegvolk, *The Ideal American Lady and other Essays*, pp. 136, 266. New York, 1893.

1. « Ils baisent la poussière devant un fait. » *Emerson English tracts.* (*Ability*).

On parle beaucoup de la beauté des paysages américains; mais que cite-t-on? Le Parc National de Yellowstone et le Niagara, la Yosemite Valley ou le Cañon du Colorado, vues plus grandioses que belles, aux extrémités des États-Unis, séparées de journées de déserts monotones. La nature est ici trop immense et trop forte : elle provoque la lutte, non l'admiration. — Quant à l'art, qui pourrait y songer en ce monde pratique qui ignore le rêve, où les plus cultivés n'aiment le beau que d'un amour intellectuel, où les autres n'y voient qu'un luxe ou une force utile et, pareils à ces Romains enlevant par orgueil de vainqueurs ses statues à la Grèce pour peupler leurs villas, dépouillent nos musées, nous prenant à force de dollars nos Hobbema et nos Rembrandt, nos Meissonier et nos Corot pour orner des galeries où ils ne vont jamais? Le spectacle de ces villes auxquelles manque la consécration du passé, de ces rues numérotées, emplies de blocks, de fils télégraphiques et de chemins de fer, de ces foules ayant toutes les mêmes gestes précis, le même regard inquiet et fixe, le même masque d'énergie affairée, ne suffirait-il pas d'ailleurs à étouffer l'inspiration? Qu'un artiste vienne ici et son génie périra faute d'atmosphère. Que reste-t-il donc? les *business* et rien qu'elles. Ajoutez que la vie est dispendieuse, les exigences de luxe et de confort plus grandes qu'en Europe, les fortunes instables et les chutes soudaines : qu'il le veuille ou non, l'Améri-

cain est acculé aux affaires, condamné à la chasse aux dollars. — Que pour la femme un tel monde ait des agréments, on n'en saurait douter : l'inégalité qui existe en Europe entre l'homme et la femme se retourne ici toute à son avantage : libre, ayant l'accès de toutes les carrières et le loisir des élégances de l'esprit, épousée sans dot par un mari qui ne supporterait pas de lui voir faire un travail pénible et se croit obligé de l'entourer de luxe, elle a à la fois les droits d'une égale, les immunités d'une protégée et les privilèges d'un être supérieur. Mais qu'il est faux de prétendre, comme on le fait souvent, que le degré de civilisation d'un peuple se mesure à la situation qu'y occupe la femme! Est-il rien de plus dur que cette société où elle règne en maîtresse? Quelle existence matérielle, égoïste, en dépit des millions qu'on prodigue à la philanthropie — seul moyen de perpétuer son nom en une société démocratique où la gloire des hauts faits est remplacée par celle des grandes fortunes, — platement uniforme et vide malgré son agitation! Calculer, travailler, défricher des terres, construire des cités, amasser des dollars, ce n'est qu'une forme primitive de l'existence et inférieure : la vie ne commence qu'au jour où l'homme, délivré des exigences matérielles, a le loisir du rêve. Les Américains le sentent si bien eux-mêmes qu'après quelques années de cette agitation vulgaire, ils éprouvent un désir de repos, le besoin de la fuir;

ils partent, vont en Égypte, au Japon, en Italie, en France, et se laissent si entièrement gagner au prestige de notre civilisation plus délicate, qu'ils s'en éloignent avec peine et en rapportent la nostalgie sous leur ciel de fer.... » Et, arrivés à l'extrémité de Broadway, il montrait de la main l'horizon, le pont de Brooklyn qui relie New York à l'autre cité, étendant au-dessus de l'East River son réseau de seize cents pieds de métal traversé de voitures, de camions, de foules noires, à droite et à gauche de locomotives courant avec des trépidations sur des rails suspendus entre lesquels on aperçoit les steamers et l'eau remuante, tandis qu'au plus loin de la vue une ligne dure de mâts rayait le ciel d'une barre et que les fumées de Brooklyn et de New York tourbillonnaient grises et lourdes — tableau fidèle, disait-il, de cette civilisation mécanique où l'âme est étouffée....

***

Critiques inévitables de la plupart des étrangers, froissés par les brusques dehors de cette société nouvelle, en même temps que déçus d'y retrouver, au lieu de la vie facile des civilisations jeunes, les problèmes du Vieux Monde. Mais à côté de cette Amérique agitée des grandes villes, enfiévrée d'ambitions et d'affaires, il en est une autre qu'après un

séjour de quelques mois on commence seulement à entrevoir, une Amérique paisible où, à l'exception d'un petit nombre de parvenus qui aiment étaler leur fortune dans les capitales de l'Europe, les Américains, en dépit de leur passion voyageuse, reviennent toujours avec joie; des *homes* intimes où l'épouse est vraiment la compagne de l'homme et où s'est conservé le goût des familles nombreuses; une société aux réunions affables, animée de jeunes filles simples et naturelles qui montrent franchement leur personnalité, charme ignoré en nos salons où l'on ne connaît que la femme, aux mœurs hospitalières et généreuses, où l'on donne sans arrière-pensée d'orgueil, les bienfaits demeurant anonymes; un monde de travailleurs énergiques dont le contact affermit; et, dans une nature qui, parfois trop grandiose, avec son ciel haut, ses montagnes sauvages tour à tour violettes et bleuâtres, ses larges fleuves roulant dans la prairie en des lits de verdure, son automne où, loin de s'endormir grise comme en Europe, elle se ranime sous la magie de l'*Indian Summer* et, se dépouillant de ce qu'elle avait de végétation trop luxuriante, garde aux arbres des feuilles légères teintées de pourpre et d'or qui font à la campagne des bouquets de printemps, a cependant de réelles beautés — une vie simple et forte.

Vie inquiète, dit-on, troublée d'incertitudes. Les problèmes de la civilisation sont ici, il est vrai, les

mêmes qu'en Europe; mais combien ils paraissent plus faciles à résoudre en un pays riche [1] où la vie matérielle est moins dispendieuse — les objets de objets de luxe seuls sont coûteux — et les salaires plus élevés [2]; où l'on n'est pas enchaîné par la tradition, où les forces vives ne sont pas absorbées par des préoccupations de guerre et de défense nationale, où nul ne se fie à l'État comme à une providence pour remédier aux désordres, où chacun a une forte culture civique, où les femmes mêmes s'instruisent de l'économie sociale pour mieux remplir leur tâche de philanthrope, fondent des écoles, des hôpitaux, des asiles, recueillent les abandonnés, cherchent des occupations aux « sans-travail » [3] et, suivant le conseil que Lucy Stone leur

1. Veut-on quelques chiffres : Le commerce intérieur des États-Unis s'élève en l'année courante à 100 000 millions de tonnes. — Dans l'Illinois, d'après J. Ralph (*Our great West*), les champs de blé rapportent 75 fr. l'acre, ceux de froment 112 fr. 50, et la *Midland country*, dont Chicago est le centre, bien que livrée à une exploitation défectueuse qui ne donne pas la moitié de ce qu'elle pourrait produire avec quelques travaux de drainage et des méthodes moins imparfaites, fournit annuellement 28 millions de chevaux, 30 millions de moutons, 50 millions de porcs, 700 millions de boisseaux d'avoine et 2 milliards de boisseaux de blé.

2. A Philadelphie et dans nombre de villes, la moyenne des salaires s'élève à 11 fr. par jour; un *mechanic* gagne 100 fr. par semaine et pour 75 fr. par mois a une maison privée, avec six ou huit pièces confortables.

3. A Chicago, au mois de septembre dernier, ce sont deux femmes, Mrs R. et H., qui ont donné du travail à 2000 ouvriers sans ressources. Ce sont elles qui luttent le plus énergiquement contre l'intempérance, et il y a quelques

donnait à son lit de mort, s'efforcent de rendre le monde meilleur; où tous enfin savent réaliser leur vouloir et ont avec un optimisme sain un élan de jeunesse qui triomphe des obstacles! Partout on lutte contre le mal : ici par des lois, des conseils, des sociétés de tempérance, des cours culinaires — dont quelques-uns, il est vrai, sont trop souvent pareils à des manipulations chimiques, mais dont beaucoup aussi, comme celui que je voyais hier en une école pauvre de Brooklyn, où l'on apprenait aux filles d'ouvriers à préparer un repas substantiel qui dispense d'aller chercher dans le whisky un stimulant dangereux, ont une réelle portée — on combat l'alcoolisme, et, sachant qu'en bien des cas enseignements et conseils restent inefficaces, on en cherche le traitement scientifique dans les *inebriate asylums*; là on s'efforce de restreindre l'immigration, de rejeter les éléments qui, comme les Chinois, sont inassimilables; ailleurs on relève la condition des Indiens, on instruit les nègres, on lutte contre le paupérisme, l'ignorance, les excès de la démocratie, partout enfin on travaille à affranchir l'homme des servitudes matérielles et à améliorer sa condition morale.

semaines, dans l'Iowa, elles ont fait un appel « à tout chrétien, tout père de famille qui aime son *home*, tout citoyen attaché aux États-Unis, pour user de l'influence de son vote et des occasions que Dieu lui donne pour maintenir les lois contre l'alcool et les *saloons*.

Vie sans idéal, dit-on. L'art manque, il est vrai. L'Amérique a eu ses poètes, elle n'a pas encore ses artistes : tous ont les yeux tournés vers les choses d'Europe; aucun ne s'est pénétré de l'âme de sa grande nature et ne l'a fait passer dans les formes de la vie; vue de l'extérieur, celle-ci n'exprime encore que la lutte; mais il n'est pas de force sans quelque rudesse et c'est méconnaître les lois de la civilisation que de reprocher à une société neuve de n'avoir pas le sentiment exquis de la beauté et cette fleur de l'art qui ne s'épanouissent qu'à la culture des siècles. — D'ailleurs cette lutte même n'est pas dépourvue d'élévation. Les penseurs américains, philosophes et poètes, ont tous prédit et chanté si haut les glorieuses destinées de l'Amérique, la représentant comme la terre de dilection de la Providence, montrant le sceptre de la civilisation passant de la Grèce à Rome, de Rome aux diverses nations de l'Europe, pour venir aux États-Unis et leur rester à jamais, les proclamant « le vrai *home* de l'homme [1] », l'asile des opprimés, *the mecca of the human race, the final resting place of restless humanity* [2], que tout Américain, même celui qui ne peut participer directement au progrès comme les fondateurs de collèges ou de villes, a conscience, d'une manière vague sans doute, mais

1. Emerson, *The Young American. Miscellanies.*
2. Mgr Gibbon, *Discours au Parlement des Religions.*

réelle, de collaborer à une grande œuvre humanitaire, et tandis que tel bourgeois d'Europe ne songe qu'à s'affranchir du travail et à jouir, ce Yankee enfermé dix heures par jour dans son Office à tracer des plans de chemins de fer, ou courant à la conquête de l'Ouest défricher des forêts et qu'on croit absorbé de pensées mercantiles, rêve obscurément de transformer ses terres encore sauvages en un pays habitable aux générations futures, « de tisser le vêtement de la liberté pour six cents millions d'hommes », et de faire de sa nation « la reine, la conquérante, la maîtresse, l'institutrice des siècles à venir [1] ». — C'est là un idéal qui n'est pas sans grandeur, ni même sans beauté.

*
* *

1er novembre

Sur le quai d'embarquement. — Dix heures. Le soleil brille malgré novembre, un clair soleil, radieux comme aux jours de l'été. Notre navire, prêt au départ, se balance sous les couleurs amée ricaines. Partout sur les docks c'est un entassement de voitures et de marchandises, un bruit ds cloches, de sifflets, une animation de travailleur-

1. Mgr Ireland, *le Progrès humain*, Discours au Congrès auxiliaire universel de l'Exposition colombienne, 24 octobre 1892.

aux mouvements rapides qu'accélèrent encore des *Go ahead! Go ahead!* chargeant dans la cale des steamers partant pour le Japon, l'Allemagne, l'Angleterre, la France, des caisses de conserves, des balles de coton, des sacs de riz, des viandes, des fruits, des blés, pendant que, les voiles déployées dans la lumière, un vaisseau arrive avec des immigrants, et, avancés à la proue, tous saluent d'un geste confiant cette terre d'indépendance où ils vont commencer une nouvelle vie.

Un dernier coup de sifflet, un dernier *Go ahead!* l'ancre est levée, nous sortons du grand port du soleil. Déjà la côte recule; New York n'est plus qu'un lointain où seule se détache encore la Statue de la Liberté; et voici qu'à mesure que nous allons vers l'Europe, la lumière se fait moins vive, se voile de teintes agréablement fondues qui se perdent là-bas en brumes incertaines, tandis que du côté de l'Amérique, elle brille nue, d'un éclat trop intense, mais jeune et rayonnant d'espoir....

Serait-ce l'image des deux civilisations?

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VI

LA CALIFORNIE

CHAPITRE VII

A TRAVERS L'OUEST

CHAPITRE VIII

WASHINGTON

CHAPITRE IX

PHILADELPHIE

CHAPITRE X

BOSTON

CHAPITRE XI

NEW YORK

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 723-96.



